

ACTA UNIVERSITATIS PALACKIANAE OLMUCENSIS

FACULTAS PHILOSOPHICA

PHILOGICA 83

ACTA UNIVERSITATIS PALACKIANAE OLOMUCENSIS

FACULTAS PHILOSOPHICA

PHILOGICA 83

CANADIENSIA I

Univerzita Palackého v Olomouci
Olomouc 2004

© Jaromír Kadlec, Jan Holeš, 2004

ISBN 80-244-0829-5

Sommaire – Contents

Introduction	7
Petr Kylvoušek: <i>Discours politique et discours esthétique de la littérature québécoise des années 1960. Le cas de Miron, Ferron, Godbout, Aquin</i>	9
Marie Voždová: <i>Le thème du voyage dans la pièce « Littoral » de Wajdi Mouawad</i>	17
Ljiljana Matić: <i>Les destinées des héros ciselées dans la pierre. Le message philosophico-esthétique et humaniste de Ljubica Milićević</i>	23
Gabrielle Saint-Yves: <i>L'évaluation des canadianismes: Porte d'entrée de la lexicographie du français au Canada</i>	33
Jaromír Kadlec: <i>Le français dans l'Acadie d'aujourd'hui</i>	45
Jan Holeš: <i>Aperçu de quelques hypothèses sur l'implantation du français au Canada</i>	53
Don Sparling: <i>Canada, Quebec, the United States and the Czech Republic - differing values and national identity</i>	61
Jiří Karas: <i>Cactus and maple leaf in Ashcroft, B. C.: The (un)usual image of Canadian national identity</i>	71
Marica Mazureková: <i>Tourism as a tool for a closer understanding between nations - a comparison of some aspects of the development of tourism between Slovakia and Canada</i>	79
Katalin Kürtösi: <i>Theories about ethnicity in literature</i>	83
Comptes rendus – Reviews.....	91

Introduction

Les 27 et 28 mars 2003, l'Ambassade du Canada à Prague a organisé en collaboration avec l'Université de Hradec Králové le troisième séminaire des études canadiennes en République tchèque. Après les deux premiers séminaires, dont l'organisation fut confiée à l'Université Palacký d'Olomouc (2001) et à l'Université Masaryk de Brno (2002), les canadistes de l'Europe Centrale se sont réunis à Hradec Králové. L'Université Palacký d'Olomouc a décidé de soutenir cette rencontre et de publier les Actes du séminaire pour que tous les canadistes puissent revenir aux communications intéressantes et en profiter dans leurs activités scientifiques et pédagogiques.

Le séminaire fut ouvert par M. Olivier Nicoloff, Conseiller de l'Ambassade du Canada à Prague, et M. Don Sparling, président du Réseau de l'Europe Centrale pour les études canadiennes, qui ont présenté de nouveaux projets dans le domaine des études canadiennes. Mlle Magdalena Rosová, agent des relations académiques et publiques à l'Ambassade du Canada à Prague, a informé les participants de l'existence de bourses offertes aux canadistes par le Ministère des Affaires étrangères du Canada et des subventions accordées par l'Ambassade du Canada à Prague aux enseignants et chercheurs orientés vers les études canadiennes.

Les participants au séminaire ont entendu des communications intéressantes en anglais ou en français couvrant la complexité des études canadiennes en Europe Centrale et le séminaire fut l'occasion de faire des rencontres nouvelles et de nouer et de développer des relations professionnelles et amicales. Outre les contributions présentées au séminaire, ont été intégrés dans les Actes aussi les articles de Jan Holeš et Marie Voždová de l'Université Palacký d'Olomouc et de Mme Gabrielle Saint-Yves de l'Université Laval ainsi que les compte-rendus des livres récemment parus.

Le séminaire n'a pas épuisé tous les sujets intéressants et nous savons qu'il reste de nombreux défis et enjeux pour d'autres séminaires tout aussi passionnants. Les éditeurs aimeraient, en conclusion, remercier toutes les institutions et personnes qui ont permis la réalisation des présents Actes. Nous remercions vivement surtout l'Ambassade du Canada à Prague, l'Université de Hradec Králové, l'Université Palacký d'Olomouc et en particulier M. Don Sparling et Mlle Magdalena Rosová.

Olomouc, le 14 juillet 2003

Introduction

On March 27 and 28, 2003, the Canadian Embassy in Prague organized, together with Hradec Králové University, its third seminar of Canadian Studies in the Czech Republic. After the first two seminars, whose organization was consigned to Palacký University in Olomouc (2001) and to Masaryk University in Brno (2002), the Canadianists from Central Europe met in Hradec Králové. Palacký University decided to support this meeting and to publish the Collected Papers from the seminar in order to permit the participants to return to the interesting contributions and to take advantage of them in their research and pedagogical activities.

The seminar was opened by Mr Olivier Nicoloff, Councillor of the Canadian Embassy, and by Mr Don Sparling, Convenor of the Central European Network for Canadian Studies, who presented new projects in the field of Canadian Studies. Ms Magdalena Rosová, Academic and Public Affairs Officer of the Embassy of Canada in Prague, informed the participants about the scholarship programs available to Canadianists from the Ministry of Foreign Affairs and about the grants awarded by the Canadian Embassy in Prague to teachers and researchers.

The participants assisted with interesting contributions in English and in French, reflecting the complexity of Canadian studies in Central Europe. The seminar was an occasion to establish new contacts and to develop both professional and friendly relationships. Besides the contributions presented during the Seminar, these Collected Papers contain the articles of Jan Holeš and Marie Voždová from Palacký University in Olomouc, and an article written by Mme Gabrielle Saint-Yves from Laval University in Quebec, as well as reviews of recently published books.

The seminar could not touch on all the interesting subject matter and we are well aware of many challenges to be dealt with during future seminars. The editors would like to express their acknowledgment of all the institutions and persons who enabled the publication of these Collected Papers. We are obliged to the Canadian Embassy in Prague, the University in Hradec Králové, Palacký University in Olomouc and especially to Mr Don Sparling and Miss Magdalena Rosová.

Olomouc, July 14, 2003

**Discours politique et discours esthétique
de la littérature québécoise des années 1960.
Le cas de Miron, Ferron, Godbout, Aquin**

Petr Kyloušek¹

Que la littérature québécoise ait traversé, dans les années 1960 et 1970, une phase marquée par ses relations étroites avec la politique est une évidence qu'il serait superflu de nier. Toutefois la question se pose de la qualité de ces rapports, voire de la spécificité de leur structuration qui, au lieu d'inhiber les valeurs esthétiques, a contribué à leur développement et leur rayonnement bien au delà du contexte historique donné: témoin la richesse poétique d'un Gaston Miron, les romans et les pièces d'un Jacques Ferron ou Réjean Ducharme, les textes novateurs d'Hubert Aquin ou Jacques Godbout, etc.

Afin de pouvoir évaluer, sur un pied d'égalité, la politique et l'esthétique, autrement dit pour ne pas réduire le domaine littéraire au simple reflet de la réalité politique et sociale, il nous faut établir un dénominateur commun – celui de l'axiologie. Laisant de côté les liens évidents qui se manifestent pour la plupart au niveau thématique des textes, nous centrerons notre analyse sur la problématique de la structuration de l'un et de l'autre domaine et sur les influences qui s'y manifestent. Cette approche nous oblige, aussi, à accorder au terme de « politique » son acception sociale large de « vie publique » et à considérer en même temps la littérature comme une « structure littéraire » selon la conception de Jiří Mukařovský² et de Felix Vodička,³ c'est-à-dire comme une structuration dynamique des valeurs (norme ou code esthétique et ses manifestations à travers les textes). Sur le versant sociologique, le dénominateur axiologique s'appuie, entre autres, sur les thèses de Pierre Bourdieu⁴ et sur la critique sociologique de Jacques Dubois.⁵

Le rapport entre la littérature et la politique n'est pas une nécessité, les deux domaines peuvent s'ignorer, leurs influences réciproques varient selon les époques

¹ Institut des langues et littératures romanes, Faculté des lettres, Université Masaryk, A. Nováka 1, 602 00 Brno, République Tchèque, kylousek@phil.muni.cz.

² Notamment Mukařovský, J.: *Studie z estetiky*. Praha, Odeon 1966; *Cestami poetiky a estetiky*. Praha, Československý spisovatel 1971.

³ Vodička, F.: *Struktura vývoje*. Praha, Československý spisovatel 1969.

⁴ Bourdieu, P.: *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Seuil, coll. « Libre examen » 1992.

⁵ Dubois, J.: *L'institution de la littérature*. Paris-Bruxelles, Nathan-Labor, coll. « Dossiers Media » 1978.

et peuvent être, du point de vue de la littérature, négligeables. L'importance de la relation entre le domaine public et celui de la littérature surgit avec l'agencement agonique de l'espace littéraire, c'est-à-dire là où la légitimation des valeurs esthétiques s'effectue dans l'« agora » - l'espace public ouvert, comme c'était le cas de certaines périodes de l'antiquité grecque et romaine ou bien dans les sociétés modernes à partir de l'âge des lumières. Cette ouverture s'accroît, au 19^e siècle, avec la naissance du marché de la presse et du livre et, au 20^e siècle, grâce au développement du marché médiatique. Sous différentes formes, allant de l'acceptation au refus (l'art pour l'art, l'art pur), les moments non littéraires de la vie publique sont intégrés dans les poétiques respectives en tant qu'éléments constitutifs, repoussoirs ou facteurs adjutants de la réussite esthétique, etc.

Dans le cadre général, le cas de la littérature québécoise des années 1960 présente des particularités dues aux facteurs historiques. En ce qui concerne l'agencement et de l'espace public et du champ littéraire, la situation correspond au modèle d'une « structuration faible » ou plutôt à la période de transition entre une « structuration faible » et une « structuration forte ».

Quant au domaine politique et social, contentons-nous de signaler que les années 1950 et 1960 représentent le passage d'un système semi-communautaire où certains secteurs de la vie publique (enseignement, santé, services sociaux, syndicats, culture) étaient régis par l'Église catholique à une société civile pleinement constituée, pluraliste, avec un appareil d'État moderne aux fonctions bien délimitées.⁶

Pour ce qui est de la littérature et de son implication dans le domaine politique, deux facteurs majeurs entrent en jeu. En premier lieu, il faut tenir compte de la position, longtemps périphérique, de l'espace culturel canadien français et québécois évoluant dans la dépendance de la culture française hexagonale d'abord, et anglaise et américaine plus tard. Les désavantages de la périphérie sont évidents: discontinuité et instabilité axiologiques, caractère dérivé des valeurs et difficultés liées et à leur ancrage et à leur hiérarchisation, retard de la dynamique évolutive, non saturation et structuration faible qui privilégient la réception là où la génération des valeurs se révèle insuffisante. Rappelons la faiblesse quantitative de la production littéraire tout au long du 19^e et de la première moitié du 20^e siècle - une vingtaine de titres en tout, tous genres compris, entre 1850 et 1900, une cinquantaine entre 1900 et 1940 - faiblesse qui contraste avec le développement et la professionnalisation de l'édition québécoise à partir des années 1940 et l'accroissement progressif de la production littéraire à partir des années 1960, au rythme de 200 titres par an.⁷

⁶ Cf. Turgeon, L.: « La grande absente. La société civile au cœur des changements de la Révolution tranquille » et Cardinal, L. - Couture, C. - Denis, C.: « La Révolution tranquille à l'épreuve de la „nouvelle” historiographie et de l'approche post-coloniale. Une démarche exploratoire ». In: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. II, n° 1, pp. 35-56 et 75-95.

⁷ Lemire, M. et coll.: *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tomes I, II, III. Montréal, Fides 1980; voir « Index ». Rappelons que suite à la guerre en Europe les imprimeries québécoises ont publié, dans les années 1940, 21 millions de livres tant français que canadiens. Au seuil du 3^e millénaire, la Bibliothèque Nationale du Québec reçoit 4000 titres de dépôt obligatoire par an. Cf. Le Grand,

En ce qui concerne la relation entre la politique et la littérature, il faut prendre en considération encore un autre facteur historique, bien plus important – la fonction substitutive identitaire de la langue et de la culture à défaut des structures étatiques et institutionnels spécialisés, capables de saturer les exigences de la société canadienne-française et québécoise. Dans ces conditions, la littérature, qu'elle le veuille ou non, supplée la politique, elle est, souvent bien malgré elle, une politique.

L'histoire de la société francophone québécoise connaît, au cours des années 1960, l'enchaînement de deux processus: d'une part l'aboutissement de l'émancipation progressive de la périphérie culturelle qui depuis les années 1940 tend à se constituer en espace autonome, doué de sa propre centralité, d'autre part la Révolution tranquille du premier ministre du Québec Jean Lesage qui inclut le facteur culturel dans le projet de modernisation de la société québécoise, projet que la société québécoise interprétera en grande partie comme un début de l'émancipation nationale, voire comme une voie vers l'indépendance.

La littérature canadienne française, et bientôt québécoise, se trouve prise dans une situation paradoxale. D'un côté elle entre de plain pied dans la modernité du contexte mondial et tend à se constituer en sphère d'activité autonome, comme l'avaient indiqué déjà les revues *La Relève* (1934), la *Cité libre* (1950) ou le mouvement des automatistes de Paul-Émile Borduas. De l'autre côté elle devient encore plus impliquée dans un débat social et politique qui avait été le sien jusque-là, mais par défaut. C'est ce que Jacques Godbout, mi-ironique, mi-sérieux, appelle le « *texte national* » écrit sur « *le mur québécois des lamentations* », car – comme il dit – « *tout jeune écrivain québécois [...] n'échappera pas au chantage du pays* », dans la mesure où « *[le] pays québécois nous fait chanter* ». ⁸ La façon dont les écrivains québécois vivront ce conditionnement sera différente selon les individus, mais le fait même est présent et souvent consciemment analysé par les plus significatifs d'entre eux – Ferron, Miron, Aquin, etc.

Dans une situation de saturation axiologique incomplète, de délimitation fonctionnelle inachevée, aussi bien du côté de la littérature que de la politique, ⁹ les conséquences de cette implication mutuelle du politique et du littéraire aboutissent, sur le plan esthétique, à un positionnement qui favorise les tendances à la fusion, à la non-délimitation, à la non-hiérarchisation et cela, de plus, à une période où l'esthétique de la modernité, marquée par le discours exclusif des avant-gardes, cède devant l'esthétique postmoderne, intégratrice, inclusive, non-hiérarchisée et non-hiérarchisante.

E. – Lévesque, G.: « Quebecký román konce 20. století (1980–2000) ». In: *Hledání Ameriky. Antologie současného quebeckého románu (1980–2000)*. Brno, Host 2003, p. 232.

⁸ Godbout, J.: « *Écrire* », paru primitivement dans *Le Réformiste. Textes tranquilles*. Montréal, Quinze 1975. Nous citons d'après la reproduction du texte dans *Europe, revue littéraire mensuelle. Littérature nouvelle du Québec*, mars 1990, pp. 115 sqq.

⁹ Michel Biron, dans son étude *Absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme* (Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal 2000), utilise, pour caractériser la société québécoise, le terme de « *communitas* » qu'il emprunte à l'anthropologue Victor W. Turner: *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*. Paris, P.U.F. 1990.

La pression s'exerce des deux côtés, c'est-à-dire du côté du public en direction de la littérature aussi bien qu'au sein de la production littéraire en direction de la sphère publique. On peut citer, pour illustrer le premier cas, les critiques sociologiques marxisantes de Jacques Pelletier qui accentuent la responsabilisation de la littérature devant la communauté nationale.¹⁰ L'autre tendance sous-tend le commentaire ironisant et pourtant sérieux de Jacques Godbout que nous venons de citer. Car le « service national » de l'écrivain lui confère en échange une mission, un sens à donner à son action, un moyen d'influer sur la société.

Cet investissement littéraire de l'écrivain québécois dans la sphère publique a pris dans les années 1960, plusieurs aspects dont nous remarquerons, ici, trois - ceux qui nous semblent les plus caractéristiques: la **question linguistique**, l'**(auto)stylisation de la figure de l'écrivain**, la **représentation de l'écriture**.

La question de la **langue littéraire** est un des problèmes focaux, souvent évoqué soit par la critique, soit par les auteurs. Dans quelle langue écrire, en effet ? La voie vers la centralité culturelle pose la question de l'autonomie du code normatif littéraire qui échapperait aussi bien au français hexagonal, européen, qu'à l'influence jugée « coloniale » de l'anglais. Gaston Miron concacre à la problématique plusieurs textes aux titres évocateurs qui expriment la nécessité de cette double libération-émancipation: « Un long chemin », « Décoloniser la langue », « Le bilingue de naissance », « Le mot juste ».¹¹ L'argumentation québécoise a été pertinemment résumée, entre autres, par Jacques Godbout: « *Et tout ce que les écrivains québécois tentent, avec plus ou moins d'habileté, de dire aux écrivains français d'Europe, c'est que la langue littéraire est trop polie, trop cultivée, trop usée, trop étioyée, trop instruite, trop codifiée, trop propriété privée, trop correcte pour l'usage que nous voulons en faire. Nous avons besoin, pour entrer dans l'histoire et violer l'espace/temps américain, d'un français plus souple et plus fou et plus utile que le leur, nous avons besoin d'un français sauvage, le québécois, pour nous civiliser.* »¹²

Nous avons mis en évidence, dans la citation précédente, deux expressions qui résument la situation axiologique sur le plan linguistique, notamment les tendances, déjà mentionnées, à la non-hiérarchisation, à la non-structuration à l'intérieur d'un champ que l'on veut moins strictement normé. La voie s'ouvre alors à toutes sortes d'expériences langagières individuelles: le « *vécrire* » de Godbout (*Salut Galarneau!*, 1967),¹³ les néologismes poétiques de Réjean Duharme (*L'Avalée des avalés*, 1966)

¹⁰ Cf. Pelletier, J.: *Lecture politique du roman québécois contemporain*. Montréal, Université du Québec à Montréal 1984; *Le poids de l'histoire: littérature, idéologies, sociétés du Québec moderne*. Québec, Nuit blanche 1995.

¹¹ P. ex. Miron, G.: « Un long chemin ». In: *Parti pris*, vol. II, n° 5, janvier 1965; « Décoloniser la langue ». In: *Maintenant*, n° 125, avril 1973; « Le bilingue de naissance ». In: *Maintenant*, n° 134, mars 1974; « Le mot juste ». In: *Possibles*, vol. II, n° 3, printemps-été 1987. Les textes sont rassemblés en appendice de Miron G.: *L'homme rapaillé*. Montréal, TYPO 1996, pp. 193-243.

¹² Godbout, J.: « Entre l'Académie et l'Écurie ». In: *Liberté*, n° 93, mai 1974, p. 33. Cité d'après Gauvin, L.: *Langagement*. Montréal, Boréal 2000, pp. 38-39. Souligné par nous.

¹³ Une excellente analyse de l'écriture de Jacques Godbout figure dans l'article de Krzysztof Jarosz: « *Vécrire ou la saga des Galarneau* ». In: *Études Romanes de Brno*, L 24, 2003, pp. 101-109.

ou bien la solution radicale du joulal, promu par les proses de Jacques Renaud (*Le cassé*, 1964), de Victor-Lévy Beaulieu (*Jos Connaisseur*, 1970) et par les pièces de théâtre de Michel Tremblay (*Les Belles-Sœurs*, 1968). Le joulal n'est donc pas seulement l'expression d'une « identité » linguistique « phantasmée » dont parle Józef Kwaterko,¹⁴ mais aussi une des manifestations de la recherche linguistique et esthétique au sein d'une situation axiologique à normativité affaiblie et intégratrice, ouverte sur le social et le politique. Ce n'est pas un hasard que la revue radicale *Parti pris*, connue pour ces prises de position nationales et pour ses idées sociales et politiques de gauche, ait été un des foyers de promotion de cette expérience linguistique et littéraire.

À quel point la question linguistique, la création et la situation politique restaient liées, est confirmé, entre autres, par le témoignage de Gaston Miron qui explique ses périodes de refus de publier par des motifs politiques du moment.¹⁵ Toutefois, lorsqu'il opte pour la création, le même Miron devient le représentant de ce positionnement spécifique de la parole poétique qu'est la « poésie-chant » – une parole-acte, alliant la subjectivité à la conscience de la collectivité, un destin individuel au destin pluriel inscrit dans l'histoire, une expression lyrique liée à une épopée nationale en train de se formuler par la voix du poète. Le « je » alterne avec le « tu » et le « nous » : « *Maintenant je sais nos êtres en détresse dans le siècle/ je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de nous [...] et pourtant je lutte, je te le jure, je lutte/ parce que je suis en danger de moi-même à toi/ et tous les deux nous le sommes de nous-mêmes aux autres* ». ¹⁶ Le sujet lyrique s'investit donc dans une (auto)stylisation – une **image de la figure du poète** – qui met en relation le créateur de la parole et l'homme public.

Cette relation étroite entre le littéraire et le politique est évidente, également, dans la production romanesque et dramatique des années 1960 et 1970. Du grand nombre d'auteurs, relevons au moins deux noms – Hubert Aquin et Jacques Ferron. Le premier – politologue de formation, révolutionnaire dans ses conceptions sociales et esthétiques – est l'auteur des romans tels que **Prochain épisode** (1965) ou **Trou de mémoire** (1968), réputés pour leur « *terrorisme romanesque* », ¹⁷ terme ambivalent qui se rapporte aussi bien à leur thématique qu'à leur écriture, qui se veut l'expression de la quête individuelle d'une issue existentielle, mais aussi un appel politique à la collectivité, appel qui, toutefois, se sait désespéré. En ce qui concerne la figure de l'écrivain, encodé à la fois dans ses personnages et le(s) narrateur(s) nous nous

¹⁴ Kwaterko, J.: « Langue et identité au Québec: une trajectoire romanesque ». In: *Litteraria pragensia*, vol. 8, n° 16, 1988, pp. 40–47.

¹⁵ Cf. Miron, G.: « Un long chemin ». In: Miron, G.: *L'homme rapaillé*. Montréal, TYPO 1996, p. 200: « *En 1962, je persistais néanmoins dans mon refus de l'écriture et mon refus de publier, donnant la priorité à l'engagement politique et à la construction de l'indépendance.* »

¹⁶ Miron, G.: « Sur la place publique ». In: « La vie agonique », op. cit., p. 99.

¹⁷ Cf. Le Grand, E. – Lévesque, G.: « Quebecký román konce 20. století (1980–2000) ». In: *Hledání Ameriky: Antologie současného quebeckého románu (1980–2000)*. Brno, Host 2003, p. 239.

permettons de renvoyer à l'étude de Krzysztof Jarosz « *Prochain épisode* d'Hubert Aquin ou les dilemmes d'un révolutionnaire québécois ». ¹⁸

De façon continue, le positionnement public et politique traverse l'œuvre du médecin-écrivain Jacques Ferron, auteur dramatique, conteur et romancier. Comme le montre Michel Biron dans son étude *Absence du maître*, où il se réfère aux textes littéraires et articles de Ferron publiés dans la revue *L'information médicale et paramédicale*, Ferron refuse la séparation institutionnelle du métier soit de médecin, soit d'écrivain au profit d'un espace public commun et d'un rôle d'intellectuel universaliste qui sache rester en contact avec la réalité sociale et politique. ¹⁹ Sur le plan littéraire, ce positionnement assume plusieurs aspects, dont celui du « *pays incertain* », à la fois thème récurrent de plusieurs récits et romans, mais aussi et surtout, l'image même de la fusion du projet politique national (création du Québec) et du projet d'écriture. De plus, ce thème est assorti de l'autostylisation de l'écrivain en « *roi du pays incertain* » que nous trouvons liée à celle du roi-médecin Mithridate dans le roman *Le Saint-Élias* qui peut être aussi interprété comme une généalogie de l'émergence de l'écrivain. ²⁰

L'image d'un pays à créer ou à venir, n'est pas non plus étrangère à la poésie de Gaston Miron: « *Compagnon des Amériques/ Québec ma terre amère ma terre amande/ [...] mais donne la main à toutes les rencontres, pays/ toi qui apparais/ par tous les chemins défoncés de ton histoire/ aux hommes debout dans l'horizon de la justice/ qui te saluent/ salut à toi territoire de ma poésie/ salut les hommes et les femmes/ des pères et mères de l'aventure* ». ²¹ Le concept même est entré dans la critique littéraire où le « *pays à venir* » fait partie de la présentation de la littérature québécoise, notamment du roman des années 1960. Ainsi pour Laurent Mailhot le Québec « *est un pays à venir, comme l'écriture, mais ailleurs. Le Québec n'est pas donné, il n'est pas là. Il n'est pas une donnée objective de l'Histoire, mais un objectif à viser, à déplacer* ». ²²

La figure-image de l'écrivain ou poète, impliqués à la fois dans le littéraire et le politique, est aussi liée, on le voit bien, à la représentation même de **l'idée du fonctionnement de l'écriture**. Ainsi, dans la conception de Ferron, l'écriture prend l'aspect d'un discours continu, jamais achevé, car inséré dans la dialectique du « *créé-créditeur* » qui caractérise l'engagement de l'intellectuel dans l'espace public:

¹⁸ Jarosz, K.: « *Prochain épisode* d'Hubert Aquin ou les dilemmes d'un révolutionnaire québécois ». In: *Actes de la 1^{ère} Conférence Internationale des Canadianistes de l'Europe Centrale*. Brno, Masaryk University 2001, pp. 149-155.

¹⁹ Cf. Biron, M.: *Absence du maître*. Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal 2000, pp. 101 sqq.

²⁰ En ce qui concerne le « *pays incertain* » et la stylisation de l'écrivain en « *roi du pays incertain* » représenté par le personnage de Mithridate, nous renvoyons aux études de Petr Kylaoušek: « Figures et images identitaires dans *Les Grands Soleils* et *La Tête du Roi* de Jacques Ferron ». In: *Codifications et symboles des cultures nationales*. Actes du colloque. Brno, Vydavatelství Masarykovy univerzity 2003, pp. 141-154 ; « Une modernité québécoise. Le cas de Jacques Ferron ». In: *Études Romanes de Brno*, L. 24, 2003, pp. 110-126.

²¹ Miron, G.: « *Compagnon des Amériques* ». Op. cit., p. 101-102.

²² Mailhot, L.: « Le roman québécois et ses langages ». In: *Stanford French Review*, 1980.

« L'auteur propose et le récit dispose selon le principe du créé-créditeur, tel qu'énoncé par le grand saint Malachie [...], à savoir que Dieu [...] en se mettant en frais de créer, de créer vraiment, Il a suscité, bien entendu, des créatures qui, par participation divine, ont modifié à leur tour le créateur; Celui-ci a réagi, celles-là en ont fait autant; ainsi s'est constitué la fameuse série, qui, à toute fin pratique, remet sans cesse en cause la création... »²³

Mutatis mutandis des prises de positions analogues se trouvent chez les autres auteurs mentionnés. Chez Godbout, la fusion de la vie et de l'écriture se traduit par le concept de « *vécir* », c'est-à-dire « vivre » et « écrire » en même temps. Chez Gaston Miron, il faut relever la prise de conscience de la dimension publique de l'écriture et de l'interaction des domaines littéraire et public-politique: « [...] la littérature n'est pas qu'une expression, elle est aussi un acte et son action un dévoilement de l'aliénation et son dépassement; elle aussi, en créant ses conditions propres, peut créer les conditions de son historicité. Publier devient donc un acte aussi probant que l'action politique. »²⁴

Il serait erroné de ne voir dans les prises de position de Ferron, Aquin, Godbout ou Miron, etc. qu'une conséquence du rapport institutionnel particulier liant la littérature et la politique. Les facteurs intrinsèques sont tout aussi importants, notamment la faible structuration et de la sphère publique (politique) et de l'espace littéraire qui, de périphérique, se transforme en autonome en constituant sa centralité. La faible densité axiologique de la structure littéraire, ne pouvant pas s'appuyer sur une tradition littéraire dense, n'encourage encore que peu la différenciation, la hiérarchisation, et cela au moment où l'esthétique moderne est progressivement supplantée par les tendances postmodernes. Dans cette situation de structuration « faible », le rapport entre le littéraire et le politique favorise un positionnement intégrateur des deux, souvent au profit de l'écriture. En effet, la non-hiérarchisation favorise la dispersion sémantique. Les romans polymorphes et polysémiques, en collages-assemblages, de Ferron, Godbout ou d'Aquin ou la grandiose poésie de Gaston Miron, faite de métaphores filées et d'associations libres, sont là pour le prouver. La critique a souvent du mal à caractériser cette polymorphie, comme le montre le cas du roman de Jacques Ferron *Ciel de Québec*, taxé tantôt d'« épopée » ou « saga », tantôt de « chronique », voire de « pamphlet ».²⁵

À la différence de bien des littératures européennes, prises dans la logique d'une structuration axiologique « forte », donc exclusive, et où l'aspect politique et idéologisant, s'il domine, s'impose aux dépens des valeurs esthétiques, la littérature québécoise arrive, grâce à son positionnement intégrateur, conditionné par la structuration axiologique « faible », à inclure le politique et l'idéologique comme

²³ Ferron, J.: *Le Ciel de Québec*. Montréal, Lanctôt éditeur 1999, p. 268.

²⁴ Miron, G.: « Un long chemin ». Op. cit., p. 201.

²⁵ Cf. Beaulieu, V.-L.: « L'année d'une prise de conscience collective ». In : *Maintenant*, décembre 1969, p. 312; Martel, R.: « Un diable au paradis ». In: *La Presse*, 13. 9. 1969, p. 30; Duhamel, R.: « La saga farfelue d'un Québec mythique ». In: *Le Droit*, 4. 10. 1969, p. 7.

une des valeurs esthétiques qui, si elles conditionnent la création, ne lui confèrent qu'une dimension supplémentaire - une des dimensions sémantiques possibles. Dans ces conditions le discours politique et le discours esthétique peuvent coexister sans empiéter l'un sur l'autre sans se porter préjudice, car cette idéologie littérisée, esthétisée à son tour, ne devient qu'un des filons interprétatifs dans la pluralité des significations. Le discours littéraire reste irréductible au discours politique, au profit de la sauvegarde de la valeur esthétique.

La situation des années 1960 est celle d'une période de transition. Sous l'effet du développement rapide de la culture québécoise et des transformations politiques, la littérature québécoise s'assoit dans sa propre centralité appuyée institutionnellement par les maisons d'édition, les universités, les revues critiques spécialisées. De « faible » et « non-saturée » la structuration évolue vers « forte » et « saturée », en comblant les lacunes de ses propres références esthétiques, en constituant sa propre tradition ou plutôt la conscience d'une tradition qui structure en profondeur le champ littéraire.

Dès les années 1980, nous assistons donc à la séparation progressive des discours politique et littéraire, la littérature accentue sa position de sphère d'activité autonome. La plupart des auteurs significatifs de la période 1980-2000, tels Yves Beauchemin, Sergio Kokis, Jacques Poulin, Monique Proulx, Nicole Brossard, Louise Dupré, Noël Audet, etc., aboutissent à des positionnements exclusivement littéraires de la création. D'autre part, les grandes figures de l'engagement politique et public de l'écriture, que nous avons évoquées ici, quittent progressivement le champ littéraire. Après une période faste 1968-1972, l'activité littéraire de Jacques Ferron s'estompe, bien avant son décès (1985). Une constatation analogue s'impose aussi pour Gaston Miron et Hubert Aquin, qui disparaît en 1977. Quant à Jacques Godbout, le deuxième volet de la saga des Galarneau *Le Temps des Galarneau* (1993) traduit le déplacement du « vécrire » godboutien vers une problématique existentielle nouvelle, celle du monde où le citoyen a été remplacé par le consommateur.

Il est difficile d'évaluer, dans le temps présent, l'état de saturation et de structuration du champ esthétique. Un indice toutefois nous est fourni par la littérature même. Dans plusieurs volumes du cycle des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay, le personnage de la grosse femme, une grande lectrice, figure de la mère de l'écrivain, se détourne des romans français au profit du *Bonheur d'occasion* et des autres romans de Gabrielle Roy en communiquant sa passion de lecture aux autres personnages du roman - à l'oncle Édouard, auteur d'un journal intime qui annonce le Tremblay écrivain et sa création littéraire, au cousin Marcel et à l'enfant de la grosse femme - Tremblay lui-même. Gabrielle Roy se présente, ici, comme une référence autochtone, auteure classique, celle qui fonde une tradition. La rédaction des *Chroniques* s'espace entre 1977 et 1997.²⁶

²⁶ Tremblay, M.: *Chroniques du Plateau Mont-Royal*. Montréal-Arles, Leméac-Actes sud 2000, pp. 771, 939, 1027, etc.

Le thème du voyage dans la pièce « Littoral » de Wajdi Mouawad

Marie Voždová²⁷

Wajdi Mouawad, acteur, auteur et metteur en scène canadien d'origine libanaise, a écrit une quinzaine de pièces de théâtre et de pièces radiophoniques.²⁸ Dans ses œuvres il se passionne pour le thème du voyage. Sa pièce de théâtre *Littoral* a été publiée en 1999.²⁹

Dans les cinquante-deux tableaux de la pièce, l'auteur raconte l'histoire du héros principal, Wilfrid, qui apprend la nouvelle de la mort de son père qu'il a à peine connu et qu'il doit enterrer. Comme la riche famille de sa mère décédée n'aime pas son père et lui refuse la place dans le tombeau familial, il se décide à l'enterrer dans son pays natal et y amène son cadavre. Il veut remplir le devoir du fils et à la fois dévoiler l'identité de ses parents.

Dans *Littoral*, il est question d'un double voyage. Il s'agit d'un voyage intérieur et d'un voyage extérieur. Le voyage extérieur représente un déplacement dans l'espace concret tandis que le voyage intérieur suggère le mouvement dans l'intérieur de l'homme, le déplacement dans ses propres pensées. L'une de ces deux composantes influence l'autre. C'est à l'aide de son voyage réel, avec le corps de son père vers le pays de son enterrement que le personnage central (et aussi ses compagnons en route) réalise son voyage intérieur, le chemin, le déplacement de ses idées, le changement et la connaissance de soi-même. Par sa connaissance des autres il réalise sa propre connaissance, en trouvant le chemin vers le pays natal de son père, il trouve aussi le chemin de sa vie.

Ce double voyage est réalisé dans deux plans, deux axes, l'axe du temps et celui de l'espace. Sur l'axe temporel, il se déplace dans le présent et dans le passé, quant à l'axe de l'espace, le déplacement correspond au changement sur la ligne temporelle. À côté du lieu et du temps réels, l'auteur développe assez souvent leurs opposants métaphoriques. Le temps et l'espace jouent un rôle très important, il y a des moments et des endroits décisifs qui marquent toute la vie des personnages.

²⁷ Département des langues romanes, Faculté des lettres, Université Palacký, Křížkovského 10, 771 80 Olomouc, République Tchèque.

²⁸ Voir Confortès, Claude, *Répertoire du théâtre contemporain de langue française*, Paris, Nathan, 2000, p. 273.

²⁹ Mouawad, Wajdi, *Littoral*, Montréal, Leméac Editeur Inc., 1999. Traduction tchèque : Pobřeží, Brno, Větrné mlýny, 2001, traduit par Marek Sečkař.

Même les titres des six grandes parties de la pièce « Ici, Hier, Là-bas, Suivant, Route, Littoral », appartiennent aux catégories spatio-temporelles. On peut observer que le temps est dans la pièce plus concret que l'espace, car il s'agit toujours d'une nomination de lieu assez générale, sans des détails plus précis : une chambre, un pays éloigné au-delà de l'océan, un village, un littoral. La scène se passe souvent sur un lieu qui est lié avec le voyage, sur un endroit de passage, la route, la gare etc. Le tableau vingt-huit est situé à la croisée des chemins, il y a donc le carrefour réel où les héros doivent choisir leur direction mais qui, dans la pièce, correspond aussi au choix de la décision intérieure de chacun. Il s'agit ainsi de la croisée des chemins et des intentions intérieures.

Le moteur de l'action du héros principal est sa relation avec le père. L'auteur, en décrivant le chemin de Wilfrid, nous fait réfléchir sur la catégorie du père au sens le plus large. Le principe du père est concrétisé par les valeurs respectées dans la société telles que l'autorité, la protection, le refuge, le sens et l'ordre. Tandis que dans le monde de l'ancien testament figure ce principe comme une loi fondamentale, dans les époques modernes nous voyons l'abaissement de cette autorité paternelle. La catégorie du père est négligée déjà par la tradition de la révolte romantique contre l'autorité paternelle et, par analogie, divine. À ce monde sans père correspond le monde des lois de causalité dégradées.³⁰

Le monde a un sens unique où l'identité du fils vient de l'identité du père, l'histoire du monde semble être l'histoire de la dégradation de cet équilibre idéal. Néanmoins, même s'il n'est jamais vraiment respecté, il est toujours présent comme la mesure universelle des choses, la loi principale de l'existence.³¹ Ainsi, dans la société qui ne connaît pas l'état idéal de l'autorité paternelle, règne le chaos, l'injustice et la souffrance. Il existe une seule solution pour changer cette situation et réinstaller l'harmonie, c'est celle de la reconnaissance du principe du père et une certaine auto-purification dans les pensées des gens qui va être accompagnée par une remise en place de l'ordre et des valeurs.

Dans la préface sur l'origine du texte l'auteur, lui-même, dévoile son intention de mettre en scène trois personnages des fils, reflets de grands héros littéraires, marqués par leur position extrême quant à la catégorie du père. Il s'agit des trois jeunes hommes rencontrés par Wilfrid pendant le chemin dans le pays natal de son père. C'est Amé qui avait comme Œdipe par une faute fatale tué son père, ne le reconnaissant pas dans la nuit pendant la guerre et pensant qu'il s'agit d'un ennemi, puis c'est Sabbé à qui les soldats ont assassiné le père et qui doit venger sa mort comme Hamlet, et finalement c'est Massi qui n'a jamais connu son père comme Mychkine de l'Idiot.³²

³⁰ Voir : Richterová, Sylvie, *Téma otce jako významová a literární kategorie*, (Le thème du père comme une catégorie significative et littéraire), In: *Slovo, struktura(lismus), příběh*. Pocta Květoslavu Chvatíkovi, Olomouc, Aluze, 2000, pp. 195–208.

³¹ Ibid.

³² Mouawad, Wajdi, op. cit., p. 5.

Tous les personnages de *Littoral*, y compris le héros principal, ont troublé ou presque renversé cette relation idéale entre les fils et leurs pères. La composition de l'œuvre ressemble à une mosaïque dont on trouve tour à tour des morceaux pour en créer un tableau d'ensemble. Ainsi, le personnage central rencontre dans son chemin plusieurs personnes qui, chacune à son tour en quelques touches rapides lui dévoile son destin personnel. Ainsi se forme une vision globale de toute l'humanité. Chacun porte son secret personnel, son récit du passé qui détermine son existence d'aujourd'hui. Pendant ce chemin, les destins des personnages épisodiques s'ajoutent au destin du personnage central Wilfrid. Il est évident que tous sont liés par une relation déterminante envers leur père ou leurs parents. L'auteur montre dans plusieurs histoires la relation compliquée de générations de parents et d'enfants. Il y en a certains comme Amé qui pensent que les vrais ennemis des gens sont leurs parents.

Wilfrid a des remords, car à peu près au moment où son père devait mourir, lui-même, faisait l'amour à une fille sans penser à rien d'autre. Juste au moment de son orgasme, le téléphone a sonné et on lui a appris la nouvelle de la mort de son père. On a trouvé son père mort sur un banc devant l'appartement de son fils. Il l'a vu accompagné et n'a pas voulu le déranger. En attendant, il est mort. Wilfrid cherche à guérir sa mauvaise conscience par la marche, par le mouvement. Ne pouvant pas être seul, il marche dans la nuit pour rencontrer d'autres gens, il se déplace, se met en route pour ne pas se trouver seul avec ses pensées. Néanmoins, cet effort se montre vain, car il reste finalement toujours isolé, même à la gare avec du monde. Comme si toute la pièce était pénétrée d'un sentiment de la solitude et du vide extrêmes. Du vide provoqué par le manque du père, de l'autorité, du sens, de la tradition et des valeurs. Pour mettre en relief ce sentiment de la solitude, Mouawad utilise la technique de l'œil de la caméra. Il y a même dans la fantaisie de Wilfrid le personnage de metteur en scène et ses collaborateurs. Wilfrid ainsi peut se voir comme du dehors, il peut se regarder comme un autre. L'auteur crée dans la pièce plusieurs fois l'effet d'aliénation de son personnage principal.

Le père apparaît comme un fantôme et persuade son fils d'ouvrir sa valise rouge qui est pleine de lettres non envoyées pour celui-ci. En lisant ces lettres écrit par le père durant toute sa vie, il apprend l'histoire de l'amour de ses parents. Ainsi, il avance dans ses connaissances mais allant au passé, à l'envers du courant de la vie. Plus il est éloigné du présent, plus il mûrit dans sa découverte. On peut dire que dans le pays de son père, quand il apprend et revit le moment de sa conception, à ce même moment fatal qui a plus tard pendant l'accouchement coûté la vie à sa mère et le bonheur à son père, il touche la fontière de la connaissance de soi et il prend la décision de devenir un vrai homme, d'assumer la responsabilité de sa vie. Voyage au passé est ainsi le voyage initiatique, vers la découverte de soi-même.

Wilfrid lit les lettres de son père toute la nuit. Il trouve la photo de ses parents au bord de la mer dans leur pays natal. Il trouve la dernière lettre dans laquelle le père explique comment il devait choisir au moment de l'accouchement entre la vie de la femme et celle de son enfant. Depuis ce temps-là, pendant vingt ans, il se tourmente,

s'il a bien fait. Il a laissé son fils à la famille de sa femme décédée, car il ne pouvait pas supporter son regard tellement proche du regard de sa mère. Wilfrid est ainsi un homme qui a coûté la vie à sa mère. En apprenant cette nouvelle horrible il est inquiet, comme le double moderne de René de Chateaubriand, souffre et se pose des questions sur le sens de son existence. En perdant ainsi tout d'abord son père et puis de nouveau sa mère retrouvée dans des lettres paternelles, il se tourmente dans sa solitude, cherche vainement l'âme d'autrui, son prochain, voyage dans un pays inconnu et, enfin, contrairement à un héros romantique, trouve la solution, la sortie, le chemin.

Le voyage dans le passé est ainsi la quête de sa famille et de ses origines. Ce voyage prend alors une valeur symbolique. Wilfrid se déplace, voyage, non seulement avec l'image de son père ou bien de ses souvenirs de lui dans ses pensées et dans son imagination. Il le porte avec soi réellement, physiquement, quand il porte partout son cadavre, comme une mémoire et un rappel omniprésents. Dans le village natal il n'y a pas de place pour le cadavre de son père. Il cherche partout à s'en débarrasser, mais il ne peut pas trouver l'endroit convenable et doit ainsi traîner son père toujours avec soi. C'est une image qui a une valeur symbolique : on ne peut pas se débarrasser de son origine, même en se déplaçant et en changeant de milieu.

Wilfrid est occupé, obsédé et possédé par le fantôme de ses parents et surtout de son père. En comprenant leur existence dans sa vie, leurs significations pour lui, en trouvant leur place dans sa vie à lui, en les situant bien, en mettant en bon ordre leurs relations du passé, même s'ils ne sont plus vivants, s'il ne s'agit que des chemins de ses pensées dans sa conscience, il peut trouver sa place à lui dans la vie, il peut devenir homme, devenir adulte et reponsable, il peut assumer sa vie, son destin. Aussi les autres personnages, en faisant la paix avec leur mauvaise conscience, peuvent poursuivre leur vie. Le cadavre du père de Wilfrid prend au cours de l'œuvre le rôle d'un archétype de l'existence paternelle. Tous les autres personnages veulent reconnaître dans leurs corps leurs propres pères perdus, il devient alors le « père de toutes leurs douleurs ». C'est pour cela qu'ils veulent l'enterrer chacun à son tour, une fois pour toutes, et après cet enterrement symbolique se sentir libres et indépendants. Or, pour pouvoir entreprendre le chemin du futur, il faut d'abord réaliser et bien finir celui du passé.

De la même manière, pour pouvoir franchir la frontière entre la jeunesse et l'adolescence, pour effectuer ce chemin de passage, il faut dire adieu à ses rêves d'enfance, aux personnages des fantasmes, aventures et jeux. Pour Wilfrid, il s'agit du chevalier Giromelan, l'un des chevaliers du roi Arthur qui doit aider le héros dans les situations dangereuses et gênantes. Il apparaît plusieurs fois durant la pièce, se déplace aussi vite dans la fantaisie de Wilfrid, dans le temps à travers les époques. À la fin de la pièce il s'en va pour toujours dans la mer, comme le père de Wilfrid, ce fait symbolisant le passage de l'adolescence du héros à l'âge d'adulte. Il devient homme et doit se débrouiller tout seul dans les situations difficiles de la vie. L'auteur a mis dans le texte l'analogie du sens entre le père et le brave chevalier

Giromelan et si l'on peut aller encore plus loin, on peut identifier le père, ce protecteur des gens, gardien des âmes et gardien d'une mémoire éternelle à un être tout-puissant égal à dieu.

À la fin de tous les chemins, de toutes les routes et de toutes les croisées il y a le littoral, et puis la grande mer qui emporte tout. À la fin de la pièce aussi Wilfrid et ses compagnons viennent au littoral où il a été créé. Finalement, il donne le cadavre de son père à la mer, chargé de grands sacs de papiers pleins des noms des gens disparus dans la guerre et aussi de ceux qui sont encore vivants dans ce pays. Il y a toutes les familles mises ensemble dans un accord harmonique. Ainsi, son père devient pour toujours symboliquement le « gardien de la troupe », il garde les noms des gens à l'éternité. Par cet acte l'auteur nous montre le sens de la vie et sa direction cachée : il faut suivre le chemin de nos ancêtres qui nous regardent et nous surveillent.

Or, on se déplace avec ses proches et à la fois avec soi-même, avec son passé et son présent vers son futur. Dans un moment donné de la vie humaine, toutes ces catégories du temps qui est à la fois maintenant, avant et jamais et de l'espace qui est ici, ailleurs et nulle part, se croisent et créent une minute sacrée de l'éternité, minute du réveil, de compréhension et de décision.

**Les destinées des héros ciselées dans la pierre.
Le message philosophico-esthétique
et humaniste de Ljubica Milićević**

Ljiljana Matic³³

Poète et romancière, Ljubica Milicevic a intitulé son roman *Le Chemin des pierres*³⁴ au nom d'une route dans son pays d'origine, en souvenir d'une ancienne religion des bogomiles, les Aimés de Dieu, considérés comme premiers Cathares, refusant de séparer le Spirituel du Matériel, et dont le père du héros principal prétendait descendre. Le roman est composé en diptyque, dont la première partie raconte les souvenirs de Mala, la *menue*, jeune femme qui avait quitté la Yougoslavie pour s'installer à Montréal et qui y revient vingt ans plus tard pour enterrer sa mère; la deuxième partie raconte l'histoire douloureuse et l'exode de Valentin, d'Emina et de la mère de la jeune femme de la ville de Sarajevo, assiégée lors des luttes récentes en Bosnie.

Le roman s'ouvre sur les funérailles de la mère de l'héroïne et il se clôt sur le récit de la mort du jeune peintre Valentin, ami d'enfance, mentor et le confident de Mala. La mort plane au-dessus des héros et, comme dans les tragédies antiques, il y a des présages annonçant la mort du héros (la marche d'échassier de Valentin – le papillon mort dans l'atelier – le moineau aux ailes brûlées par la foudre; les cadavres crachés par la terre sur le dernier tableau inachevé, les deux hommes tués dans la rue en présence de Mala – le meurtre de Valentin), mais l'héroïne en comprendra le sens au moment où il sera déjà trop tard. Le roman tout entier se déroule aux confins à peine perceptibles séparant le monde des vivants et celui des morts, inspiré par l'idée philosophique que tout être humain vient dans la Vallée des Pleurs pour y vivre sa destinée et, une fois sa tâche accomplie, il rentre au néant d'où il venait, redevenant la poussière dont il fut formé et s'incorporant de la sorte à l'univers éternel et atemporel. C'est par le chemin à parcourir entre ces deux points déterminatifs que diffèrent les destinées des héros. À l'instar des personnages de *Clélie* suivant la rivière de la *Carte de Tendre*,³⁵ les héros de Ljubica Milićević sont en train de suivre la rivière de leur vie accompagnés par le néant, qui plane au-dessus d'eux. Au dire de Valentin, le néant est en nous, il nous cerne,

³³ Département de langue et de littérature françaises, Stevana Musica 24, 21 000 Novi Sad, Serbie et Monténégro, lilimat@eunet.yu.

³⁴ Ljubica Milićević : *Le Chemin des pierres*, Leméac, 2002, 118 p.

³⁵ Mlle de Scudéry: *Clélie*

ce « visiteur invisible », cet « hôte indésirable »³⁶ et il faut s'en méfier pour qu'il ne nous envahisse l'âme. La romancière nous peint des obstacles auxquels ils se heurtent avec un retenu louable, ce qui met d'autant plus en relief le tragique des destinées des personnages principaux.

L'action du roman est racontée à rebours, commençant par des funérailles de la mère de l'héroïne et servant de prétexte pour son retour au pays d'origine, tout aussi bien qu'au passé dont elle se souvient aux moments de sa souffrance causée par la perte de l'être aimée. Instinctivement, Mala cherche le soutien de Valentin, son ami d'enfance, qu'elle avait connu lors d'une tempête de neige à l'âge de douze ans et qui, depuis, est devenu son conseiller et son confesseur. Il était apparu en pèlerine noire et avec le béret noir à pompon dans le paysage hivernal « une silhouette floue comme un mirage » (27) comme la réponse à son cri au secours muet. Cette première rencontre sous la neige symbolise par sa blancheur la candeur de leurs relations et par sa froideur physique elle annonce l'intensité de leurs sentiments, faisant penser à « la neige qui brûle ». Tous les deux solitaires, des rats de bibliothèque, amateurs de belles lettres et de beaux objets, ils étaient prédestinés à se rencontrer pour unir leurs souffrances et pour s'aider. Au moment de leur rencontre, Mala se sentait être « une fausse orpheline » (39), puisque son père, « un responsable de l'armée, venait d'être mis en prison pour avoir comparé le régime au souffle capricieux du vent » (26). La famille vivait à Zemun, la ville sise sur la rivière Sava, en face de Belgrade, dans le quartier huppé marqué par l'architecture autrichienne, puisque, autrefois, Zemun, c'était la frontière entre l'Empire austro-hongrois et l'Empire ottoman. Mala et sa mère habitaient toujours un élégant cottage, mais il leur manquait de l'argent: Mala ne prenait pas des repas à l'école, trop fière pour avouer d'en avoir besoin, et sa mère l'avait forcée d'enfiler sa veste à elle qui lui tombait jusqu'aux mollets pour aller à l'école ce jour de tempête. La mère tuberculeuse ressemblait à la Reine des Neiges dans sa chemise de nuit trempée par les flocons et crachait du sang; c'est pourquoi elle a dû entrer à l'hôpital que les habitants appelaient « la place des Égarés » (41) le jour même où la jeune fille avait rencontré Valentin. Mala a dû fermer la maison, prendre ses affaires et aller s'installer chez sa tante.

Valentin, lui aussi, il habitait chez sa « tante très catholique » (30), car sa mère est morte en le mettant au monde. Son père est allé vivre à Sarajevo et a épousé une actrice célèbre, une musulmane, qui lui a donné une fille. Le garçon, un peu plus âgé que Mala, n'avait pas d'amis, « mais personne ne disait du mal de lui » (29). Très solitaire et très retenu, il a manifesté le désir de s'approcher de la jeune fille en ne disant que trois phrases:

« Tu ressemblais à une coccinelle emprisonnée entre les pétales d'un lis. Je m'appelle Valentin. J'aimerais bien te dessiner. » (28)

Peu à peu, lors des séances où la fille posait au jeune peintre dans la bibliothèque, elle devenait moins timide et commençait à confier ses pensées les plus secrètes à cet étrange ami, qui semblait trop sérieux pour son âge. Il semblait que la destinée

³⁶ *Idem*, p. 32. Plus tard, les pages des citations seront mises entre parenthèses.

les avait fait se rapprocher l'un à l'autre, car ils cherchaient des âmes jumelles. Quoique très timide en présence des autres personnes de son entourage, Mala se sentait à l'aise en présence de Valentin et lui, si taciturne d'habitude, s'ouvrait en présence de son jeune modèle.

« Se départant rarement de sa réserve et conservant des distances qui paraissaient lui être nécessaire dans ses rapports avec les autres, Valentin donnait l'impression d'apprécier la présence de Mala.

Le portrait terminé, ils ont continué de se voir sans pose, sans crayon ni carnet. Rencontre de deux solitudes, en dehors du temps, de leur âge et des conjonctures. Mala s'imaginait parfois être un village de montagne et lui un de ces gitans hâbleurs qui, contre nourriture et gîte, fait naître, à la veillée, des désirs de départ chez les uns, tout en confortant chez les autres leurs convictions sur l'utilité des voyages. » (38)

Le voyage dans l'espace et dans le temps semblait être l'élément inséparable dans les relations de Mala et de Valentin. Lors de leurs promenades, ils contemplaient les maisons de l'autre côté de la rivière et rêvaient de la vie en famille qui leur manquait. En contemplant de loin la maison où il habitait autrefois, Valentin montre ses sentiments devant sa jeune amie: « Heureux sont les gens qui vivent derrière ces fenêtres ! s'était-il écrié dans un de ses rares et inexplicables moments d'enthousiasme, que Mala comparait à des flammèches soulevées par un bref coup de vent. » (57) Mala elle aussi était assoiffée du bonheur et ses pensées font un pendant à celles de Valentin: « La lumière et la chaleur sont deux combustibles du bonheur, songeait-elle tandis qu'ils traversaient le plus grand fleuve d'Europe. » (57)

La romancière mêle les descriptions poétiques de l'amitié de Mala et de Valentin avec les descriptions érudites des événements historiques et des passages de différents conquérants sur la région de la Pannonie et celle des Balkans, ce qui empêchait les Slaves du Sud à jouir dans la paix, vu le fait qu'ils aient construit leurs maisons au carrefour des routes et des civilisations. Les jeunes gens en face du gigantesque fleuve argenté ressemblant au dragon ne sont que deux brins de roseaux pensant face à l'univers et à l'éternité. L'élément fluide et l'élément aérien rappellent les anciens philosophes grecs et leur message que l'homme doit rester proche de la nature. C'est pourquoi Valentin est à plusieurs reprises comparé à l'oiseau et c'est lui-même qui met en rapport l'oiseau et le néant.

Dès leur première rencontre, Valentin ressemble à Mala à l'oiseau disparu, à l'échassier. « Son visage était maigre; sa tête, légèrement en arrière, penchait sur le côté. Chacun de ses pas donnait lieu à des mouvements et les oscillations saccadées qui, partant des épaules et du cou, semblaient se propager sous sa cape à l'ensemble du corps. » (27-28) Pendant qu'elle lui posait et qu'il arpentait la pièce, la ressemblance avec l'oiseau est encore plus ponctuée:

« Sa démarche entraînait la mise en mouvement non seulement de ses membres, mais aussi de son maigre thorax et de ses épaules jusqu'à sa tête oblongue, en équilibre instable sur un cou long et mobile. Pour la première fois Mala s'est moquée de sa démarche d'oiseau. Surpris, Valentin est demeuré immobile jusqu'à ce que le rire de la jeune fille s'éteignît. Puis il a repris sa marche d'échassier, écartant les bras et accentuant son regard de côté.

- Oui, je suis un oiseau. Nous sommes tous des oiseaux. Les ailes déployées au-dessus du néant. »
(32)

L'oiseau est associé au néant et le néant symbolise la mort. La mort de Valentin est annoncé par trois fois: lors de leur première rencontre, il ressemble à Mala à un oiseau disparu, à l'échassier (27); lors de la visite à l'atelier, Mala voit « sur le sol en ciment du balcon, un papillon [qui] gît sur le dos, ses ailes blanches déployées ». (24); ensuite, endormie ou hallucinant, elle croit voir Valentin en atelier avec un oiseau dans le creux de ses paumes servant de nid à l'oiseau foudroyé: « - Regarde, un moineau. On dirait que la foudre lui a brûlé le bout des ailes. Seulement le bout des ailes. » (66) En démiurge, Valentin insuffle la vie au moineau, qui s'envole dans l'air après avoir tourbillonné autour de la tête de Valentin, pour annoncer que la vie s'envolera par la bouche de Valentin.

Ce n'est pas par hasard que Valentin lit à Mala les vers de Jacques Prévert *Comment dessiner un oiseau*, ou l'*Épithaphe des Amours jaunes* de Tristan Corbière. Pour son treizième anniversaire, Mala, qui, à douze ans déjà, lisait *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir au lieu des *Hauts du Hurlevent* d'Emily Brontë, obtient de Valentin « son premier grand livre »: *La Faim* de Knut Hamsun. Ce dernier fut emballé dans les pages roses du journal de l'école, où son ami a fait publier le premier poème de Mala au titre significatif: *Absences*.

La mort plane au-dessus des héros et même des mots des quartiers de la ville font penser à ce phénomène propre aux humains. C'est au sommet de Kalvarija, le *Chemin des Martyres*, que Valentin, en confident et en instituteur de sa jeune amie, lui apprend que sa première période n'est pas un présage de la mort récente, mais juste son contraire: « ... côte à côte, deux jeunes gens contemplant silencieux la vallée de Pannonie. Mala a peur d'être gravement malade. Valentin lui apprend qu'elle est devenue une « porte de la vie ». (42) En assumant le rôle d'un frère plus âgé, c'est avec une grande tendresse que Valentin dissipe les peurs de Mala et la romancière nous en donne une description poético-humaniste. C'est au jeune homme qui voulait la *crucifier dans la beauté* (61) de lui apprendre les secrets de la vie:

« Tu te trompes, dit le jeune homme avec conviction. Pour un temps, le néant vient de perdre la partie. Tu viens de lui claquer la porte de la vie sous le nez... » (43)

Le rapport entre Mala et Valentin est tout à fait exceptionnel. Il ne s'agit pas entre eux de l'amour, même pas de la sympathie, mais de l'empathie: ils vivent l'un par l'autre et se comprennent sans mots. Un regard suffit pour qu'ils comprennent l'état d'âme d'autrui et l'inflexion de la voix trahit leurs sentiments. Leurs rapports portent l'empreinte symbolique correspondant à l'amour courtois. Valentin, ce solitaire épris de la beauté, s'est isolé dans sa tour d'ivoire: son atelier se trouvait dans une vraie tour, « ce patchwork architectural dont l'ensemble fait penser à une église dont on aurait comprimé les flancs pour pousser vers le haut un semblant de clocher cylindrique » (10-11) et il servait sa dame en chevalier preux et fidèle. Si la tour symbolise la solitude, l'église souligne le spirituel et le paisible, ce qui est le contraire des carnages de la guerre dont les échos se font entendre lors de la visite de Mala à sa ville et surtout dans la deuxième partie du roman, où sont évoqués les

événements tragiques à Sarajevo assiégée et en Bosnie ensanglantée. Une explosion aveuglante du soleil sur les vitres de l'atelier annonce les explosions des obus à Sarajevo et l'explosion des balles d'uzi, ce présage de la fin tragique du héros.

On dirait que toute la vie de Valentin se déroule sous l'empreinte de la mort et il en est conscient: hanté par le néant, il s'efforce à laisser la trace de son existence dans ses tableaux et nous pouvons suivre le changement de sa palette avec l'éclatement des hostilités et avec la propagation de la guerre en l'ex-Yougoslavie. Comme s'il pouvait en suivre l'approche inévitable, la dernière phrase qu'il prononce en présence de son amie d'enfance avant son départ pour l'étranger a des résonances prophétiques:

« – Quels cauchemars avons-nous entretenus pendant la nuit pour nous lever en ennemis du soleil? »

Dans la mémoire de Mala, cette citation de Cioran demeure la dernière phrase qu'elle ait entendue prononcer de vive voix par son ami d'enfance et mentor.

Deux mois plus tard, il partait étudier à Sienne. Pendant les vacances, il se rendait à Sarajevo chez son père et chez sa demi-sœur. Quand il est revenu dans sa ville natale, Mala vivait à Montréal. » (60)

L'amitié entre Mala et Valentin survivait à leur séparation, mais, nous avons l'impression que Valentin restait plus attaché à son amie et modèle qu'elle ne pensait à son camarade et mentor. Elle commence à se poser des questions au sujet de leur relation au moment où l'absence de Valentin aux obsèques de sa mère lui fait comprendre à quel point elle avait besoin de son soutien moral:

« En fin de compte, Mala n'est pas sûre qu'ils aient appris à se connaître. Les deux enfants, puis les deux adolescents ne semblent pas en avoir le besoin. Adulte, elle aurait pu s'interroger sur la retenue du jeune homme. Sa signification. Elle est depuis longtemps consciente d'une zone d'ombre dans laquelle il serait facile de chercher une explication, des motifs. Mais c'est une frontière qu'elle n'a jamais franchie. Poésie, littérature, peinture: Valentin, sans avoir l'air d'y toucher, martelait sa volonté, se conduisait envers elle comme un guide, le meilleur des frères aînés, un mentor. » (61)

Pourtant, Valentin aimait Mala d'une passion fervente, au-dessus du désir charnel, passager et trompeur. La jeune femme échangeait avec lui de petits cadeaux: des mocassins indiens contre des bijoux anciens; des livres contre des affiches des expositions du jeune peintre dans le monde entier; de longues conversations téléphoniques contre de longues lettres confidentielles. Lors des passages de Mala à Zemun, Valentin était absent, mais, sur sa table dans l'atelier, il laissait régulièrement des cadeaux, « un ensemble d'objets aussi hétéroclites que l'architecture de la tour. Une sorte de rébus où elle reconnaissait la variété de leurs anciennes conversations ». (12) Il faut dire que Mala croyait sincèrement que ses passages suffisaient à son ami d'enfance et que, de son côté, elle regrettait peu l'absence de Valentin lorsqu'elle passait quelques jours dans la ville de sa jeunesse. Mais, ils ne se sont jamais revus et même, ils n'ont jamais échangé de photos. Dans les souvenirs de Valentin, Mala avait toujours seize ans et elle ne se posait pas de questions sur l'aspect physique de son ami, devenu peintre célèbre. Pourtant, le besoin de rester en contact leur montrait que leur liaison était plus qu'une simple amitié enfantine.

Ce n'est que devant des objets étalés sur la table dans l'atelier de son ami absent que Mala se rend compte de la place qu'elle occupait dans la vie de son ami et commence à chercher à comprendre la signification de la petite collection

que Valentin a restituée depuis leur première rencontre. En bonne manière des tragédies antiques, la romancière nous donne des réponses par bribes, les scènes se répétant par trois avant qu'on ne comprenne la signification profonde du message d'outre-tombe, tout aussi atemporel qu'universel et d'autant plus touchant puisque tenu sous sept sceaux du vivant du jeune peintre émerveillé par son modèle.

Au premier abord, la jeune femme est juste surprise par la présence des objets étalés; puis, hésitante, elle commence à en chercher l'explication; enfin, elle se rend compte de la place à part qu'elle jouait dans la vie de son ami:

« Une veste bleu marine, pliée. Un livre. Un poème sous verre, écrit par une main enfantine. Quatre châtaignes peintes de couleurs vives, reliées par un fil blanc. Un tableau composé de trois mégots collés dans un petit cadre en céramique. Un rouleau de dessins entouré d'un ruban rouge. » (24) « Cet étalage évoque un discours qu'elle hésite à comprendre. Loin de la présentation de cadeaux habituelle, l'éventaire lui fait penser à celui d'un amoureux dévoilant sa passion secrète. Mais leur rapport n'a jamais frôlé l'équivoque. Le rébus, si rébus il y a, demeure pour Mala indéchiffrable. » (37)

Chaque objet étalé représente une étape dans la vie de Mala et celle de ses rapports avec Valentin: la veste bleu marine, c'est celle qu'elle portait, fille, sous la neige, au moment où Valentin est entré dans sa vie par son pas d'échassier. Le livre, c'est celui des *Amours jaunes*, que Mala emportera avec elle au Nouveau Monde en souvenir de son ami disparu. Le poème sauvé par Valentin, c'est le premier poème de Mala sur les *Absences*. Les quatre châtaignes peintes par Valentin, ce sont des témoins taciturnes de leurs lectures de poèmes sur le banc isolé du quartier qui n'est plus. Des mégots rappellent les vices d'adolescence et le rouleau de dessins regroupés symboliquement par le ruban rouge, c'est la marque palpable de l'adoration du peintre *in spe* pour son modèle épris de belles lettres. La romancière racontera plus tard l'histoire liée à chacun de ces objets, représentant une étape dans la vie de l'héroïne. Si Mala est une dame en détresse secourue par son chevalier servant, elle a du mal à comprendre les sentiments de Valentin. Pourtant, le lecteur comprend le geste du jeune homme comme un aveu attardé, provoqué par le pressentiment de la fin de son existence parmi des mortels. Mala voit en ces objets des icônes et des jalons du cheminement de son enfance. Mais, malgré elle, elle doit s'avouer qu'il y a plus:

« Valentin ce solitaire, lui qui refusait, autant qu'il était incapable d'accepter, une relation intime, étale ainsi les preuves d'une attention plus qu'affectueuse ? Cela ne lui ressemble pas. Alors quoi ? Une rupture définitive, bête et brutale ? 'Reprends tes affaires, Mala. Adieu !' Elle ne comprend pas. » (37)

Finalement, Mala doit admettre que les objets étalés sont exposés avec l'intention qu'elle les trouve et qu'elle comprenne le message que Valentin lui envoie en se servant de ces choses familières:

« Les objets sur la table, commence-t-elle à comprendre, sont autant de clés, autant d'ouvertures de la boîte de Pandore de ses souvenirs. Cette partie d'elle-même qu'inconsciemment ou non elle s'est ingéniée à refouler. Sur l'autre continent, là-bas, elle a changé de nom. Dans les rues de Montréal, quand quelqu'un appelle *Mala !*, en toute bonne foi, elle ne se retourne pas. Sur les terres septentrionales du Nouveau Monde, la dénommée Mala a gagné sa clandestinité, entraînant avec elle

un pays, un ciel et des astres révolus. Valentin a-t-il senti cela ? Est-ce le but de son étalage ? Veut-il la prévenir de ne pas s'éloigner trop de son passé ? N'en est-elle pas arrivée au point de revenir à ces racines pour enterrer les morts ? » (44)

Désirant transférer son message humaniste du plan individuel au plan universel, la romancière insère l'histoire de l'amitié (amoureuse ?) de Valentin et de Mala dans l'histoire de leur ville et de leur pays natal. Et la clé qui ouvre le cœur du peintre devient la grosse clé ouvrant la porte de la tour dans laquelle est situé son atelier. La nécessité de s'en servir représente pour Mala l'assurance que Valentin n'est ni dans la ville ni chez lui, sinon il serait venu l'attendre à l'aéroport. Elle aussi, elle pressentait de tristes événements dans leurs vies et lui avait écrit six mots prophétiques: « On arrive au temps des morts » (13) sur une carte postale représentant le portrait de Frida Kahlo au front couronné par la tête de mort. Dans sa détresse, c'est pour la première fois qu'elle s'aperçoit d'éprouver le besoin de la présence de Valentin. Dès sa descente d'avion, « elle avait besoin de son bras, de son regard pour faire face aux épreuves qui l'attendaient: sa mère se mourrait. » (14) Plus tard, après l'enterrement, avant de s'endormir, « elle a eu le temps de repenser à Valentin. Cette fois, elle lui en voulait un peu. La carte de Frida Kahlo était assez explicite. » (18) Ses souvenirs surgissent à la vue des lieux familiers et en pensant à son ami d'enfance elle revit son passé et devient de plus en plus inquiète. La ville de sa jeunesse n'est plus, les immeubles sont détruits, les marronniers coupés, la bibliothèque délabrée. Montée dans la tour de Valentin, « pour la première, elle sent monter en elle une inquiétude indéfinie à son [de Valentin] sujet. Sa tour ne le protège pas des remugles de la guerre. Fallait-il qu'elle fût endormie dans son bonheur boréal pour n'avoir pas remarqué plus tôt l'assombrissement graduel de sa palette. [...] Lui amateur de teintes pastel qui professait que seules des couleurs douces étaient susceptibles de créer l'harmonie » (23) s'était plaint auprès de son amie d'enfance de ne pas pouvoir trouver de la lumière qui convienne à son dernier tableau: six mois avant l'arrivée de Mala, Valentin avait perdu son calme et son adresse habituels. La jeune femme en devient consciente devant la toile inachevée regorgeant des cadavres. Elle finit par comprendre que les objets étalés sur la table « sont autant de cailloux sur un chemin parcouru » (62) et essaye à en faire la mosaïque unissant sont passé heureux au moment actuel tragique. Enfermée dans la tour dont le propriétaire est absent, Mala devient consciente que l'apparence paisible de la ville fait le contraste avec le chaos dans les âmes des gens et la palette de Valentin sur le tableau inachevé en exprimait l'agonie du pays tout entier. Le rouge vermillon représentait l'amour, le sang et la vie; l'ocre - la terre, dont le ventre est la source de la vie et son dernier refuge; le brun de l'écorce de l'arbre, c'est le monde qui s'écroule comme l'arbre coupé; et le noir symbolise la nuit et la mort. Le pays était en guerre et le monde en décomposition. (17) et - mécontente de la réalité - Mala se réfugie dans son rêve, semblable à la léthargie proche de la mort. Sombree dans le néant, elle croit voir Valentin dans la pièce, mais l'appel téléphonique de sa sœur Emina dissipe tous les espoirs de la jeune femme: elle ne

reverra son ami d'enfance et elle en apprendra les raisons du récit de la demi-sœur de Valentin, ce qui est le deuxième volet du diptyque du roman.

Le portrait qu'en fait Mala est digne du pinceau de son frère peintre:

« Cheveux roux, longues mèches bouclées qui se mêlent et se nouent; des yeux verts; sur ses pommettes hautes, quelques taches de rousseur contrastent avec sa peau blanche. Une beauté celtique. Comme beaucoup de ses compatriotes, Emina se pourrait prétendre Irlandaise. » (67)

Il faut dire que le roman est très bien conçu, la composition en est stricte et les métaphores filées. De même, il est composé en deux parties et l'histoire racontée est mise en relief à l'aide des contrastes. Valentin est partagé entre les deux femmes dans sa vie: l'une, sa muse, est blonde et timide, faisant penser à Mélisande, cette mystérieuse fille des paysages brumeux, et l'autre, sa demi-sœur, rousse et sensuelle. Si la chevelure de la première peut être comparée à la flamme, mais à une flamme noire, qui est à la racine de toute passion, créatrice ou destructrice, celle d'Emina fait penser aux rayons du Soleil et au ciel, le berceau de l'univers et de toute vie sur la terre. Donc, il n'est pas surprenant que les deux femmes plaisent l'une à l'autre au premier abord, vu le fait que des contrastes s'attirent. De même, il est naturel que le commencement du récit d'Emina fait écho à celui de Mala et qu'elle continue là où cette dernière a interrompu ses souvenirs:

« J'ai rêvé à mon frère. Il maniait le disque solaire comme la pointe incandescente d'un gigantesque fusain et traçait un réseau de lignes d'or autour de la terre. [...] Je me suis éveillée en sachant que nous allions nous rencontrer, murmure-t-elle en se penchant vers Mala. » (68)

L'histoire change de registre et devient plus antique, plus liée à la mythologie grecque et à la tragédie antique. Nous sommes arrivés au temps actuel, où « l'air était lourd de menaces » (70) et où la mère d'Emina a accepté le rôle d'Antigone, puisque la tragédie antique lui offrait un refuge contre les dirigeants d'État. Et Emina, elle assumera le rôle de la conteuse ne permettant à Mala de l'interrompre par des questions où était Valentin. La tragédie de la vie suivait les chemins sinueux de la narration de la tragédie antique, que la romancière maîtrise avec maestria.

Nous avons déjà mentionné que l'histoire du *Chemin des pierres* est partagée en deux parties quasiment symétriques. Composée comme un morceau de musique, à chaque mouvement dans la première partie du roman fait échos le mouvement similaire dans l'autre. Donc, au début du roman la romancière évoque les pleureuses et le rituel repas des funérailles orthodoxes, dont les racines sont dans l'Antiquité et dont l'équivalent est le rituel durant lequel Emina et sa mère chantent une ancienne berceuse en lavant le cadavre de Valentin. Dans un style tout aussi poétique qu'austère, elle raconte le passé et le présent de son ancienne patrie, en lançant son message de tolérance au monde entier en citant l'inscription d'une des tombes bogomiles, nous invitant « à examiner nos actes pendant qu'il est encore temps ». (103) Les bogomiles, installés en Bosnie au X^e siècle et descendants d'une secte connue déjà dans la Rome antique adoraient le dieu Mythra, le dieu né de la roche et ils accusaient la papauté d'avoir coupé le Christ en deux, d'avoir séparé le Matériel du Spirituel. De ce peuple des braves et des fiers il ne reste que des stèles funéraires pour nous rappeler leur message de tolérance. Il faut souligner que c'est

exprès que l'héroïne est orthodoxe, le héros catholique par sa mère, et dont le père a épousé une musulmane en deuxième noce. Sarajevo, où se déroule la deuxième partie du roman, abritait autrefois quatre religions (orthodoxe, catholique, musulmane et hébraïque), mais dans le roman est suggérée une cinquième, pour concilier tout le monde. Tout au long du roman, nous avons suivi l'éclosion des rapports entre Mala et Valentin et pourtant, le jeune peintre n'avoue pas être épris de son modèle. Toutefois, il garde jalousement les objets lui rappelant son amie partie pour le Nouveau Monde. Nous avons déjà dit qu'ils n'ont jamais rompu les liens qui les unissaient, qu'ils échangeaient de longues lettres et des cadeaux; pourtant, qu'ils ne se sont jamais revus. Ce n'est qu'après la mort de sa mère que Mala se rend compte à quel point elle éprouvait le besoin d'un soutien de son ami d'enfance. Enfermé dans sa tour d'ivoire, dans une vraie tour en brique et en marbre, où il avait installé son atelier, le jeune homme gardait « les objets sur la table [...] comme autant de cailloux sur un chemin parcouru ». Lui, qui servait de chevalier à la jeune fille éprise de poésie, de littérature et de beauté, réussit à sauver sa demi-sœur et sa mère à elle en empruntant le Chemin des Pierres menant de Sarajevo à Konjic, et meurt d'une mort paradoxale, tué par un mercenaire soûl.

L'absurdité de la mort de Valentin est soulignée par des messages philosophico-esthétiques et humanistes du jeune peintre dans la ville assiégée. Venu à Sarajevo lui aussi pour des obsèques, mais ceux de son père, le jeune homme devient l'otage de la folie et de la haine de la guerre civile. Enfermé dans l'appartement, il passe son temps à faire le portrait d'une momie égyptienne, gardée par son père, archéologue passionné. Après de longues heures de travail, une fois le portrait achevé, Valentin le détruit par proteste à la situation absurde imposée aux habitants de cette belle ville multiethnique. Esthète et homme galant, il peint trois fleurs sur une chemise et offre ce bouquet bizarre à sa marâtre pour la consoler un peu de sa perte et des circonstances qui l'obligeaient à aller chercher de la nourriture au marché noir. Finalement, lassé de se cacher, Valentin commence à sortir, à rôder dans la ville et à rencontrer des gens. C'est lui qui trouve le moyen de les faire sortir de la ville par le Chemin des Pierres. Lorsque sa marâtre - heureuse de voir le convoi sorti de la ville - essaye de plaisanter et dit qu'elle s'attendait à trouver l'air de la liberté plus tonique, Valentin lui riposte en philosophe prudent et concilié avec sa destinée: « Nous ne sommes pas encore libres, mère. Cette route est un labyrinthe à l'intérieur d'une tombe » (99). Conscient que sa vie allait vers sa fin, Valentin se consacre tout entier au salut de sa demi-sœur, de l'épouse du feu son père et des enfants qui dorment dans leur voiture. Mais, il lance une boutade contre ceux qui sont prêts à sacrifier ses proches pour son propre bonheur:

« - Sarajevo, Jérusalem, villes de trop de foi ! crie Valentin, sortant sa tête par la fenêtre ouverte. Qui a séparé Dieu du corps des hommes ? Malheur aux vrais hérétiques ! Malheur à ceux qui nous font croire que le bonheur du Premier passe par le sacrifice des seconds ! » (101)

Ce cri aux tons humanistes est pratiquement le dernier acte de Valentin sur ce monde, car il sera tué peu de temps après en défendant Emina contre un mercenaire soûlé. Il sera transporté par les deux femmes jusqu'aux berges de son fleuve aimé,

où encore sa mère venait lui parler avant de le mettre au monde. Lavé et bercé dans son rêve éternel par une ancienne berceuse langoureuse commençant par des vers *Dors, mon fils, laisse-toi emporter par le sommeil trompeur...*, il sera enterré dans le petit cimetière qu'il voyait du balcon de son atelier, ayant trouvé son repos en présence de deux infinis universels: celui du ciel et celui du fleuve majestueux. Et l'héroïne, « en quête de pénitences » (76), après avoir conté le récit d'Emina, « emportera son histoire [à Valentin] de l'autre côté des mers... » (115). Au dire d'Emina, Mala portait déjà l'enfance et la jeunesse de Valentin. Elle est aussi « son abri le plus complet » (115).

Si le lecteur partageait des doutes de Mala sur la nature des sentiments de Valentin au sujet de son amie d'enfance, de son modèle et de sa Muse – le papier trouvé dans le livre des *Amours jaunes* où la jeune fille a recopié trois vers préférés – les dissipent tous:

*Tiens ... une ombre portée, un instant, est venue
Dessiner ton profil sur la muraille nue,
Et j'ai tourné la tête... - Espoir ou souvenir - (116)*

Après avoir emballé les objets jalousement gardés par Valentin, Mala les emportera avec elle, dans le Nouveau Monde, mais elle ne sera pas seul sur ce chemin:

« Le visage mince de Valentin apparaît au-delà de ses paupières mi-closes, au-delà du rideau liquide, fin et doux comme une caresse de mousseline. La tête sur le côté, il a la même expression que ce premier matin dans la neige, le jour où Mala portait la veste de sa mère. » (117)

Au visage de Valentin viennent s'ajouter des visages d'autres personnes aimées ainsi que des visages inconnus, qui finissent par se ressembler avant de s'estomper et de fondre dans le néant.

Répétons encore une fois que le néant est le point de départ et le point d'attraction de tout être humain. L'homme lutte contre le néant, l'oubli et la mort par la force de sa mémoire et le prénom de l'héroïne Mala, la menue, fait penser à l'idée de Pascal, qui posait que – par rapport à l'univers – l'homme n'est qu'un roseau, sa force résidant dans le fait qu'il est le roseau pensant. D'autre part, le prénom de Valentin rappelle celui du Saint-Valentin, protecteur des amants. Après tout, nous sommes autorisés à classer le couple de la jeune femme fragile et sensible et du peintre épris de beauté parmi des couples unis à jamais par la Mort et par la force de leurs sentiments.

Pour conclure, disons qu'à l'aide de maints détails rappelant la mythologie grecque et les coutumes anciennes, la romancière raconte une histoire qui, au dire de Marguerite Duras, « pourrait être la sienne ». Cette fiction basée sur les souvenirs et la vérité rappelle que l'amour l'emporte sur la mort, la tolérance sur la haine et l'avenir sur le passé. L'histoire de Mala et de Valentin, poétique, platonique et plus forte que la mort, est un hymne à la beauté raconté dans la meilleure tradition classique. C'est pourquoi son message est de tout temps.

L'évaluation des canadianismes: Porte d'entrée de la lexicographie du français au Canada

Gabrielle Saint-Yves³⁷

C'est en 1841, plus de trois quarts de siècle après la Conquête britannique (1760), que paraît un premier recueil correctif, le *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française* de l'abbé Thomas Maguire, traduisant un souci normatif au Bas-Canada. De nombreux érudits, motivés par un désir de conserver intacte la langue française au Canada, s'évertueront à sa suite à compiler des listes de fautes spécifiques aux Canadiens de l'époque sous la forme de petits manuels destinés à être utilisés en classe. La publication de ces premiers recueils marque le commencement d'une réflexion sur la question de l'évaluation des canadianismes et contribue à faire naître chez les Canadiens français une volonté d'affirmer leur différence linguistique par rapport à la France dans des glossaires et dans des dictionnaires, volonté qui aura, au Québec, des répercussions importantes jusqu'à l'aube du troisième millénaire.

Cet article propose aux lecteurs de franchir, à travers un parcours historique, la porte d'entrée de la lexicographie du français canadien afin de bien circonscrire la problématique du dictionnaire du français québécois dans son rapport avec la question de la norme lexicale. L'itinéraire tracé permettra de présenter les principaux critères d'évaluation lexicale qui ont marqué chacune des époques en question et d'en illustrer certains par des exemples culturels et littéraires. Le plan de route, une visite guidée dans les lieux de l'histoire de la lexicographie du français au Canada, comprend cinq arrêts dans le temps: le premier, *1841-1880: Premiers balbutiements de la discipline: Les puristes et les pédagogues*; le second, *1880-1930 Réorientation: Le mouvement glossairiste*; le troisième, *1930-1985 En transit: Les derniers produits de la lexicographie canadienne-française*; le quatrième, *Depuis 1985: Émergence de la lexicographie québécoise et acadienne*; et le cinquième, *Accostage 2004: Regards pluriels*.³⁸

³⁷ Stagiaire postdoctorale au Trésor de la langue française au Québec, CIRAL, Université Laval - Pavillon Charles de-Koninck, Sainte-Foy (Québec), Canada, G1K 7P4, ciral.11@ciral.ulaval.ca, <http://www.tlfq.ulaval.ca/equipe/gst-yves/>.

³⁸ Cet article est l'adaptation d'une cyberprésentation qui a été faite au 2^e colloque international de Lisieux (2002) intitulé « Les études françaises valorisées par les nouvelles technologies d'information et de communication » et que l'on peut trouver en ligne sur Internet (<http://www.bmlisieux.com/colloque/styvesco.htm>). Il découle, en outre, d'une recherche plus large sur

1841–1880 PREMIERS BALBUTIEMENTS DE LA DISCIPLINE: Les puristes et les pédagogues

La publication du *Manuel des difficultés* de Thomas Maguire en 1841 marque le début du mouvement puriste au Bas-Canada. Le contexte dans lequel naissent les premiers répertoires lexicaux est dominé par des luttes sociales et idéologiques importantes faisant prévaloir un nationalisme conservateur au plan des valeurs et de la langue (v. Yvan Lamonde 2000). C'est durant les années 1841 à 1880 que la genèse de la réflexion normative sur le lexique canadien commence à se développer, tout d'abord à partir d'une attitude de rejet de la variété canadienne qui se manifeste dans les premiers lexiques, eu égard à l'écart linguistique dont on commence à prendre conscience de façon plus précise. Le grand nombre de ces publications sous la forme de manuels, de recueils ou de dictionnaires est évocateur d'une quête qui sera limitée dans cette première période à l'éradication de l'écart par rapport à l'usage linguistique de la France.

Les lettrés canadiens tendront à montrer que la langue parlée au Canada participe à la grande langue française qui rayonne depuis Paris. Parmi leurs répertoires, il y aura ceux dont la mission est exclusivement normative et puriste, souvent manifeste par une attitude de dénigrement face à la variété de langue commentée, soit ceux de Thomas Maguire (1841), de Jules-Fabien Gingras (1860), qui seront suivis de nombreux autres jusqu'à la fin du XX^e siècle, déjà en 1881 avec Joseph-Amable Manseau. Ensuite, il y aura ceux dont la mission a un caractère plutôt didactique, soit Jean-Philippe Boucher-Belleville (1855), Napoléon Caron (1880) et, plus tard, Raoul Rinfret (1896), Sylva Clapin (1913), et encore Étienne Blanchard (1914–1945); leurs ouvrages sont des manuels de correction, mais écrits dans un style plus neutre – approche différente, qui consiste plutôt à diffuser le bon usage qu'à recenser des listes d'impropriétés.

En ce qui touche de plus près à l'évaluation lexicale, on ne trouve pas chez les puristes de critères d'acceptation clairs pouvant s'appliquer aux particularismes canadiens; il ne vient à l'idée d'aucun d'entre eux de prendre leur défense. Par contre, les critères de rejet sont bien affirmés; ils concernent des anglicismes (*coffee, steam-boat*) faisant double emploi avec des termes français déjà existants, ou des néologismes (*poudrerie, traversier*). Ces compilateurs rejettent tout mot qui a changé de sens au Canada ou encore qui ne respecte pas le « génie de la langue ». Sur le plan historique, sont mis à l'écart les archaïsmes (*barrer, ber*) dont le sens ne correspond plus à la nouvelle réalité ou qui ne sont tout simplement plus usités en France ainsi que les termes de marine appliqués à des réalités terrestres (*amarquer, embarquer*). Sur le plan social, un particularisme non attesté dans un dictionnaire français est refusé puisque son emploi ne se conforme pas à une autorité officielle reconnue. Dans certains cas, la volonté d'exclure empêche les auteurs de procéder aux vérifications nécessaires; il s'ensuit qu'on écarte erronément des mots, par

la question de l'évaluation lexicale présentée comme thèse de doctorat à l'Université de Toronto (2002). Nous aimerions remercier Russ Wooldridge (Université de Toronto) pour son appui scientifique, Fouzia Benzakour (Université de Rabat), Steve Canac-Marquis (TLFQ) ainsi que Steve Freeman (Drew University) qui ont aimablement commenté notre texte.

exemple *fringale*, pourtant bien attesté dans la 6^e édition (1835) du *Dictionnaire de l'Académie*.

Contrairement aux puristes, pour qui le français du Canada n'existerait qu'à travers ses écarts par rapport au français de référence, les pédagogues reconnaissent implicitement l'existence d'un français canadien, mais non pas d'un modèle canadien comme tel. Sont ainsi écartés par le patriote Boucher-Belleville les anglicismes, les archaïsmes et les mots de souche populaire, dans le but d'épurer la langue des paysans canadiens dont l'auteur se préoccupe beaucoup dans ses divers écrits; on rencontre certains canadianismes dans ses textes, ce qui indique bien que le groupe qu'il représente n'oppose pas un refus systématique au français proprement canadien. Pour l'abbé Caron, sont exclus les vocables qui ne sont pas attestés dans un dictionnaire français, mais, plus tard, comme écrivain et en tant que collaborateur au *Supplément du Dictionnaire des dictionnaires* de Paul Guérin (Paris, 1895), il récupérera des canadianismes (*aigrettes, fredoches*) qu'il avait d'abord repoussés (v. Josée Giroux 1991).

1880-1930 RÉORIENTATION: Le mouvement glossairiste

Puis le verbe, enfin, apparaît, le mot typique longtemps cherché, sonore et musical dans le Midi, âpre et bref dans le Nord, et une langue nouvelle, fidèle reflet de la nature ambiante, est maintenant formée, qui roulera désormais son cours ininterrompu. (Sylva Clapin, *Dictionnaire canadien-français*, 1894: XI)

La période qui s'étend des années 1880 à 1930 voit s'effectuer un changement des mentalités quant à la perception des canadianismes, s'opposant à la précédente par sa quête identitaire exprimée à travers une apologie du français canadien (v. Chantal Bouchard 1998). Cette époque est caractérisée par un tournant important, puisqu'un faisceau de circonstances favorise la publication de répertoires lexicographiques de conceptions diverses, traduisant des approches variées quant aux particularités du français canadien, exposant tous les points de vue quant à l'orientation de la norme et des critères d'évaluation. C'est dans ce contexte de concurrence que paraît le *Glossaire franco-canadien* d'Oscar Dunn, lequel ouvre un chapitre nouveau dans l'histoire de la lexicographie québécoise en inaugurant la tradition des glossairistes. La publication, en 1894, du *Dictionnaire canadien-français* de Sylva Clapin, second ouvrage d'importance issu de cette tradition, sera suivi en 1909, du *Parler populaire des Canadiens français* de Narcisse-Eutrope Dionne, puis surtout, en 1930, du *Glossaire du parler français au Canada*, dont les deux principaux rédacteurs sont Adjudant Rivard et Louis-Philippe Geoffrion.

En se servant, parmi les premiers, de l'attribut *franco-canadien* pour rendre compte de la variété de langue du Canada, Oscar Dunn affirmera l'existence d'une variété canadienne de français. Son originalité sera de ne pas mettre en opposition *langue académique* et *langue populaire*: au contraire, les deux variétés seront

souvent en correspondance, puisque, selon lui, le peuple canadien parle largement le français tel qu'il est décrit dans les dictionnaires. L'auteur vise manifestement à faire valoir la légitimité d'un français à saveur locale par une variété de procédés nouveaux, entre autres, par le biais de rapprochements avec des usages de France (*abrier* – Bretagne et Normandie) et par l'utilisation de sources littéraires françaises servant d'appuis aux canadianismes (*épeurer* – G. Sand). Son ouvrage ne quitte pas tout à fait le terrain de la correction, mais il donne un aperçu de ce que pourrait être un dictionnaire canadien. D'une part, Dunn énonce clairement plusieurs critères d'acceptation de particularismes du français canadien, notamment celui de la nécessité en ce qui concerne les néologismes dénotant les réalités locales ou nouvelles. D'autre part, il bannit les doublons par emprunt à l'anglais et les néologismes ayant un concurrent français.

Sylva Clapin ira plus loin dans la description et l'illustration du français canadien tout en développant le principe, déjà vu chez Dunn, du droit strict à sa propre variété de français qui ressort comme l'élément essentiel de la pensée de cet érudit. L'auteur ouvre, aux amoureux de la langue du terroir, sa bibliothèque étoffée de mots canadiens. Ses articles sont empreints d'un souci encyclopédique concernant diverses cultures du pays, son acadianité (*aboiteaux*, *Acadien/ne*), son amérindianité (*algonquin/e*, *babiche*), sa nordicité (*bordée de neige*), sa faune et sa flore particulières; on pourrait même y voir une certaine féminité (v. partie annexe sous XV. – Parenté, affinité, relations). La variété de français du Canada sera présentée comme le prolongement de la langue mère française, résultat de nouvelles conditions de vie (voir citations ci-dessous). L'originalité des Dunn, Clapin et autres partisans de l'ouverture en matière de norme est d'élargir considérablement l'éventail des sources françaises à consulter pour faire valoir leur point de vue.

Ainsi, nos hivers créent un genre d'existence que la langue française académique est impuissante à décrire; c'est à la langue franco-canadienne que cela est naturellement dévolu. (Oscar Dunn, *Glossaire franco-canadien*, 1880: XIX)

Puis, vint le tour de la tire. Notre homme, prenant un lit de neige, en couvrit la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui en se refroidissant forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisée du nom de tire; sucrerie d'un goût beaucoup plus fin et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire. (Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, le défricheur*, 1862: 129)

La création de la Société du parler français au Canada, au début du XX^e siècle, est le résultat d'un mouvement de concertation remarquable parmi plus d'une vingtaine d'intellectuels, érudits passionnés pour la langue de leur pays, unis par un projet mobilisateur, à savoir celui de l'élaboration du *Glossaire du parler français au Canada*. Cet ouvrage, qui verra le jour en 1930, jouera un rôle d'importance sur le plan socioculturel au Québec et il deviendra un véritable témoin de son temps (voir Mercier 2002). Adjutor Rivard, qui est le fondateur de la Société, avait tout un défi à relever: celui de construire un projet dont les deux orientations fondamentales – la correction de la langue et la description du français canadien – soient en constant

équilibre. En fait, on peut croire que le projet collectif dans lequel il a engagé la Société visait d'abord et avant tout l'édification d'une œuvre nationale: « Durant plus d'un quart de siècle, cette société a patiemment poursuivi les travaux entrepris au lendemain de sa fondation en 1902, travaux tous assortis au dessein que révèle déjà son nom et qui est l'étude, la défense et l'illustration du français écrit ou parlé dans la province de Québec » (*Glossaire*: préface). Le *Glossaire du parler français au Canada* demeure l'ouvrage le plus complet sur le français canadien traditionnel.

1930-1985 EN TRANSIT: Les derniers produits de la lexicographie canadienne-française

Le parachèvement du *Glossaire* ne s'était pas fait sans peine et la Société du parler français au Canada n'était plus animée par la même énergie au début des années 1930. Malgré le travail des Jacques Rousseau, Luc Lacourcière, Gaston Dulong et autres, qui ont tenté de relancer les travaux sur le lexique, on se rend compte que la lexicographie du français canadien est sur son déclin. On verra tout de même la publication d'ajouts dans *Le Canada français* (1935-1939), puis dans *La Revue de l'Université Laval* (1953), qui ont redonné l'espoir de voir paraître un « nouveau » glossaire. En fait, deux ouvrages qui seront publiés en 1957 et en 1980 reprennent les données antérieures (celles du *Glossaire*, mais aussi celles de Dunn, de Clapin, etc.) en apportant des compléments personnels somme toute peu importants eu égard à ce qui avait précédé.

Avec le projet de Louis-Alexandre Bélisle que concrétise le *Dictionnaire général de la langue française au Canada* (1957), une nouvelle orientation paraît se dessiner, celle de vouloir répondre à l'ensemble des besoins des utilisateurs sur le plan lexicographique, c'est-à-dire en incluant, outre les canadianismes, tous les mots que les Québécois ont en commun avec les Français de France. Ce dictionnaire, aux caractéristiques encore glossairistes par le choix et le traitement des canadianismes, conserve des liens étroits avec les façons de voir traditionnelles. Dans la seconde édition du dictionnaire de Bélisle (1971), apparaîtra une liste de canadianismes de 'bon aloi' et de mots à 'proscrire' selon les critères de l'Office de la langue française. Suivra un autre dictionnaire de langue soi-disant 'complet', celui de Léandre Bergeron, *Dictionnaire de la langue québécoise* (1980). Cet ouvrage polémique et contestataire, qui fera couler beaucoup d'encre dans les journaux, annonce une intention de rendre compte de toute la langue sans aucune restriction normative. Bref, entre le glossaire de 1930 et le dictionnaire de Bergeron, on note l'expression d'une volonté de donner naissance à une lexicographie autonome, mais les méthodes employées et les matériaux pris en compte demeurent ceux de l'époque des Canadiens français.

DEPUIS 1985: Émergence de la lexicographie québécoise et acadienne

Le Québec connaît à partir de 1985 une période d'effervescence dans le domaine de la lexicographie identitaire, amorcée par deux colloques significatifs organisés par l'Équipe du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ) en 1985 et en 1986. On assiste ici au lancement du *Dictionnaire du français québécois* (DFQ) rassemblant un échantillon d'articles permettant de faire état des travaux de l'Équipe du TLFQ, ouvrage fondé sur une vision québécoise de la langue. Alors que le DFQ pratique une approche différentielle, ne traitant que les québécismes, deux nouveaux dictionnaires québécois, cette fois-ci complets, font par la suite leur apparition sur le marché, le *Dictionnaire du français Plus* (DFP, 1988), rédigé avec la collaboration de Claude Poirier, et le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (DQA, 1992), dont la rédaction est dirigée par Jean-Claude Boulanger. Leur publication suscite une vague de réactions en rapport avec les questions de langue, de norme et d'identité québécoises, qui sont centrales dans ces dictionnaires. Se sont dégagées à cette occasion des opinions et des idéologies divergentes qui manifestent un profond désaccord quant à l'image que devrait refléter le dictionnaire de langue.

Le *Dictionnaire historique du français québécois* (DHFQ), publié en 1998, se situe dans le prolongement des glossaires de Dunn, de Clapin et du *Glossaire de la Société du parler français au Canada*. Grâce à des moyens plus importants que leurs prédécesseurs, les auteurs du DHFQ ont pu situer les québécismes non seulement par rapport aux parlers de France, mais aussi dans le cadre de l'évolution du français, au Québec et en France, depuis le XVII^e siècle. Cet ouvrage fournit une base historique pour un projet de dictionnaire général du français québécois en mettant en évidence des caractéristiques essentielles de cette variété de français et en établissant des rapports entre les québécismes et les mots que les Québécois ont en commun avec les Français.

Par ailleurs, le français en situation minoritaire d'Acadie connaîtra ses premières manifestations de reconnaissance officielle avec le *Glossaire acadien* de Pascal Poirier (1928-1953, réédité par Pierre Gérin en 1993). L'intérêt que portent certains glossaires et dictionnaires au français acadien est cependant jugé, à juste titre, comme insuffisant en Acadie (v. G. Saint-Yves 1996), d'où le projet, qui commence à prendre forme, de réaliser un dictionnaire de cette variété de français. Yves Cormier, disciple de la pratique lexicographique telle que définie par l'Équipe du TLFQ, publiera en 1999 le *Dictionnaire du français acadien* (v. compte rendu de R. Wooldridge 2002), dans lequel il décrira un bon nombre des spécificités linguistiques acadiennes tout en valorisant l'originalité culturelle de la communauté; on trouvera sous l'acadianisme *eau de mai*, qui signifie « eau obtenue à partir de la première neige tombée au mois de mai qui, selon la tradition populaire a des pouvoirs curatifs », un des exemples de tradition populaire à travers laquelle s'exprime l'acadianité.

ACCOSTAGE 2004: Regards pluriels

Le troisième millénaire ouvre une ère, dominée par le mouvement de globalisation et les effets d'une contre-culture énergétique, où l'image du dictionnaire du français québécois apparaît en voie de transformation une fois de plus. Le nouveau paysage ethnique du Québec et sa diversification constante en sont les principales causes. L'homogénéité culturelle et linguistique que connaissait la communauté d'origine franco-québécoise a tendance à s'atténuer, la société s'ouvre à une pluralité de nouvelles traditions, mœurs et variétés de français qu'importent les nouveaux arrivants et que l'appellation *francophones* tente de regrouper tant bien que mal. L'ethnicité québécoise passe ainsi de façon progressive, mais non imperceptible, d'une coloration distincte à une coloration métissée. La lexicographie québécoise, à peine naissante, arrive déjà à un carrefour où des enjeux de norme linguistique dépassent une québécité 'pure laine', de plus en plus éparsée et hybride dans la région de Montréal. Dans le domaine alimentaire, *bagel*, *pain pita* et *couscous* sont inscrits au menu du jour, à côté de *pâté chinois*, *poutine* ou encore *tourtière* (v. définitions en annexe). La réflexion sur le dictionnaire du français québécois est appelée à évoluer dans cette mouvance cosmopolite et se voit participer à une lexicographie de la francophonie, de plus large étendue, dont le *Dictionnaire universel francophone*, produit par Hachette (1997), reflète l'orientation.

Tirant profit des nouvelles technologies de l'information et de la communication, et dans un esprit de diffusion des spécificités lexicales de chacune des communautés francophones, un projet d'envergure internationale est lancé, parrainé par l'Agence universitaire de la Francophonie, dans le but de réaliser un concept dictionnaire virtuel et dynamique. La Base de données lexicographiques panfrancophone (BDLP-INTERNATIONALE) s'inscrit dans l'entreprise du Trésor des vocabulaires français, lancée par Bernard Quemada (1990); elle est présentement en voie de réalisation par des équipes de l'Acadie, de la Belgique, du Burundi, de la Louisiane, du Maroc, du Québec, de la Réunion et de la Suisse, contribuant chacune à la définition du projet commun. Un premier objectif consiste à regrouper les bases représentatives du français des partenaires de la francophonie en consolidant leurs travaux de lexicographie différentielle; un second vise à favoriser une réflexion théorique commune quant à la description de ces variétés dans leur rapport intrinsèque à des normes distinctes et à leur coexistence parallèle. Mais qu'en est-il lorsque celles-ci s'entrecroisent, comme dans le cas des termes *courriel* (Québec) et *mél* (France), employés pour signifier « messagerie électronique » ? Ces doublons, créés à peu près au même moment sur deux continents différents, ne peuvent-ils pas non plus s'entrechoquer dans le discours idéologique sur la norme des pays concernés ?

* * *

Ce voyage dans le temps laissera peut-être quelques lectrices et lecteurs sur leur appétit puisque nous terminons par une interrogation. Nous leur proposons, avant de quitter ces lieux de l'américanité francophone, de savourer les mots du terroir qui ont imprégné la littérature régionaliste canadienne-française dans le commentaire et l'extrait qui suivent.

Thomas Maguire avait écarté de son *Manuel* le mot *atoca* en justifiant sa position en ces termes: *ATOCA. (Oxycocum). Suivant Sarrasin, cité par Charlevoix, atoca est un mot indien, qui désigne la baie de la canneberge. Cette baie, que les Anglais appellent cranberry, ne porte point de nom en français.* Il n'aurait pas imaginé que le mot trouverait toutes ses lettres de noblesse avec les auteurs canadiens du XIX^e siècle et qu'il recevrait un appui sous la plume de l'écrivain français Louis Hémon. La langue littéraire se réappropriait ainsi une amérindianité d'origine, lui redonnant ses couleurs chaudes du terroir, tout en faisant naître un mythe, aux saveurs acidulées satisfaisant les plus fins gourmets.



Les forêts du pays de Québec sont riches en baies sauvages; les atocas,³⁹ les grenades, les raisins de cran, la salsepareille ont poussé librement dans le sillage des grands incendies; mais le bleuet, qui est la luce ou myrtille de France, est la plus abondante de toutes les baies et la plus savoureuse. (Louis Hémon, Maria Chapdelaine, 1914: 47)

Le mot *atoca* figure dans les nouveaux dictionnaires québécois (DFP et DQA), et même dans les ouvrages correctifs qui l'accueillent comme étant un québécisme de bonne venue.

Références

1. Liste des principales sources lexicographiques du Canada français (1841-1957)

(Adresse Internet:

<http://www.chass.utoronto.ca/~wulfric/articles/saint-yves3/#4>)

2. Autres sources

BDLP-INTERNATIONALE, site Internet: <http://www.tlfq.ulaval.ca/bdlp>.

BOUCHARD, Chantal, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, Fides, Nouvelles études québécoises, Boucherville 1998, 303 p.

CANAC-MARQUIS, Steve: « Intervention terminologique: observations sur des termes qui ne s'implantent pas », dans *Actes du colloque* tenu les 14 et 15 mai 2001 à l'Université de Sherbrooke dans le cadre du 69^e Congrès de l'Acfas, *La représentation*

³⁹ Image: LAMOUREUX, Gisèle (sous la dir.), *Plantes sauvages comestibles. Guide d'identification Fleurbec*, Le groupe Fleurbec inc., Québec 1981, p. 100.

- de la norme dans les pratiques terminologiques et lexicographiques. Québec 2002, p. 183-198.
- CLAPIN, Sylva (éd. de la partie canadienne): *Dictionnaire complet illustré de la langue française* par P. Larousse, 303^e et 307^e éd., Librairie Beauchemin Limitée, Montréal 1928 et 1935.
- CORMIER, Yves: *Dictionnaire du français acadien*. Éd. Fides, Montréal 1999, 442 p.
- CORPUS LEXICAUX QUÉBÉCOIS, 2001, banques de données lexicales, Gouvernement du Québec. (<http://www.spl.gouv.qc.ca/corpus/index.html>).
- DFP: *Dictionnaire du français Plus à l'usage des francophones d'Amérique*. Claude Poirier (réd. principal), Centre éducatif et culturel, Montréal 1988. XXIV-1856 p.
- DFQ: *Dictionnaire du français québécois. Volume de présentation*. Sous la dir. de Claude Poirier, Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1985, XXXVIII-167 p.
- DHFQ: *Dictionnaire historique du français québécois. Monographies lexicographiques de québécismes*. Sous la dir. de Claude Poirier par l'Équipe du TLFQ, Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1998, LX-640 p.
- DQA: *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui. Langue française, histoire, géographie, culture générale*. Sous la dir. de Jean-Claude Boulanger, DicoRobert, Saint-Laurent (Québec) 1992, XXXV-1269 p.
- DUF: *Dictionnaire universel francophone*. Sous la dir. de Michel Guillou et Marc Moingeon, Hachette/Edicéf - AUPELF-UREF Paris 1997, XII-1554 p.
- FARINA, Annick: *Dictionnaires de langue française du Canada. Lexicographie et société au Québec*. Honoré Champion, Paris 2001, 445 p.
- GIROUX, Josée: *Les canadianismes dans le Supplément du Dictionnaire des Dictionnaires (1895): étude métalexographique*. Mémoire de maîtrise, sous la dir. de Claude Poirier, Université Laval, Sainte-Foy 1991, V-221 p.
- GUÉRIN, Paul (dir.): *Supplément illustré du Dictionnaire des dictionnaires*. Librairies-imprimeries réunies, Paris 1895, 1232 p. + 21 pl. (v. préface du Dictionnaire des dictionnaires).
- LAMONDE, Yvan: *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*. Fides, Montréal 2000, vol. 1, 574 p.
- LAMONTAGNE, Linda: *La conception de l'anglicisme dans les sources métalinguistiques de 1800 à 1930*. CIRAL, Québec 1996, VII-192 p.
- MERCIER, Louis: *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962). Histoire de son enquête et genèse de son glossaire*. Préface de Bernard Quemada. Les Presses de l'Université Laval, Québec 2002, 507 p.
- MERCIER, Louis: « Des différences à décrire, un parler à revaloriser », dans *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*. Sous la direction de Michel Plourde, avec la coll. de Hélène Duval et de Pierre Georgeault. Fides, Montréal 2000, p. 206-212.
- MERCIER, Louis: « L'influence de la lexicographie dialectale française sur la lexicographie québécoise de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle », dans *Français du Canada - français de France*, Actes du 4^e colloque international de Chicoutimi sous la dir. de Thomas Lavoie. Max Niemeyer Verlag, Canadiana Romanica, Tübingen 1996, t. 12, p. 239-255.
- NOËL, Danièle: *Les questions de langue au Québec 1759-1850*. Éditeur officiel du Québec, dossier du Conseil de la langue française, t. 32, Québec 1990, XV-397 p.

- POIRIER, Claude: « Une langue qui se définit dans l'adversité », dans *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*. Sous la direction de Michel Plourde, avec la coll. de Hélène Duval et de Pierre Georgeault. Fides, Montréal 2000, p. 111-122.
- POIRIER, Claude: « Le français de référence et la lexicographie différentielle au Québec », dans M. Francard, G. Geron et R. Wilmet (dir.), *Le français de référence. Constructions et appropriations d'un concept, vol. 1, Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, vol. 26, n° 1-4, 2000, p. 139-155.
- POIRIER, Claude: « Le français au Québec », dans *Histoire de la langue française, 1914-1945*, dir. Gérard Antoine et Robert Martin, CNRS-Éditions, Paris 1995, p. 761-790.
- POIRIER, Claude et SAINT-YVES, Gabrielle: « La lexicographie du français canadien de 1860 à 1930: les conséquences d'un mythe », *Cahiers de lexicologie* 80, Paris 2002, p. 55-76.
- QUEMADA, Bernard: « Trésor informatisé des vocabulaires francophones », dans *Visages du français. Variétés lexicales de l'espace francophone*, Journées scientifiques du Réseau thématique de recherche 'Lexicologie, terminologie, traduction', Fès, 20-22 février 1989. Sous la dir. d'André Clas et de Benoît Ouaba. AUPELF-UREF et John Libbey Eurotext, Paris 1990, p. 141-146.
- SAINTE-YVES, Gabrielle: Site Internet *Préfaces de répertoires lexicaux canadiens-français de 1841 à 1957*: <http://www.tlfg.ulaval.ca/quebetext/prefaces.asp>, 2004.
- SAINTE-YVES, Gabrielle: *La conception du français canadien et de ses particularismes lexicaux vue à travers la recherche de critères d'évaluation: Bilan de la réflexion sur la norme du lexique au XIX^e siècle dans la production lexicographique depuis Thomas Maguire (1841) jusqu'à Joseph Amable Manseau (1881)*. Thèse de doctorat, sous la direction de Russon Wooldridge, Université de Toronto, Toronto 2002, 493 p.
- SAINTE-YVES, Gabrielle: « La prise en compte de l'Acadie dans les nouveaux dictionnaires québécois », dans *Les Acadiens et leur(s) langue(s): quand le français est minoritaire*, Actes du colloque sous la dir. de Lise Dubois et de Annette Boudreau, Centre de recherche en linguistique appliquée, Université de Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, p. 175-188.
(<http://www.chass.utoronto.ca/~wulfric/articles/saint-yves/>).
- WOOLDRIDGE, Russon: *Comptes rendus des principaux dictionnaires du français acadien et québécois* (en ligne), Université de Toronto, 2002.
(<http://www.chass.utoronto.ca/~wulfric/articles/#6>).
- WOOLDRIDGE, Russon: *Synthèse des travaux de Russon Wooldridge en métalexigraphie et dictionnaire* (en ligne), Université de Toronto, 2002.
(<http://www.chass.utoronto.ca/~wulfric/articles/synthese.htm>).

ANNEXE - Définitions de québécoisismes tirées de la BDLP-Québec⁴⁰

Vedette	Définition
Atoca (n. m.)	Arbuste nain à tiges rampantes (fam. des éricacées) qui pousse principalement dans les tourbières et qui produit des baies rougeâtres à saveur acidulée; ces baies (général. servies en confiture ou en gelée comme accompagnement de la volaille).
Bagel (n. m.)	Petit pain d'origine juive en forme d'anneau, à la mie très ferme, dont on fait généralement un sandwich.
Pâté chinois (loc. nom.)	Mets composé de bœuf haché, de maïs en grains ou en crème et de pommes de terre en purée, disposés en couches superposées.
Pita (pain ~) (n. m.)	Pain d'origine moyen-orientale, sans levain, ayant la forme d'une mince galette, qui peut notamment remplacer le pain traditionnel dans les sous-marins.
Poutine (n. f.)	Plat composé de frites et de fromage en grains nappés d'une sauce brune.
Tourtière (n. f.)	Région. Gros pâté profond fait d'un mélange de viandes de boucherie (généralement porc, veau et bœuf) ou de gibier et de pommes de terre coupées en petits morceaux qu'on fait cuire lentement au four.

⁴⁰ Site de la BDLP-Québec: <http://www.tlfq.ulaval.ca/bdlp/quebec.asp>. Nous remercions le directeur du Trésor de la langue française au Québec, Claude Poirier, qui nous a permis de reproduire les définitions de la BDLP.

Le français dans l'Acadie d'aujourd'hui

Jaromír Kadlec⁴¹

1. Introduction

La majorité de la population francophone des trois provinces de l'Atlantique⁴² est d'origine acadienne. Ces provinces couvrent environ 80 % de la superficie de l'ancienne Acadie. Dans les années soixante, on a créé de nouvelles désignations pour la population francophone vivant dans les provinces et territoires fédéraux anglophones mais on a gardé l'appellation « Acadiens » pour la population francophone résidant dans provinces de l'Atlantique. S'y ajoutent des personnes en provenance du Québec et des autres provinces et territoires fédéraux et des étrangers de la langue maternelle française. 85 % de la population de langue maternelle française vit au Nouveau-Brunswick, 13 % en Nouvelle-Écosse, 2 % à l'Île-du-Prince-Édouard. Si on analyse la population de langue d'usage française, la domination du Nouveau-Brunswick est encore plus frappante. 90 % de la population de langue d'usage française se trouve au Nouveau-Brunswick, 8,5 % en Nouvelle-Écosse et 1,5 % à l'Île-du-Prince-Édouard. Les différences importantes se manifestent également dans le domaine du transfert linguistique (continuité linguistique). Tandis que 92 % de la population du Nouveau-Brunswick ayant le français pour langue maternelle parle toute sa vie français à la maison, environ la moitié de la population de langue maternelle française des autres provinces de l'Atlantique réalise le transfert linguistique vers l'anglais.⁴³ Au Nouveau-Brunswick, le nombre de francophones baisse donc beaucoup moins que dans les autres provinces de l'Atlantique. Même les mariages mixtes sont beaucoup moins fréquents au Nouveau-Brunswick qu'en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard. Tandis qu'au Nouveau-Brunswick, l'assimilation linguistique concerne surtout la population francophone des grandes villes, dans les autres provinces sont assimilés surtout les francophones vivant dans les petites communes qui ne peuvent pas obtenir à cause

⁴¹ Département des langues romanes, Faculté des lettres, Université Palacký, Křížkovského 10, 771 80 Olomouc, République Tchèque, kadlec@ffnw.upol.cz.

⁴² On appelle ces provinces aussi « les Maritimes ».

⁴³ Le taux de continuité linguistique en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard est en baisse permanente. En 1971, le taux d'assimilation linguistique de la population francophone en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard était de 31 % et 40 %, en 1996, il était déjà 43 % et 46 %.

de leur dispersion les services en français (éducation, culture, médias). La baisse de la proportion de la population francophone dans les provinces de l'Atlantique est également due à la baisse importante de la fécondité des femmes francophones.

2. Île-du-Prince-Édouard

L'Île-du-Prince-Édouard est la plus petite province canadienne, par sa population et par sa superficie. Selon les résultats du recensement de la population réalisé en 1996, la province n'a que 132 855 habitants. L'anglais est la langue maternelle de 94,1% de la population de la province, le français est la langue maternelle de 4,3% des citoyens de l'Île-du-Prince-Édouard et 1,6% de la population de cette province a une autre langue maternelle. À l'Île-du-Prince-Édouard, on ne trouve que 5875 personnes ayant le français pour langue maternelle et la communauté francophone de la province est la deuxième communauté francophone la moins nombreuse (après Terre-Neuve) de toutes les provinces canadiennes. 129 285 habitants de l'Île-du-Prince-Édouard sur 132 855 parlent anglais à la maison. L'Île-du-Prince-Édouard n'a adopté aucune loi linguistique et l'anglais est donc *de facto* et non *de iure* la seule langue officielle de la province. La seule loi provinciale qui touche le domaine linguistique est la loi scolaire (*School Act*). La moitié des Acadiens de la province réside au sud-ouest de l'île (Wellington, Abram-Village, Miscouche, Summerside).⁴⁴ Environ 900 francophones se trouvent dans la région de Tignish.⁴⁵ Les Acadiens ne forment que moins de 2% de la population de Charlottetown, capitale de la province.

L'anglais est la seule langue utilisée à l'Assemblée législative de la province et toutes les lois provinciales ne sont rédigées qu'en anglais. Dans le domaine judiciaire, les francophones peuvent obtenir depuis 1988 des procès criminels en français. Mais aucun juge bilingue ne travaille à l'Île-du-Prince-Édouard et il est donc nécessaire de faire appel à des juges du Nouveau-Brunswick qui maîtrisent le français. À l'exception de la région d'Évangéline, il est pratiquement impossible de communiquer avec l'Administration en français. Seulement 20% des fonctionnaires fédéraux travaillant à l'Île-du-Prince-Édouard (456 sur 2324) parlent anglais et français. Les modificatifs de la Loi scolaire adoptés en 1980 ont autorisé l'enseignement en français pour les francophones de la province. En 1986, le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard s'est adressé à sa Cour d'appel en invoquant que les francophones de la province ne sont pas assez nombreux pour bénéficier de l'enseignement en français. La Cour d'appel a décidé en 1988 que les dispositions relatives au nombre d'élèves ne sont pas compatibles avec l'article 23 de la *Charte des droits et libertés*. Le gouvernement a donc dû modifier la loi scolaire. Pour ouvrir une classe française, il faut avoir au moins 25 élèves étalés sur trois années successives. En 1996, les parents francophones ont revendiqué une

⁴⁴ Les francophones sont majoritaires à Wellington et à Abram-Village.

⁴⁵ À Tignish, les Acadiens représentent 15 % de la population.

école française à Summerside pour 181 élèves francophones (127 en primaire et 54 dans le secondaire) parce que la plupart de ces élèves était obligée de fréquenter une école située à 30 kilomètres de Summerside. Le Ministère de l'Éducation a refusé la demande parce que les écoliers anglophones devaient eux aussi parcourir 30 kilomètres pour se rendre à l'école. Finalement, la Cour suprême de la province a décidé en faveur des parents parce que d'après elle, il n'était pas possible d'appliquer un traitement similaire à la minorité française et à la population majoritaire car un long trajet avait une influence sur l'assimilation linguistique des élèves. Selon les résultats d'une enquête réalisée en 1991 par le démographe Michel Paillé, seulement 21,8 % des élèves (497 sur 2280) ayant le droit à une école française dans l'année scolaire 1986-1987 ont eu un enseignement en français. Dans l'année scolaire 1998-1999, 620 élèves sont allés déjà à l'école française, 3209 élèves (13,3 %, donc le plus de toutes les provinces canadiennes) ont fréquenté les écoles d'immersion et 58,7 % de tous les élèves de la province ont étudié le français comme langue étrangère. Un hebdomadaire *La Voix acadienne*, fondé en 1974, paraît à Summerside.

Après l'adoption de la *Charte des droits et libertés*, la province a dû prendre des mesures et permettre à la population francophone l'enseignement dans sa langue maternelle, mais dans les autres domaines les francophones n'ont que des droits symboliques qu'ils ne peuvent souvent pas appliquer dans la pratique parce que la majorité anglophone ne maîtrise pas la langue française.

3. Nouvelle-Écosse

La Nouvelle-Écosse, la plus importante des trois provinces acadiennes, a 899 970 habitants selon les résultats du recensement de la population réalisé en 1996. En Nouvelle-Écosse vivent aujourd'hui 37 600 Acadiens qui représentent 4 % de la population provinciale. La population francophone est dispersée sur tout le territoire de la province. Les francophones sont concentrés surtout au sud-ouest de la péninsule, au sud de l'ancienne colonie française, entre les villes Digby et Pubnico. Les comtés de Digby et de Yarmouth regroupent 36,5 % de la population francophone de la Nouvelle-Écosse. Un tiers des Acadiens vit à Halifax, capitale de la province.⁴⁶ Les autres communautés francophones se trouvent sur l'île du Cap-Breton (surtout dans les environs de Chéticamp). À l'instar des autres provinces maritimes, la Nouvelle-Écosse n'a adopté aucune loi linguistique.

Toutes les lois provinciales sont préparées et rédigées uniquement en anglais. Le député francophone a la possibilité de s'exprimer en français mais il ne sera pas compris par ses collègues anglophones car l'Assemblée législative de la province ne dispose pas d'un système de traduction simultanée. Dans le domaine judiciaire, il n'est pas possible d'obtenir de procès en français dans les affaires civiles. Depuis 1988, le *Code criminel canadien* permet un procès en matière criminelle en français.

⁴⁶ 3 000 Acadiens constituent 2,5 % de la population de la capitale de la province de Nouvelle-Écosse.

Aujourd'hui, deux juges bilingues travaillent en Nouvelle-Écosse. La communauté acadienne ne peut pas communiquer en français avec l'Administration car les fonctionnaires bilingues sont rares (un dixième des fonctionnaires fédéraux travaillant en Nouvelle-Écosse maîtrisent les deux langues officielles de la Confédération canadienne).

Les Acadiens vivant en Nouvelle-Écosse n'ont pas eu assez longtemps la possibilité de fréquenter les écoles françaises. En 1864, c'est-à-dire avant la création de la Confédération canadienne, la Nouvelle Écosse a supprimé toutes les subventions accordées aux écoles catholiques françaises. Ce n'est qu'en 1981 que la *Loi sur l'éducation (Education Act)* a autorisé l'enseignement en français dans les écoles françaises « là où le nombre le justifie ». La majorité anglophone a bloqué la création des écoles françaises et la minorité francophone a dû revendiquer ses droits devant les tribunaux. En 1990, une seule école véritablement francophone, situé à Halifax, qui accueillait environ 400 élèves de la maternelle à la douzième année existait en Nouvelle-Écosse. Dans la province, on comptait en plus une quinzaine d'écoles acadiennes qui accueillait au total 2 500 élèves. On y a enseigné en français de la maternelle à la sixième année et en anglais de la septième année à la douzième année. La situation s'est améliorée dans la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui, on compte en Nouvelle-Écosse 20 écoles françaises fréquentées par plus de 4000 élèves. 12 000 élèves vont dans les écoles d'immersion et 54,5 % de tous les élèves de la province étudient le français comme langue étrangère. Les étudiants francophones peuvent poursuivre leurs études à l'*Université Sainte-Anne* avec le siège à Pointe-de-l'Église. Cette université a été fondée en 1890 par l'Église catholique. L'État a repris l'administration de l'école en 1971 et la province l'a officiellement constituée en université en 1977. L'hebdomadaire *Le Courrier de la Nouvelle-Écosse*, fondé en 1937, paraît à Pointe-de-l'Église et les Acadiens de la Nouvelle-Écosse peuvent écouter les stations de radio *Coopérative Radio Chéticamp*⁴⁷ et *Radio Clare*⁴⁸ en français.

À l'instar de la plupart des provinces anglophones, les Acadiens en Nouvelle-Écosse n'ont que les droits garantis par la Constitution. L'application de ces droits est assez compliquée et les francophones doivent affronter la résistance de la majorité anglophone.

4. Nouveau-Brunswick

Le Nouveau-Brunswick est la seule province bilingue de la Confédération canadienne. Selon les résultats du recensement de la population réalisé en 1996, la province du Nouveau-Brunswick a 729 625 habitants. 479 540 personnes ont

⁴⁷ La *Coopérative Radio Chéticamp* travaille depuis 1995.

⁴⁸ La *Radio Clare*, fondée en 1990, offre depuis son studio situé à Saulnierville ses services à environ 13 000 francophones de la partie sud-ouest de la Nouvelle-Écosse.

l'anglais pour langue maternelle, le français est la langue maternelle de 245 095 Acadiens et 11 000 personnes ont une autre langue pour langue maternelle. L'anglais est donc la langue maternelle de 65,3 % de la population, les personnes de langue maternelle française représentent 33,2 % de la population provinciale et 1,5 % de la population (avec Terre-Neuve et l'Île-du-Prince-Édouard le moins de toutes les provinces canadiennes) a une autre langue pour langue maternelle. Pratiquement tous les Acadiens, proportionnellement la plus importante minorité provinciale et numériquement la troisième communauté francophone, après le Québec et l'Ontario, parlent français à la maison et le taux d'assimilation linguistique est inférieur à 10 %.

Les Acadiens sont concentrés surtout dans la partie sud-est de la province. Le nord-est du Nouveau-Brunswick (Caraquet, Bathurst, Campbellton, Shippagan, Tracadie) regroupe environ 40 % de la population francophone de la province. Un tiers des Acadiens vit dans la partie sud-est (Cap-Pelé, Moncton, Dieppe, Saint-Louis-de-Kent, Memramcook, Shédiac, Bouctouche). Un cinquième de la population francophone du Nouveau-Brunswick réside dans le nord-ouest de la province, surtout dans le comté de Madawaska (Edmundston, Saint-Basile, Grand-Sault, Saint-Quentin). Les francophones sont peu nombreux à Fredericton, capitale de la province, et à Saint-Jean. La population francophone est majoritaire dans le comté de Madawaska et dans la région de Caraquet. Plusieurs communes sont presque entièrement de langue française. Tracadie, Shippagan, Caraquet, Saint-Quentin et Edmundston comptent plus de 90 % de francophones. Les francophones représentent un tiers de la population de Moncton et deux tiers de la population de la ville voisine de Dieppe.

À son entrée dans la Confédération en 1867, le Nouveau-Brunswick a été soustrait à l'article 133 de la *Loi constitutionnelle de 1867* relative au bilinguisme dans le parlement du Canada et celui du Québec. Jusqu'à la fin des années 1960, le gouvernement du Nouveau-Brunswick ne s'intéresse pas beaucoup à la communauté francophone et les Acadiens ne peuvent que fréquenter les écoles françaises privées.

Outre la *Loi constitutionnelle de 1982*, le Nouveau-Brunswick a adopté successivement trois lois linguistiques importantes: *Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick* (1969), *Loi reconnaissant l'égalité des deux communautés linguistiques officielles au Nouveau-Brunswick* (1981) et *Loi modifiant la loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick* (1990). En plus, ce sont les articles 16.2 à 20.2 de la *Loi constitutionnelle de 1982* qui ne s'appliquent qu'au Nouveau-Brunswick.

L'application de la *Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick*, adoptée en 1969, était progressive. Les dispositions les plus importantes de la loi sont entrées en vigueur en 1977, donc huit ans après son approbation. Selon l'article 2 de cette loi, l'anglais et le français sont devenus les langues officielles du Nouveau-Brunswick. Mais le Nouveau-Brunswick n'a pas déclaré bilingue toute la province, mais seulement les institutions parlementaires et gouvernementales du

Nouveau-Brunswick. L'article 3 de la loi provinciale permet d'utiliser le français au parlement et dans ses comités. Depuis l'installation d'un système de traduction simultanée, les députés francophones parlent plus souvent français au parlement, mais la plupart d'entre eux continue de s'exprimer en anglais. Toutes les lois provinciales et tous les comptes rendus des débats parlementaires sont rédigés dans les deux langues.

Avant 1970, il était difficile d'obtenir un procès en français au Nouveau-Brunswick. Selon l'article 13 de la *Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick*, chaque citoyen de la province a le droit d'utiliser devant les tribunaux provinciaux l'anglais ou le français mais les juges ne doivent pas être bilingues et ils peuvent travailler avec les interprètes et les traducteurs. Depuis 1990, les francophones du Nouveau-Brunswick ont le droit de s'exprimer devant les tribunaux et d'être compris dans la langue officielle de son choix.

Selon l'article 10 de la *Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick*, chaque citoyen de la province a le droit de communiquer avec l'administration provinciale en anglais ou en français. L'article 11 de cette loi autorise toutes les municipalités du Nouveau-Brunswick à décider que l'anglais ou le français ou les deux langues officielles peuvent être utilisées dans toute délibération à toute réunion du conseil. Le bilinguisme ne s'applique à aucune municipalité au Nouveau-Brunswick.

En 2002, le Nouveau-Brunswick a adopté la nouvelle loi sur les langues officielles qui déclare que les municipalités dont la population de langue officielle minoritaire atteint au moins 20 % de la population totale sont tenues d'adopter et de publier leurs arrêtés et d'offrir les services dans les deux langues officielles.

Le français est la langue maternelle de 31 % des députés de l'Assemblée législative de la province, mais plusieurs députés francophones privilègent l'anglais dans les débats parlementaires. Plusieurs tribunaux situés dans les régions majoritairement anglophones ne sont pas capables de travailler dans les deux langues officielles. La communication orale en français est très difficile dans ces régions. Néanmoins, dans la correspondance officielle, le bilinguisme est effectif. L'administration provinciale doit répondre dans la langue choisie par le correspondant. Tous les formulaires officiels de la province sont disponibles dans les deux langues. La moitié des fonctionnaires fédéraux travaillant au Nouveau-Brunswick maîtrise l'anglais et le français.

Au Nouveau-Brunswick, il existe deux systèmes scolaires parallèles et tous les francophones de la province, sans tenir compte de leur nombre dans la région, peuvent recevoir un enseignement en français. Les Acadiens peuvent poursuivre leurs études à l'Université francophone de Moncton, fondée en 1963. Le Nouveau-Brunswick est la seule province canadienne (avec le Québec) qui offre à la minorité linguistique la possibilité de fréquenter les écoles dans la langue maternelle de la minorité sur une échelle aussi importante. Le Nouveau-Brunswick et le Québec sont également les seules provinces canadiennes qui obligent tous les élèves à apprendre les deux langues officielles de la Confédération canadienne.

Le quotidien *L'Acadie Nouvelle*⁴⁹ et les hebdomadaires *L'Aviron*,⁵⁰ *Le Madawaska*⁵¹ et *Le Moniteur acadien*⁵² paraissent en français au Nouveau-Brunswick. Les Acadiens peuvent écouter les stations de radio *Radio - Canada - Moncton*, *CKUM-MF*,⁵³ *CHAU-TVA*,⁵⁴ *Coopérative Radio Restigouche*,⁵⁵ *Radio Beauséjour*,⁵⁶ *Radio coopérative des Montagnes*,⁵⁷ *Radio-de-la-Baie*,⁵⁸ *Radio des Hauts-Plateaux*,⁵⁹ *Radio Fredericton*, fondée en 1997, et *Radio Péninsule*.⁶⁰

À part l'affichage bilingue du gouvernement provincial et la signalisation routière, on ne voit pas tout de suite que le Nouveau-Brunswick est une province bilingue. Dans les régions acadiennes situées dans le nord de la province, l'affichage est unilingue français ou bilingue. À Moncton, siège administratif des Acadiens, qui a accueilli en 1999 le Sommet de la francophonie, on peut observer, bien que les francophones représentent environ 30 % de la population de la ville, l'affichage unilingue anglais. Mais l'affichage unilingue anglais ne gêne pas les francophones parce la majorité d'entre eux maîtrisent les deux langues officielles.

Le Nouveau-Brunswick voudrait et pourrait servir de modèle de coexistence égalitaire entre deux communautés linguistiques au reste du Canada. Mais le bilinguisme n'est pas bien accepté par une partie de la population anglophone représentée par le COR. L'application du bilinguisme est difficile parce qu'à la différence des Acadiens, beaucoup moins nombreux sont les anglophones qui maîtrisent le français.

Références

- ALLAIRE, G.: *La francophonie canadienne*. AFI - CIDEF, Québec 2001.
- BASTARACHE, M.: « Le principe d'égalité dans les langues officielles ». In: *Les droits linguistiques au Canada*, Les éditions Yvon Blais, Montréal 1986, p. 519-547.
- BASTARACHE, M.: « Le bilinguisme dans le domaine judiciaire ». In: *Les droits linguistiques au Canada*, Les éditions Yvon Blais, Montréal 1986, s. 125-179.
- BOUCHARD, CH.: *La langue et le nombril*. Éditions Fides, Québec 2002.

⁴⁹ Le quotidien *L'Acadie Nouvelle* paraît à Dieppe.

⁵⁰ L'hebdomadaire *L'Aviron* paraît à Campbellton.

⁵¹ L'hebdomadaire *Le Madawaska* paraît à Edmundston.

⁵² L'hebdomadaire *Le Moniteur acadien*, premier journal acadien en français, paraît à Shédiac depuis 1867.

⁵³ Radio étudiante fondée en à Moncton.

⁵⁴ La radio *CHAU-TVA* travaille à Caraquet.

⁵⁵ Cette station de radio offre ses services à 22 000 Acadiens de la région de Balmoral depuis 1994.

⁵⁶ La radio *Beauséjour* travaille depuis 1994 à Shédiac.

⁵⁷ La *Radio coopérative des Montagnes* offre ses services depuis 1991 à 45 000 Acadiens de la partie sud-ouest du Nouveau-Brunswick.

⁵⁸ La *Radio-de-la-Baie* travaille à Bathurst.

⁵⁹ *Radio des Hauts-Plateaux*, travaillant à Kedgwick, offre ses services depuis 1991 à 7 000 Acadiens de la partie sud-ouest du Nouveau-Brunswick.

⁶⁰ *Radio Péninsule* travaillant à Pokemuche offre ses services depuis 1988 à 60 000 Acadiens.

- BRAËN, A.: « Le bilinguisme dans le domaine législatif ». In: *Les droits linguistiques au Canada*, Les éditions Yvon Blais, Montréal 1986, s. 69-123.
- CALDWELL, G., WADDEL, É.: *Les anglophones du Québec de majoritaires à minoritaires*. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec 1982.
- CALVET, L.-J.: *La guerre des langues*. Hachette Littératures, Paris 1999.
- CORBETT, N.: *Langue et identité*. Presses de l'Université Laval, Québec 2000.
- FOUCHER, P.: « Les droits linguistiques en matière scolaire ». In: *Les droits linguistiques au Canada*, Les éditions Yvon Blais, Montréal 1986, s. 269-325.
- FRENETTE, Y.: *Brève histoire des Canadiens français*. Boréal, Montréal 1998.
- HARVEY, C. J., MACDONELL, A.: *La francophonie sur les marges*. Presses universitaires de Saint-Boniface, Winnipeg 1997.
- LECLERC, J.: *Langue et société*. Mondia Éditeurs, Laval 1992.
- PAILLÉ, M.: « Les écoliers admissibles à recevoir leur instruction en français ou en anglais ». In: *Notes et documents 80*, Conseil de la langue française, Québec 1991.
- POIRIER, C.: *Langue, espace, société*. Presses de l'Université Laval, Québec 1994.
- ROVNÁ, L., JINDRA, M.: *Dějiny Kanady*. Nakladatelství Lidové noviny, Praha 2000.
- THÉRIAULT, J.-Y.: *Francophonies minoritaires au Canada*. Éditions d'Acadie, Moncton 1999.

Aperçu de quelques hypothèses sur l'implantation du français au Canada

Jan Holeš⁶¹

1. Français continental au XVII^e siècle et nos sources de sa connaissance

Avant d'aborder la question de l'implantation du français au Canada, il faut se demander *quel* français s'y est implanté. Il est remarquable de constater combien nous avons des renseignements précis sur la vie des premiers colons au Canada et aux autres endroits colonisés. Nous connaissons exactement leurs coutumes, leurs pérégrinations, nous avons des descriptions détaillées des plantes qu'ils ont cultivées et des maladies dont ils ont souffert. Ce qui est surprenant, c'est que nous ne savons pas beaucoup sur la forme de la langue que les colons parlaient.

Il existe plusieurs sources d'information qui permettent de nous faire une idée du français du début de la colonisation, même si aucune n'est entièrement fiable. Heureusement, vu leur caractère lacunaire, ils se complètent utilement.

Ce sont surtout les sources modernes comme des données recueillies dans le cadre d'études dialectologiques, les patois et les français régionaux contenant un bon nombre de traits qui se sont éteints dans le français contemporain. Les français d'Amérique du Nord, en particulier ceux qui ont échappé à la normalisation (par ex. le français cadjin⁶² en Louisiane), et les créoles basés sur les variétés du français exportées des mêmes régions de la France dans les îles de l'océan Indien et des

⁶¹ Département des langues romanes, Faculté des lettres, Université Palacký, Křížkovského 10, 771 80 Olomouc, République Tchèque, holes@ffnw.upol.cz. Je tiens à remercier Monsieur Claude Poirier et toute l'équipe du *Trésor de la langue française au Québec*, travaillant au sein de l'Université Laval, qui ont aimablement mis à ma disposition toutes les ressources nécessaires qui se trouvent dans la bibliothèque de leur département.

⁶² Le mot *cadjin* provient de la prononciation locale du mot *Acadien*. Les Acadiens, qui ont refusé de prêter serment d'allégeance au roi d'Angleterre, qui leur interdit par conséquent de pratiquer le catholicisme, ont été chassés de leur patrie. Leur odyssee, qui a commencé en 1755, est connue sous le nom de *Grand Dérangement*. Des milliers d'Acadiens ont été dispersés sur les colonies britanniques d'Amérique, aux Antilles et en France. Environ quatre mille d'entre eux se sont installés directement en Louisiane et ont été rejoints, plus tard, par d'autres Acadiens ayant séjourné auparavant en France ou aux Antilles. En Louisiane, les chercheurs distinguent trois variantes du français. À part le cadjin, on y employait également le « français colonial », très proche du français standard, et le créole ou le « français nègre ». À cette gamme de langues, il faut ajouter la langue officielle de la Louisiane – l'anglais.

Caraïbes peuvent également fournir des données importantes pour l'étude de la genèse du français québécois. Surtout les régions qui ont été colonisées dans la même époque comme la Nouvelle France deviennent intéressantes de ce point de vue. La comparaison du français au Canada et du celui des premiers colons de l'île Bourbon (aujourd'hui Réunion) a été effectuée par Chaudenson [1994].

En deuxième lieu, ce sont des sources littéraires de l'époque, comme des dialogues des gens du peuple ou des paysans dans les pièces de Molière ou des textes rédigés en langue réputée populaire par les lettrés, comme *Mazarinades*.⁶³ À titre de l'illustration, nous pouvons citer des propos tenus par Pierrot dans *Dom Juan* composé à 1665 (II, 1):

Aga, guien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu: car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'estions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la teste: car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aperçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nous par secousse. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. « Eh ! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. - Voire, ce m'a-t-il fait, t'as esté au trépasement d'un chat, t'as la vue trouble. - Palsanquienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble: ce sont des hommes. - Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. - Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, et que sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant droit ici ? ç'ai-je fait. - Morquenne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. - O ! ça, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si ? - Je le veux bian, ce m'a-t-il fait: et pour te montrer, vlà argent su jeu », ce m'a-t-il fait.

Un autre groupe de sources de la description du français de l'époque rassemble des sources linguistiques, où appartiennent des écrits des promoteurs du bon usage, comme Vaugelas, Bouhours, Malherbe, de Balzac etc., critiquant certains tours, certains mots et surtout la prononciation considérée fautive au XVII^e siècle. Plus tard, le *Dictionnaire étymologique* de Court de Gébelin (1778) mentionne les « idiomes français » et certaines langues en usage sur le territoire français (breton, basque, allemand et italien).

Nous nous attarderons sur le *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*, ouvrage rédigé par abbé

⁶³ Sous ce nom, les historiens ont regroupé plus de cinq mille écrits de genres divers: textes polémiques, mais aussi actes officiels ou feuilles périodiques. Émanant de tous les partis et milieux de la société, composées souvent par des écrivains de renom engagés dans le combat (Retz, La Rochefoucauld, Saint-Evremond, Cyrano, Scarron...), les mazarinades, pour la plupart, attaquent avec violence la politique menée par Mazarin.

Grégoire⁶⁴ en 1790, c'est-à-dire avec un écart de quelque 130 ans qui sépare les deux périodes. Il a été souvent invoqué par les chercheurs tentant d'élucider la question de la langue transportée au Canada.

Lancée en 1790, l'enquête de l'abbé a reçu 49 réponses qui se sont étalées jusqu'en 1792. Il n'y a pas moins de 43 questions concernant « le patois et les mœurs des gens de la campagne ». Parmi les régions qui ont été les plus motivées, citons le Sud-Ouest avec onze réponses (Périgueux, Bordeaux, Mont de Marsan, Auch, Agen, Toulouse et Bayonne); le Midi méditerranéen (Perpignan, Carcassonne, Montpellier et « la Provence »); le Sud-Est (Lyon, la Drôme, l'Ain et le Maconnais); l'Est est bien représenté avec huit lettres provenant d'Alsace et de Lorraine (trois du Jura), ce qui ne doit pas surprendre puisque l'Est est la région la plus alphabétisée du XVIII^e siècle. Par contre le Nord est sous-représenté avec cinq réponses tout comme l'Ouest bocager (deux réponses) – la contrée concernée recouvre les Côtes du nord, le Finistère, le Morbihan et St Calais dans la Sarthe. Enfin viennent le Centre – essentiellement du Poitou, du Limousin, de la Limagne – et un morceau du Bassin parisien avec la Brie. Quant aux régions qui n'ont pas répondu, il s'agit de l'Ouest normand, d'une partie de la Bretagne (orientale), la Picardie, l'Île de France, la majorité des Pyrénées, de la Saintonge, l'Est et le Sud-Est du Massif central. Voici quelques-unes des questions posées, les chiffres entre parenthèses indiquant l'ordre des questions dans la version originale:

(1) L'usage de la langue française est-il universel dans votre contrée ? Y parle-t-on un ou plusieurs patois ? (2) Ce patois a-t-il une origine ancienne et connue ? (5) A-t-il une affinité masquée avec le français, avec le dialecte des contrées voisines, avec celui de certains lieux éloignés, où des émigrants, des colons de votre contrée sont allés anciennement s'établir ? (6) En quoi s'éloigne-t-il le plus de l'idiome national ? (10) A-t-il beaucoup de termes contraires à la pudeur ? Ce que l'on doit inférer relativement à la pureté ou à la corruption des mœurs ? (16) Ce patois varie-t-il beaucoup de village à village ? (17) Le parle-t-on dans les villes ? (19) Les campagnards savent-ils également s'énoncer en français ? (20) Prêchait-on jadis en patois ? Cet usage a-t-il cessé ? (22) Trouve-t-on des inscriptions patoises dans les églises, les cimetières, les places publiques... ? (29) Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement le patois ? (30) Quels en seraient les moyens ? (39) Depuis une vingtaine

⁶⁴ Henri Grégoire est né en décembre 1750 à Velho, village lorrain, dans une famille de petits artisans. Henri est admis au collège des Jésuites de Nancy. En 1776 il est ordonné prêtre. Six ans plus tard, il devient à son tour curé d'Emberménil et y ouvre une bibliothèque. En mars 1789, il est élu député du Clergé aux États Généraux. Deux ans plus tard, il est nommé évêque de Blois et devient député à la Convention. Homme des Lumières, il avait rédigé, en 1787, un *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs* et milite pour qu'on leur accorde la citoyenneté. Il prend aussi la défense des « gens de couleur » et obtient en 1794, avec plusieurs autres anti-esclavagistes, l'abolition de l'esclavage dans « les Isles ». Homme de culture, il lutte avec vigueur contre les destructions d'œuvres d'art et de bibliothèques commises par l'Armée Révolutionnaire et invente pour cela le mot *vandalisme*. À son instigation, dans un même souci de préservation du patrimoine, la Convention décrète, en 1794, la création d'un *Conservatoire des Arts et Métiers* (CNAM), une des plus grandes institutions scolaires en France aujourd'hui.

d'années, les paysans sont-ils plus éclairés ? Leurs mœurs sont-elles plus dépravées ? Leurs principes religieux ne sont-ils pas affaiblis ? (42) Trouve-t-on chez eux du patriotisme ou seulement les affections qu'inspire l'intérêt personnel ?

Les résultats de l'enquête étaient écrasants. La France du XVIII^e siècle, dont la population est estimée à 28 millions d'habitants, est une vraie Babylone où « au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale; un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie; ... le nombre de ceux qui la parlent n'excède pas trois millions, et probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement encore moindre ». L'abbé Grégoire se désole que les « faubourgs d'une même commune, telle que Salin et Commune-Affranchie (Lyon) offrent des variantes ». Selon ce bon jacobin, l'extrême variété des dialectes nuirait à la modernisation de l'agriculture: « d'un village à l'autre, les cultivateurs ne s'entendent pas ». Pour convaincre son auditoire, il s'indigne que dans certaines contrées méridionales de la France, « le même cep de vigne a trente noms différents ».

À la lumière de ce que venons de dire sur la situation du français du XVII^e au XVIII^e siècles, nous devons nous demander si c'était exactement le français qui a été importé au Canada et, dans le cas où nous répondrions positivement, de quelle sorte du français il s'agissait. Cette question devient d'autant plus intéressante lorsque nous considérons l'origine géographique des colons en Nouvelle-France pour l'ensemble du XVII^e siècle: l'Île-de-France, la Brie et la Beauce réunies fournissent 762 immigrants (soit 15,5%), tandis que le Nord-Ouest (Normandie et Perche) et l'Ouest (Poitou, Aunis, Saintonge et Angoumois) en fournissent respectivement 1196 (soit 24,4%) et 1460 (soit 29,8%) [Asselin - Mc Laughlin 1984: 105-106]. On voit bien que les colons venus de l'Île-de-France n'avaient aucunement l'avantage du nombre.

Cependant, les sources dont nous disposons ne sont pas entièrement fiables et nous pouvons craindre que les auteurs des œuvres littéraires, pour satisfaire aux exigences du genre, leur aient donné un caractère plus ou moins caricatural. Ces sources doivent donc être manipulées avec prudence. En ce qui concerne l'enquête de l'abbé Grégoire, on a mis en doute le fondement scientifique de ses données, commandées par le pouvoir politique, l'enquête ne couvrant d'ailleurs pas les régions qui ont livré une partie importante des colons au Canada, comme la Normandie, l'Orléanais, le Nivernais, le Perche, la Touraine et l'Île-de-France [Poirier 1994: 240-241].

2. Hypothèses sur les débuts du français au Canada

2.1 Les colons patoisants ?

Adjutor Rivard, membre fondateur de la *Société du Parler français au Canada*, est le premier à avoir considéré la question de l'origine du parler des Canadiens sous un angle proprement linguistique en faisant intervenir les notions de patois

et de dialectes [Rivard: 1914a, b]. Rivard estime que les colons dialectophones formaient un groupe numériquement important et que les colons se sont francisés par les contacts avec les interlocuteurs francophones clefs (marchands, membres du clergé, officiers et les administrateurs, instituteurs, etc.).

Ferdinand Brunot, qui consacre plusieurs chapitres de sa colossale *Histoire de la langue française* au français au Canada, admet que non seulement les premiers colons, mais aussi leurs descendants ont gardé longtemps leurs patois [Brunot 1967: 1057]. Il rejette par contre la plupart des explications de Rivard, considérant les interactions des colons isolés et dispersés sur un vaste territoire trop sporadiques pour donner lieu à l'apprentissage du français. Pour Brunot, l'explication la plus probable doit être cherchée au sein des unions matrimoniales qui rassemblaient en Nouvelle-France des colons de provinces différentes et qui ont dû accélérer la fin des patois.

Philippe Barbaud apporte une autre explication, consistant essentiellement en une élaboration de l'hypothèse de Brunot. Nous nous attarderons un moment sur les aspects les plus originaux de sa thèse qui impute l'initiative du déroulement de la francisation aux femmes qui auraient été les actrices principales de l'émergence du français et de sa suprématie au pays.

Comme beaucoup d'autres, Barbaud travaille avec le rapport de Grégoire et, sur la base de l'extrapolation des données, il attribue un des trois statuts linguistiques possibles à chaque province française. Le statut des provinces unilingues francisant pour la capitale, Paris, et les régions qui subissent son influence, comme *Anjou, Beauce, Berry, Brie, Champagne, Maine, Nivernais, Orléanais, Perche* et *Touraine*. Le statut des provinces bilingues français/patois pour les quatre provinces suivantes: *Normandie, Bourgogne, Lorraine* et *Poitou*. Enfin le statut des provinces unilingues patoisantes pour le reste des provinces pourvoyeuses d'immigrants, surtout les provinces du Sud-Ouest: *Angoumois, Aunis, Saintonge* et *Guyenne*. Les colons venant de ces provinces parlaient donc soit français, soit un des patois, et les autres étaient bilingues. Selon Barbaud, pour l'ensemble du XVII^e siècle, il y aurait 34,6 % des colons patoisants, 31,6 % bilingues et 33,8 % francisants. Les colons francisants forment le groupe le plus important de la population adulte, sans en former cependant la majorité [Barbaud 1984: 126].

Parmi ces immigrants, les femmes, en dépit du fait que celles-ci ne formaient que 37 % de la population totale en 1663, plus de la moitié, soit 53,82 %, étaient des locutrices francisantes. L'effectif des femmes (mères et filles) parlant une des variétés de français était donc beaucoup plus important que celui des semi-patoisantes (22,95 %) et des patoisantes (23,23 %) [Barbaud 1984: 153]. En 1663, le français aurait été donc le fait de presque 54 % de celles qui avaient charge de transmettre leur langue maternelle à leurs enfants: on peut croire que ce rapport de force a effectivement joué en faveur de la suprématie du français. La table que nous reproduisons présume la langue des descendants des familles mixtes.

	Mère patoisante	Mère semi-patoisante	Mère francisante
Père patoisant	Enfant patoisant	Enfant semi-patoisant	Enfant francisant
Père semi-patoisant	Enfant patoisant	Enfant semi-patoisant	Enfant francisant
Père francisant	Enfant semi-patoisant	Enfant francisant	Enfant francisant

Statut linguistique de la descendance canadienne d'après celui des parents selon Barbaud [1984: 144]

Les idées de Barbaud ont suscité une vive critique. Comme nous avons évoqué plus haut, Poirier met en doute la source des données utilisées, c'est-à-dire l'enquête de Grégoire [Poirier 1985, 1994: 238-242]. Barbaud assume également que la majorité des immigrants étaient d'origine rurale, fait augmentant encore la probabilité qu'ils aient parlé patois, même si l'on prouve le contraire aujourd'hui [Charbonneau - Guillemette 1994: 68]

2.2 Colons francisants ?

D'autres chercheurs estiment que l'unification linguistique et la francisation n'ont pas simplement eu lieu au Nouveau Monde et que les colons parlaient tous ou majoritairement français, qui a pu certainement être marqué par les apports dialectaux.

L'opinion de Hull se situe entre les deux groupes d'hypothèses. Pour cet auteur, même si les immigrants parlaient couramment leur patois maternel avant d'émigrer, ils connaissaient aussi le français, qui était une variété mésolectale, intermédiaire entre les patois et le français « standard ». Selon Hull, c'est surtout la variété mésolectale appelée « français maritime » qui serait à l'origine de tous les parlers français d'outre-mer, une variété de langue instable en usage dans les villes portuaires de l'Atlantique telles que Nantes et La Rochelle. Son instabilité aurait été due à leur population changeante venant de l'arrière-pays et des régions éloignées. La mer a effectivement dû jouer un grand rôle dans l'existence des colons, comme le montre l'emploi de termes « nautiques » avec une signification « terrestre » (*amarrer* pour *attacher*, *parer* pour *préparer*, *virer* pour *tourner*, *embarquer* pour *monter*, *naviguer* pour *conduire*, etc.) que l'on retrouve dans toutes les anciennes colonies françaises et qui survivent encore comme usages régionaux en France. Bien sûr, il ne faut pas confondre ce français avec le jargon maritime propre aux marins qui a dû également exister et qui existe même en nos jours [Hull 1979, 1994].

Pour Asselin et Mc Laughlin, les dialectes d'oïl ne différaient pas les uns des autres et du français au point d'entraver la communication entre leurs locuteurs

respectifs et, par conséquent, les questions de la francisation du territoire paraissent constituer une fausse problématique. Selon certains statistiques, jusqu'à six sur dix colons venaient des villes, c'est-à-dire du milieu où les patois n'étaient pas trop vivants. Les effectifs des colons capables de lire et écrire (80 % de la bourgeoisie et 47 % des petites gens contre le taux d'alphabétisme de 20 % du petit peuple en France de l'époque) supporte l'hypothèse qu'ils parlaient français et non un patois [Asselin - Mc Laughlin 1994].

Selon Poirier, la preuve que les colons de la Nouvelle-France parlaient français nous est fournie par la comparaison avec des autres variétés du français présentes sur le continent américain, notamment par celle d'Acadie. Cette opinion est d'ailleurs étayée par les témoignages des voyageurs sur le français du Canada. Les traits dialectaux du français nord-américain étaient intégrés à la langue française dès le début de la colonisation et le processus d'unification linguistique s'est produit de façon parallèle et indépendante dans les trois foyers du français dans l'Amérique du Nord (Québec, Acadie, Louisiane). Ces variétés du français ont en commun un grand nombre de caractéristiques du français ancien et du français populaire, même si leur forme définitive varie en raison de la composition de groupes de colons, de l'époque de la colonisation, de l'histoire propre à chacune des colonies, de l'influence du français métropolitain, etc. Néanmoins, ces parlers se sont développés à partir d'une base commune, une variété populaire du français qui a dû exister en France. La preuve de ces idées, selon Poirier, c'est le fait même que l'on parle français en Acadie dont le peuplement s'est effectué surtout par des familles d'immigrants originaires de régions situées au sud de la Loire. Les Acadiens, coupés de la France dès 1713, ont vécu dans des communautés isolées, fermées sur l'extérieur. *« Comment, à la lumière de ces données, les Acadiens auraient-ils pu apprendre le français - puisque c'est bien cette langue qu'ils parlent - s'ils ne le connaissaient pas au moment de leur arrivée, au XVII^e siècle ? [...] Puisque les Acadiens n'ont pas pu subir d'influences externes qui pourraient expliquer que le français se soit substitué aux patois, on doit conclure que les premiers immigrants [...] parlaient le français avant même leur départ de France. [...] Mais si les Acadiens, qui sont originaires en majorité du Sud-Ouest du domaine d'oïl, parlaient le français, à plus forte raison devait-on parler cette langue dans la vallée laurentienne dont l'héritage linguistique est plus diversifié et davantage influencé par les usages de la capitale française »*, conclut Poirier [1994: 263-264].

3. Conclusion

Les hypothèses sur le triomphe du français au Québec, nous venons de le voir, sont assez disparates, même si nous n'avons traité que de quelques-unes des plus représentatives. On peut les diviser en deux groupes principaux.

Pour quelques auteurs, les dialectes gallo-romans parlés dans la France d'oïl différaient sensiblement du français de l'Île-de-France au point de rendre impossible

la communication entre francophones et dialectophones et entre les dialectophones de régions différentes. Ces auteurs basent leurs analyses souvent sur le rapport de Grégoire, considérant les dialectes gallo-romans comme langues mutuellement incompréhensibles. Selon eux, le français aurait été préféré comme langue de communication surtout à cause de son statut de langue de l'administration.

D'autres estiment que les dialectes d'oïl différaient peu les uns des autres et du français, et que la communication entre les francophones et dialectophones était aisément possible. Selon ces auteurs, le brassage linguistique a eu lieu avant le départ des colons pour la Nouvelle France.

Références

- Asselin, Claire – Mc Laughlin, Anne: « Les immigrants en Nouvelle-France au XVII^e siècle parlaient-ils français ? » In: Mougeon, Raymond – Beniak, Édouard: *Les origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1994, p. 101-130.
- Barbaud, Philippe: *Le choc des patois en Nouvelle-France. Essai sur l'histoire de la francisation au Canada*. Presses de l'Université du Québec, Sillery 1984, 204 p.
- Brunot, Ferdinand: *Histoire de la langue française des origines à nos jours*. Armand Colin, Paris 1967, vol. 8.
- Charbonneau, Hubert – Guillemette, André: « Les pionniers du Canada au XVII^e siècle ». In: Mougeon, Raymond – Beniak, Édouard: *Les origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1994, p. 59-78.
- Chaudenson, Robert: « Français d'Amérique du Nord et créoles français: le français parlé par les immigrants du XVII^e siècle ». In: Mougeon, Raymond – Beniak, Édouard: *Les origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1994, p. 167-180.
- Corbeil, Jean-Claude: « Essais sur l'origine historique de la situation linguistique du Québec ». In: Valdman, Albert: *Le français hors de France*. Champion, Paris 1979, p. 21-32.
- Hull, Alexander: « Affinités entre les variétés du français ». In: Valdman, Albert: *Le français hors de France*. Champion, Paris 1979, p. 165-180.
- Hull, Alexander: « Des origines du français dans le Nouveau Monde ». In: Mougeon, Raymond – Beniak, Édouard: *Les origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1994, p. 183-198.
- Mougeon, Raymond – Beniak, Édouard: Présentation. In: Mougeon, R. – Beniak, É.: *Les origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1994.
- Poirier, Claude: « Philippe Barbaud: Le choc des patois en Nouvelle France » (compte rendu). *Revue d'histoire de l'Amérique* 1/39, 1985, p. 93-95.
- Poirier, Claude: « La langue parlée en Nouvelle-France: vers une convergence des explications ». In: Mougeon, Raymond – Beniak, Édouard: *Les origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1994, p. 237-273.
- Rivard, Adjutor: *Études sur les parlers de France au Canada*. Garneau, Québec 1914a, 281 p.
- Rivard, Adjutor: « Influence des dialectes français sur le parler franco-canadien ». In: *Actes du Premier Congrès de la langue française au Canada*. L'Action sociale, Québec 1914b, p. 10-15.

**Canada, Quebec, the United States
and the Czech Republic -
differing values and national identity**

Don Sparling⁶⁵

The International Social Survey Programme (ISSP) is a continuing annual cross-national collaboration project that coordinates social science research surveys. Each year, beginning in 1984, the members - now numbering twenty-nine - agree on a particular topic and a common set of questions. In 1995 this was "National Identity": twenty-four countries took part that year, among them Canada, the United States and the Czech Republic. (Others included the major Western European countries, several Central and Eastern European states, Australia, Japan and the Philippines.) It is the data from this 1995 ISSP survey that will form the basis for this article.¹ Since the ISSP survey is nation (or rather country) based, it contains no data on Quebec as such. However, the leading Canadian weekly magazine, *Maclean's*, conducts regular surveys examining Canadian issues; two of these, conducted in 1993 and 1996, have supplied valuable comparative Quebec and "the Rest of Canada" data. In addition, a survey conducted by an American foundation has provided information on attitudes to religion in the United States and Canada.

Two caveats are in place here. First, any particular survey captures its respondents' attitudes at a particular point in time. With regard to the 1995 ISSP survey, that year saw high unemployment in Canada, and it also brought the second Quebec referendum, which was defeated by the agonizingly thin margin of 1.2 per cent. In 1995 the Czech Republic was only into the third year of its new existence following the breakup of the former Czechoslovakia, while in the wider Central European region Yugoslavia was providing frightening evidence of the appalling brutality to which "national identity" could lead. As for the United States, 1995 saw proponents of the "new Conservatism" take control of Congress, the Oklahoma bombing shake American confidence in domestic security, and the American economy reach new heights. All of these particular circumstances would undoubtedly have influenced at least some of the respondents' answers. In other

⁶⁵ Don Sparling, Department of English and American Studies, Faculty of Arts of Masaryk University, A. Nováka 1, 602 00 Brno, Czech Republic, sparling@phil.muni.cz.

words, in order to make more generally valid statements about “national values” or “national identity”, one would have to follow surveys over the course of time.

The second caveat concerns Quebec. It has already been pointed out that the ISSP has no data on Quebec: what appears here has been gleaned from surveys undertaken for different purposes and posing questions on different issues or, where the issues are the same or similar, employing different wordings from those in the ISSP survey, which can of course produce very different results. However, many surveys taken on various occasions have shown that Quebecers’ values do not differ fundamentally from those of the Rest of Canada: on many issues there tend to be greater differences between inhabitants of, for example, Ontario and Alberta than Ontario and Quebec. Here, as so often in Canada, regionalism is a crucial factor. However, in some areas Quebecers’ values do show marked peculiarities; where relevant, these will be pointed out. It should be remembered, however, that this cannot be done systematically, in view of the nature of the source data.

Turning now to the ISSP survey, let us look briefly at the main areas it covers. First there is a series of questions relating to place: how closely people identify with their neighbourhood, city, region, country and continent, and how willing they are to move in search of employment. A second block of questions focuses on aspects of the state and citizenship. It is introduced by a fundamental question: whether any part of the state should have the right to separate or not. It then goes on to ask such questions as how important it is to have been born in the country, to have acquired citizenship, to be able to speak the dominant language and share the dominant religion, to respect the political institutions and laws. A further major set of questions probes the respondents’ personal attitudes to their countries – the degree of support they accord their countries, for example – and asks about their pride in their countries’ achievements (for example, pride in how democracy works, in the armed forces, in sports, culture, and so on). Finally there are questions relating generally to the relationship between the country in question and “the other”, the world outside – both the respondents’ attitudes with regard to international bodies, foreign imports, the importance of immigrants for the society and ethnic minorities within the country and, significantly, the length of time they have lived outside their countries.

For most of the questions, in addition to the “can’t choose, don’t know” or “no answer, refused” category, respondents were able to select from another four categories. Two were positive – “agree strongly, agree” or “very important, fairly important” or “very proud, somewhat proud”; two were negative – “disagree, disagree strongly” or “not very important, not important at all” or “not very proud”, “not proud at all”. In some cases there was a response reflecting the middle ground – “neither agree nor disagree”. In this article, the two degrees of positive or two degrees of negative answers have been added together in order to give the overall percentage of respondents answering in favour of or against the particular proposition. The figures have also been rounded off to whole percentage points. These procedures are justified by the limited aims of this particular article.

The complex relationship to particular spaces is one of the most characteristic features of individual and national identity. One has only to recall the Czech and Slovak national anthems, with their evocations of specific (though symbolic) countrysides, or the Canadian national anthem, which – at least in its English version – celebrates the somewhat more general “True North strong and free”. (It is interesting in this context to note that what is celebrated in the American national anthem is not the natural world but a man-made artifact, and one that represents military triumph: the American flag having survived British bombardment.) If one compares the three nations under consideration here, as reflected in the ISSP survey, it perhaps comes as no surprise to those familiar with Czech society to learn that the Czechs feel the closest to their neighbourhood, the closest to their town or city, the closest to their country and the closest to their continent, and the least willing to change any of these in search of a better job. These are all features that, in relationship to North America, they share with many other European nations, though the Czechs do in fact come very high in the comparative scales in most of these categories. The figures for Canada and the United States are also revealing: Canadians feel closer to their neighbourhood and city than Americans, and closer to their region/state/province, whereas the Americans feel closer to their country. Several things seem to be reflected here, the most significant being the stronger commitment to social (as opposed to private) good in Canadian society, the more footloose tendency of Americans (though the percentage of Americans and Canadians expressing a willingness to move to a different city or region in search of a better job is similar), and of course the regional factor, which is so marked a feature of Canadian life and Canadian society. Undoubtedly too these figures reflect the strong feelings of many Francophone Quebecers: a 1993 *Macleans* poll showed that 49 per cent of Quebecers felt themselves to be Quebecers first, rather than Canadians, as compared to a national average of only 22 per cent who felt this kind of primary regional identity (*Macleans* 1994, 11).² Finally, too, these figures reveal the relatively weaker sense of the country as a whole in Canadians as compared to Americans. Again, one can speculate on a whole host of reasons why this might be so, but they surely include the Anglo-French dichotomy in Canada, the fact that because fewer Canadians move about, they have had less personal experience of the country and perhaps, too, the formidable imaginative challenge of encompassing a country that is virtually empty and will never be even remotely “tamed” by human civilization. The relationship of Canadians to the land forms a powerful element in the Canadian psyche and imagination, but “closeness” is not the first adjective one would choose to characterize it. And their weaker sense of “closeness” to the country is reflected in the numbers of Canadians willing to move to a different country for a better job: 28 per cent, almost double the number of Americans and triple the number of Czechs. Only the Swedes, by a very small margin, express a greater willingness to go abroad in search of employment.

Moving on to issues relating to society and citizenship, one is struck immediately by the responses to the first pair of statements: “It is essential that (respondent’s

country) remain one (nation/state/country)” versus “Parts of (respondent’s country) should be allowed to become fully separate (nations/countries) if they choose to.” The answers strike one as characteristic: in the United States more than 94 per cent insist their country is indivisible, in Canada only 76 per cent. Most of the countries register in the high eighties and nineties in this category (the Czech Republic 87 per cent); the three in the seventies – Britain, Russia, and Canada – all have strong minorities with nation-building ambitions. This attitude to the breakup of Canada is also reflected in a 1996 *Macleans* poll, which saw 37 per cent of Canadians (and 55 per cent of Quebecers) willing to accept seeing Quebec separate (*Macleans* 1997, 40). A similar stance can be seen in the bold but pragmatic decision handed down by the Supreme Court of Canada in August 1998 on the question of Quebec’s right to break away from Canada, by which it declared that according to the provisions of the Canadian constitution a unilateral secession on Quebec’s part would indeed be illegal, but that if a referendum with a clear question resulted in a clear majority in favour of separation, then the government of Canada would be obliged to negotiate terms of secession with Quebec.

Civic issues in the ISSP survey are a mixed bag. Not surprisingly, in response to the statement “I’d rather be a citizen of (respondent’s country) than any other country in the world”, Czechs with 73 per cent and Canadians with 78 per cent are far outstripped by the Americans (91 per cent – the highest figure for the whole survey). Similarly, to “Generally (respondent’s country) is a better country than most other countries”, the Americans with an 81 per cent positive response are slightly ahead of the Canadians with 77 per cent, while both are at the other end of the spectrum from the Czechs, with only 22 per cent. This is the lowest figure in the survey, and surely too harsh a verdict – perhaps an early symptom of the notorious “blbá nalada” (“lousy mood”) President Havel was to note two years later. The same attitude is also reflected in the responses to “The world would be a better place if people from other countries were more like the people in (respondent’s country)”, where the Czechs again are the lowest of the low, with only 15 per cent agreeing. These and other Czech responses in the questionnaire seem to suggest a real problem of self-image and self-esteem. If a positive answer to this statement about the world being a better place if others imitated one’s country implies a view that it is a kind of model, then many will find it surprising that here Canadians outdo the Americans, coming second in the survey to the Americans’ third place, with 45 and 40 per cent agreement respectively. (This would seem to give the lie to the Canadian reputation for modesty – though a Canadian might claim this simply corresponds to the facts, and point to the annual UNESCO quality of life surveys, in which Canada was named the top country in the world for several years in a row at the end of the nineties and beginning of the new millennium). Astoundingly, however, the highest positive response to this statement – 59 per cent – comes from Austrians, and this only a few months following the dramatic upsurge of support for Jörg Haider’s Freedom Party in the 1994 elections.

If one looks at other significant figures in this category of civic issues, the most interesting correspondence between Canada and the USA is the very high agreement in both countries on the importance of respect for political institutions and the rule of law – 95 and 93 per cent respectively. Only Norway and Sweden rank higher, while the Czech Republic’s 85 per cent is slightly below average. However, there is a whole set of questions where the correlation between the Czech Republic and the USA is greater than that of either with Canada. Broadly speaking, these reflect a spectrum of attitudes to one’s nation that could be said to range from the “patriotic” to the “nationalistic”. In response to the question of how important it is to have been born in their countries, 69 per cent of both Americans and Czechs agree that it is “very” or “fairly” important; only 45 per cent of Canadians would agree – by far the lowest figure for any country in the survey. The same is true when respondents are asked how important it is to have lived most of their lives in their country: only 52 per cent of Canadians feel this to be “very” or “fairly” important, as opposed to 73 per cent of Americans and 79 per cent of Czechs. Both Czechs and Americans place a very high value on the importance of being able to speak the dominant languages of their countries – 95 per cent and 93 percent respectively; only 81 per cent of Canadians (who were given the choice of English or French) see this as crucial. Finally, in response to the statement that “People should support their country even if the country is in the wrong,” 32 per cent of Americans and 34 per cent of Czechs agreed, but only 15 per cent of Canadians. Again, the Canadians are very close to the bottom in this category: only the Dutch indicated that they were less willing to stand up for their country when they knew it was behaving badly. (In defence of the Czechs, it should be pointed out the figure of 34 per cent was the lowest for any country in the Central and Eastern European region.)

There is, however, one area in which there is a striking correspondence between the Czech Republic and Canada and a clear divergence from the United States – the importance of adhering to the country’s dominant religion. In all three countries the actual question asked was simply “How important do you think it is to be a Christian?” Both Czechs and Canadians had similar responses – no more than 22 and 25 per cent respectively, close to the bottom of the league in the survey (only the Netherlands, Norway and Sweden accorded even less importance to this issue). In the USA, however, 54 per cent agreed on its importance. But the low scores of both the Czech Republic and Canada probably derive from different sources. In the case of the Czech Republic, the figure undoubtedly reflects the general indifference to religion as such: in the 2001 census, a mere 32.1 per cent of Czechs declared they were believers (Český statistický úřad webpage), a proportion that is said to be the lowest in Europe. Canada is a different case; in the 2001 census there, the nine largest religious denominations and groups accounted for 82.6 per cent of the population, and no more than 16.2 per cent claimed to be without religious belief (Statistics Canada webpage). However, it would seem that Canadians in general feel that religion and politics, religion and national identity,

belong to different categories and should not be too closely linked. In this, they differ sharply from Americans.

In 1996 a major poll was carried out with the purpose of comparing religious attitudes in Canada and the United States (the aim was to go beyond the dry statistics of censuses, which do not deal with individuals' views). The results were surprising, in that they showed vast differences between the two countries, which otherwise share so much. For example, 55 per cent of Americans believed the Bible is God's word, to be taken literally, a position shared by only 28 per cent of Canadians (*Maclean's* 1996, 38). A full 79 per cent of Americans felt religion played an important part in life, but only 58 per cent of Canadians (*Maclean's* 1996, 39). Even more strikingly, 41 per cent of Americans claimed that religion was important to their political thinking, as opposed to only 19 per cent of Canadians – and a mere 9 per cent of Quebecers (*Maclean's* 1996, 40). But nowhere does the difference between Americans' and Canadians' attitudes to the importance of religious belief in public life come out more strongly than in their views on candidates for public office. Canadians, when asked whether they would vote for a party led by an evangelical Christian, a Muslim or an atheist, said yes in all cases – 80 per cent, 74 per cent, and 72 per cent respectively. In America, however, while 78 per cent would support an Evangelical Christian and 62 per cent a Muslim (this is pre-September 11), only 43 per cent would support an atheist (*Maclean's* 1996, 40). Here we have the strange phenomenon of a country that puts most value not on the importance of being a member of the country's dominant religion, but on the simple fact of being a believer.

The series of questions relating to the pride respondents take in their countries' achievements will not be dealt with here, since they are irrelevant for present purposes. There are two reasons for this. First, the answers to this set of questions, being so very subjective, lack correlative validity: it seems grotesque, for example that Czechs should be fourth from the bottom in terms of the pride they take in their country's sports achievements, when above them are countries like the Philippines, New Zealand (no. 2) and Ireland (no. 1). Second, and more specifically, the relationship of the responses to the question of national identity is ambiguous. A respondent might, for example, agree that cultural markers are important signs of national identity, but that his or her particular nation, for whatever reason, has not achieved as much as others. Or conversely, it might be felt that in terms of the nation's identity something like sport is not important, but that there are reasons to be proud of these achievements, since it has in fact done extremely well in this area. However, it is interesting to note that, in comparative terms, the USA ranks number one in terms of the pride taken in its political influence, economic achievements and armed forces, and that Canada takes first place when it comes to the way democracy works. Also that, with regard to pride in the country's armed forces, the Czech Republic is at the very bottom of the list.

The last set of questions in the survey relate to "the other" – the world outside. Here the message is mixed. The USA comes considerably higher than the other two

countries in terms of its wish to limit foreign imports (and this only a year after the NAFTA agreement the American government had been working so hard to achieve) as well as in its belief that immigrants take jobs away from people who were born in the country. Where minorities are concerned, responses are often surprising. In response to the statement that it is impossible for people who do not share the country's customs and traditions to become fully e.g. Canadian or American, only 35 per cent of Americans and 34 percent of Canadians agree (the Canadian figure being the lowest in the survey). Altogether 51 per cent of Czechs would agree. In seeming contradiction to this, Czechs are much more enthusiastic in approving of government assistance to help minorities preserve their customs and traditions: 44 percent as opposed to 17 per cent of Americans and 19 per cent of Canadians. This discrepancy is puzzling, but answers from other countries suggest that the most likely explanation is that in some countries - among them the Czech Republic - respondents were thinking in terms of their compatriots abroad, whereas in other countries they were making a judgment on policies affecting immigrant minorities in their own countries. Quite unexpectedly, in view of Canada's much vaunted multiculturalism policy, when it comes to whether racial and ethnic minorities should maintain their distinct customs and traditions or adapt and blend into the larger society, Canada would appear to be most assimilationist: 64 per cent of respondents favour minorities blending, as opposed to 58 per cent in the USA and 50 in the Czech Republic. Given the policies of the various governments involved as well as the social realities in the countries in question, this finding remains a mystery.

There are radically differing views on the contributions of immigrants to the society. Mention has already been made of respondents' views on whether immigrants take jobs from the local-born. In another question, only 9 per cent of Czechs feel that immigrants are good for the economy, while 34 per cent of Americans and an impressive 63 per cent of Canadians hold this view - all the more impressive when one remembers that the survey was taken at a time of economic boom in the USA and deep recession in Canada. This pattern is repeated when it comes to whether immigrants make a country open to new ideas and cultures: agreement is forthcoming from 23 percent of Czechs, 62 per cent of Americans and 79 per cent of Canadians. The same is true when it is a question of restricting immigration: the call for decreasing numbers receives the backing of 74 per cent of the Czech respondents, 64 per cent of the Americans and only 41 per cent of the Canadians. And if we look at those who have never lived in other countries, the figures for Czechs are 88 per cent, for Americans 75 per cent, and for Canadians 60 per cent, Canada along with Australia and New Zealand being the lowest in the survey.

This brings us to the end of the survey - or at least the parts that are relevant in this discussion.⁴ A few results, as pointed out above, seem surprising, though in some cases this may simply be because, for whatever reason, the assumptions made by the respondents in answering the questions differed from country to

country. In general, however, an interesting picture emerges. When it comes to concerns of a purely civic and one might almost say abstract nature – for example the importance of political institutions and laws – the USA and Canada seem significantly closer to each other than to the Czech Republic. This is also true when one considers what might be termed the respondents’ images of their countries – for example, “The world would be a better place if people from other countries were more like [us]”. However, in virtually every case where what is being investigated is a sense of national identity in the traditional sense or as viewed by traditional markers – the importance of being born in the country, of having the country’s citizenship, of speaking the dominant language, of the country remaining together and not splitting, of the place of “immigrants” and economic “imports” – it is the USA and the Czech Republic that are the closest, and in many cases very close, with the Canadians’ responses distancing them considerably from both the Czechs and the Americans. What this boils down to ultimately is a different concept of nationalism, with that of the Canadians being markedly more open – or less defined – with a greater acceptance of variety and less of an insistence on “nativism”. This does not mean the Canadians feel any less “Canadian” – the results of all three countries are similar here, with the Canadian and American figures almost identical. But it does mean that theirs is a nationalism that is more questioning and more critical, a nationalism that is more cosmopolitan and more at home in the world at large.

Endnotes

1. In addition to the printed form of the report (see “Works cited” below), it can also be accessed at <http://www.za.uni-koeln.de/data/en/issp/codebooks/s2880cdb.pdf>.
2. This sense of regional identity was only surpassed by Newfoundlanders, who showed themselves to be an even more “distinct society”: 57 percent saw themselves first as a resident of their province.
3. The Pew Charitable Trusts is a Philadelphia-based foundation involved in cultural, educational and religious research. The survey was carried out by the Angus Reid group; a summary of the results appeared in *Maclean’s* in November 1996 (see “Works cited”).
4. The respondents were also asked to answer a whole series of factual questions relating to their personal situation: age, marital status, education, earnings and family income, language(s) spoken at home, whether they were urban or rural dwellers, the size of the community they lived in, and so on. All of this information would of course permit a much more nuanced analysis of the responses to be made.

Works cited

Maclean's, 3 January 1994, 8-34.

Maclean's, 4 November 1996, 36-40.

Maclean's, 6 January 1997, 16-47.

National Identity. ZA Study 2880: ISSP 1995. Cologne: Zentralarchiv für Empirische Sozialforschung an der Universität zu Köln, 1998.

Český statistický úřad (Czech Statistics Office).

<http://www.czso.cz/csu.nsf/informace/mmez042903.doc>.

Statistics Canada. <http://www.statcan.ca/start.html>

Table 1

1995 ISSP Survey on National Identity

	USA	Czech Rep.	Canada
V4 - How close do you feel to your neighbourhood (or village)?	57	81	69
V5 - How close do you feel to your municipality?	60	87	76
V7 - How close do you feel to your country?	81	92	75
V8 - How close do you feel to your continent?	59	81	56
V10 - If you could improve your work or living conditions, how willing or unwilling would you be to move to another town or city within this (county/region/state)?	55	26	54
V12 - If you could improve your work or living conditions, how willing or unwilling would you be to move outside your country?	16	11	28
V14 - It is essential that my country remains one (nation/state/country). - Parts of my country should be allowed to become fully separate (nations/countries) if they choose to.	94, 6	87, 13	76, 24
V15 - How important do you think it is to have been born in your country?	69	69	45
V16 - How important do you think it is to have (e.g. American) citizenship?	93	83	87
V17 - How important do you think it is to have lived in your country for most of one's life?	73	79	52
V18 - How important do you think it is to be able to speak your country's dominant language(s)?	93	95	81
V19 - How important do you think it is to be a Christian?	54	22	25
V20 - How important do you think it is to respect your country's political institutions and laws?	93	85	95

V21 - How important do you think it is to feel (e.g. American)?	87	93	88
V22 - I would rather be a citizen of my country than of any other country in the world.	91	73	78
V24 - The world would be a better place if people from other countries were more like the people in my country.	40	15	45
V25 - Generally my country is a better country than most other countries.	81	22	77
V26 - People should support their country even if the country is in the wrong	32	34	15
V38 - My country should limit the import of foreign products to protect the economy	69	54	48
V44 - It is impossible for people who do not share my country's customs and traditions to become fully (e.g. American).	35	52	34
V45 - Ethnic minorities should be given government assistance to preserve their customs and traditions.	17	44	19
V46 - It is better for society if groups maintain their distinct customs and traditions. - It is better if groups adapt and blend into the larger society.	42, 58	50, 50	36, 64
V48 - Immigrants are generally good for the country's economy.	34	9	63
V49 - Immigrants take jobs away from people who were born in this country.	48	42	25
V50 - Immigrants make this country more open to new ideas and cultures.	62	23	79
V51 - Do you think the number of immigrants to your country nowadays should be increased or decreased?	9, 64	2, 74	21, 41
V55 - (About how long altogether have you lived in other countries?) I have never lived in other countries.	76	88	60

Note: Items have been given the designation assigned them in the survey (V14, V15, etc.). Only those items have been included that have been drawn on for the present article. They have been phrased as they would have been put to the respondents, or as the respondents would have phrased them themselves. Percentages have been rounded off to whole numbers.

Cactus and maple leaf in Ashcroft, B.C.: The (un)usual image of Canadian national identity

Jiří Karas⁶⁶

1. Introduction

The theme of national identity could be likened to a mosaic, a simile not unfamiliar to Canadians. The various characteristics, stereotypes and myths of Canadians, as well as their media, politics and economy, together form a picture of self-interpretation which they apply to make sense of their everyday lives. The mosaic keeps changing and people move the pieces any time they talk about who they think they are.

The purpose of this paper is to present some of the main findings of my research on national identity in Ashcroft, a small village in the interior of British Columbia. The aim of the research was not to re-discover Canadian identity, but rather to provide a comparison of some of the views, beliefs and stereotypes existing on the national level with the reality of a local community. The following discussion is based on the results of a small-scale survey carried out in July and August 2002 among the population of Ashcroft, B.C. The first part of the research included ten in-depth interviews with residents of Ashcroft; the second part made use of a questionnaire which I sent to all residents of Ashcroft, with a return of just under 100 completed questionnaires.

2. The question of national identity

The issue of national identity presents a specific variation of the ancient dispute over the real (*realia*) and the named (*nominalia*) as we know it from the scholastic philosophers: *Does it exist regardless of our opinion* or *Does it exist because we define it and name it?* It is a concept which, by almost all people's standards, exists. Its existence can be seen in the way most people quite freely make statements such as those some of my respondents gave. Their replies went like "We, Canadians, are so much more X than Americans" or "We are all quite similar - really nice and tolerant people" (interviews with residents of Ashcroft, B.C., July 2002). We see

⁶⁶ Department of English and American Studies, Faculty of Arts of Masaryk University, A. Nováka 1, 602 00 Brno, Czech Republic.

that people have certain ideas in their mind-worlds connected with certain nations. To present a scientific taxonomy of national identities, however, is impossible.

The working definition of national identity used in this study is based primarily on the subjective theories of national identity as presented for example by Benedict Anderson in his study *Imagined Communities* (Anderson 1991). Anderson says that a nation is “an imagined political community – and imagined as both inherently limited and sovereign” (1991: 6). He goes on to say that all nations must be imagined “because the members of even the smallest nation will never know most of their fellow-members, [...] yet in the minds of each lives the image of their communion” (1991: 6). This pseudo-communal mindset is characteristic of most modern nation-states. However, I will argue that Canada’s self-identity is based on somewhat different principles than that of most nations of today. For the sake of clarity, we should note that in this paper national identity is defined as *an open system of stereotypes, traditions and myths held by nations about themselves*.

3. Ashcroft, B.C.

In order to be able to effectively analyze the results of the research we must be familiar with the background information about the place where the research was conducted. Ashcroft is to some extent unique or different from communities in which most other Canadians in British Columbia live. Besides the fact that it is a small community in a rural area, there are three factors which make Ashcroft different and which therefore make it a good place to verify/falsify general statements concerning national identity:

1. **Environment:** The village of Ashcroft is located on the Thompson River in the interior of British Columbia. It is surrounded by light-brown hills covered with sagebrush, tumbleweed, cacti and various grasses. Geographically it lies in a small area of the bunchgrass geoclimatic zone – hot and dry – unusual in Canada (*Ashcroft - EDS, II-6*). The location seems to be one of the main factors determining Ashcroft to be an “unusual” or “special place” as many of respondents put it.

2. **Recent history:** Founded around a stagecoach stop in the 1860’s, the village became important with the coming of the Canadian Pacific Railway in 1885. Since then history took the community on a roller coaster of economic bright and dark times. It seems that Ashcroft is now hoping to recover from one of the darker periods. Therefore, the history of Ashcroft in the last twenty years is rather significant for our research: it can be summarized as a general decline in the economy and transformation of the social structure of the community. Since the late 70’s, the local economy has been dependent on the mining industry and both businesses and job opportunities have been moving to bigger towns, Kamloops in particular.

3. **Population:** According to the census of 2001, the community of Ashcroft was made up of some 1,375 people. The unique aspect of the population of Ashcroft is its age structure. It seems that due to changes in the economy, the people who grow

up in Ashcroft often leave the village when they become independent and older people come back or move to Ashcroft before retirement. This means that almost 30% of the people are over 55 (10% more than in the province).

4. Canadian Identity in Ashcroft, B.C.

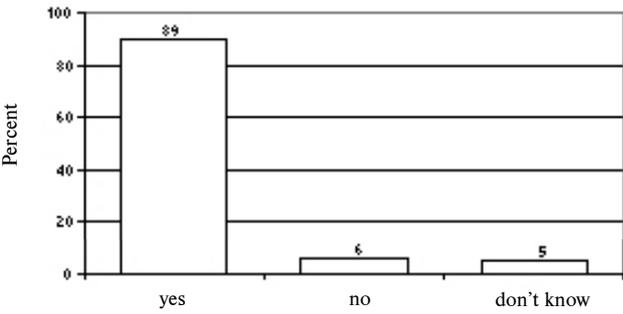
My research in Ashcroft, rather broadly, concerns these different areas - presented as questions - in which the Canadian identity found its particular shape: 1. According to people in Ashcroft, does a Canadian national identity exist? 2. Are Canadian myths (tolerance, peacefulness, belief in social good, humility) alive in Ashcroft? 3. How is the supposed Canadian tolerance reflected in their views on immigration? 4. Are there anti-American sentiments among the people in Ashcroft? 5. What other ideas or stereotypes shape the identity of Ashcrofters?

Here, I will present the results on several specific aspects of Canadian identity. They will be: 1. The existence of a unique Canadian identity 2. The idea of tolerance 3. Canadian “humble” patriotism 4. The idea of social good.

4.1 Existence of a Canadian identity

Hypothesis 1: Canadians feel that there exists a distinct Canadian identity which sets them apart from other nations.

National identity is in most countries and “nations” based on similarities and things shared. This means that we could expect the concept as such to thrive especially in countries where the classical form of nationalism succeeded in forming a political unit with one major ethnic group speaking one language and sharing the same values and norms. Canada is very different from this majority (Saul 1997: 101). The undeniable diversity in the society and the official rhetoric of multiculturalism make it questionable whether we should expect any kind of “national” identity with Canadians in Ashcroft. However, the results of my research and other studies show that Canadians do feel distinct and unique as a nation.



Graph 1: Do Canadians have a distinct character that makes them different from other nations? (%)

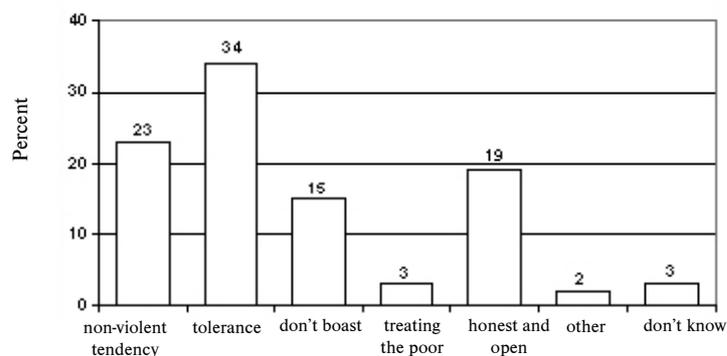
From this graph we can see that Canadians in Ashcroft are very certain that there is something that makes them unique as Canadians and different from people of other nationalities. An overwhelming 89 % of respondents were convinced about the real existence of such national identity. Such a high number is perhaps surprising but it is not uncommon with Canadians; in 1999 the *Macleans* national survey showed that 90 % of Canadians asserted that their country has “a unique identity, separate and different from all other countries in the world” (*Macleans*, December 1999, 22).

This paradoxical existence of Canadian identity was present also in the interviews conducted with people in Ashcroft. One of the interviewees, a man in his 50’s who had lived in 7 different provinces, said that “people speak different languages and they have their little differences, but they’re all Canadian. They all together are unique as a people.”

How is it possible, though, if there are so many different ethnic, racial, religious, linguistic and other groups? What is it that gives these people a sense of being a “nation” in the imagined sense of a society, rather than just a political unit? The ideas which bind Canadians together in their mind-worlds are those which seem to keep Canada from fitting in the typical “nation-state” category. They seem to be typical of what John Ralston Saul called “frontier nations”. Specifically I’m talking about the idea of unity in diversity, the tolerance which makes this possible, cooperation rather than conquest and the various qualities which come out of these principles.

4.2 The idea of tolerance

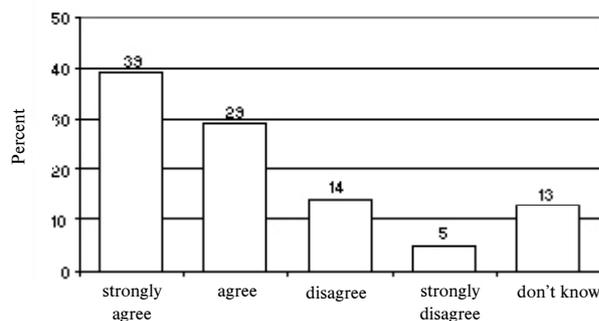
The idea of tolerance comes out of the diverse reality of Canada. The same understanding of tolerance that Canadians consistently show in national surveys was also present in Ashcroft. Several different methods were used to analyze this aspect of their identity. The first was an open question asking the interviewees and respondents to describe Canadians with two adjectives: 13.1 % included the word “tolerant”. It was the second most frequently mentioned adjective after “friendly” with 16.1 %.



Graph 2: Which characteristics make Canadians most distinct (%)

Graph 2 proves the “tolerance hypothesis” from a different perspective. Since it is put here in contrast with other Canadian autostereotypes, its strength and relevancy come out even more visibly – 34 % of the respondents identified tolerance as one of the two most distinct characteristics of their national identity. The results again do not differ much from the national average which was part of the 1995 *Maclean’s* survey in which 30 % identified a tendency toward non-violence as the most distinct Canadian quality, followed by tolerance with 29 % (*Maclean’s*, July 1995, 15).

What does tolerance mean in real life? To answer this question, we focused specifically on norms, values and moral standards, i.e. things that are not legally set, but almost everyone follows them anyway. This issue was included in my survey in a statement with which the respondents could agree or disagree, “Nobody has the right to impose his/her moral standards on other people.”



Graph 3: Nobody has the right to impose his/her moral standards on other people. (%)

In spite of the extreme character of the statement, almost 40 % strongly agreed and another almost 30 % agreed. This shows us that almost 70 % of the Canadians living in Ashcroft believe that moral standards are relative and not generally valid for everyone. This figure is even a little lower than was the result of a national survey in 1999, when 80 % of the respondents agreed with the same statement (*Maclean’s*, December 1999, 21).

This attitude cannot easily be explained without detailed empirical research. However, considering the diversity of people in Canada and in Ashcroft as well, a possible cause comes to mind. Ashcroft has had various ethnic and religious groups in the past living alongside each other – the Chinese, the Anglo-Saxon, the First Nations people, Protestants, Catholics, Hare Krishna and others. In order for these groups to coexist, survive and develop their community, the individuals within them had to give up the universality of their values systems. This common quest seems to be part of the answer for the community-like mindset present with the people in Ashcroft, as well as possibly with the rest of Canada.

4.3 Humble patriotism

The idea of Canadian humility is closely related to tolerance as it includes the belief that Canadians are not arrogant in asserting their national feelings. Therefore, the main venue for this stereotype to realize itself is the way Canadians express themselves as Canadian citizens, perhaps we could say how “patriotic” they are.

Glyn Hughes in his comparative study of Americans and Canadians suggests that Canadians see themselves as humble and not arrogant regarding their national feelings because they cannot imagine showing these sentiments without offending others (Hughes 2002: 155). As a result, Canadians find only few ways to show their national feelings and “whatever pride they take in Canada simply cannot be regarded as patriotism” (Hughes 2002: 155).

However, these conclusions are true only when we focus on national feelings concerning Canadians as a mass. There seems to be another kind of patriotism which is based on the notion of Canadian diversity in unity. It is the patriotism coming out of the “new nationalism” mentioned earlier. This fact was not only confirmed in the interviews conducted with people in Ashcroft, but even various community events in Ashcroft seem to offer examples of this new patriotism. An example, which was described by one of the interviewees in Ashcroft: During the Christmas season of 1998 Sage Hills Evangelical Church (one of the four churches in Ashcroft) organized a Christmas community concert. The main part of the program was a flag ceremony where people from different ethnic backgrounds living in Ashcroft came up with the flag of their country of birth and sang a variation of “Silent Night” in their language. There were approximately 15 different backgrounds represented, but the message of the event was to show the unity of the community. Another example was the Canada Day speech the mayor of Ashcroft gave in 2002. In his speech he talked about how he had moved to Canada from Hungary and he said, “I have come to love this country as my home. I am proud of being Canadian because we all are Canadian – whether we came from Hungary or any other country, we can be free, different and yet one nation” (paraphrased, Andy Kormendy on July 1, 2002).

4.4 The idea of the social good

Canadians have been known for their quality social system for a long time – for several years they have been at the top of the UN list of most desirable countries to live in. As Myrna Kostash pointed out in her study *Next Canada*, the belief in social good seems to be at the core of Canadian identity – even now at the beginning of the 21st century.

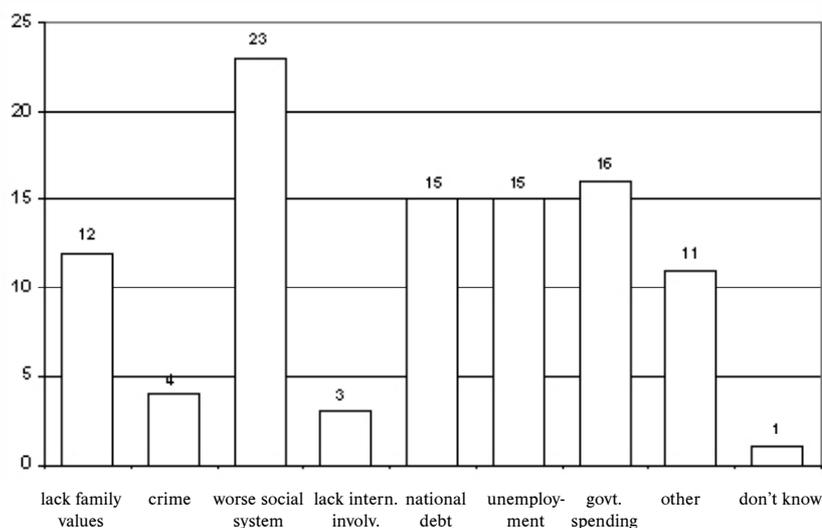
In Ashcroft, it was tested in several ways using different techniques. The first one was a part of the survey in which the respondents were asked to divide \$100 million among the following four areas of government spending: military, helping the poor, education system, health care.

Area	Average amounts in millions
Military	13.2
The poor	19.8
Education	30.5
Health care	36.5

Table 1: Suggested spending distribution of \$100 million

The table shows us that the respondents saw health care as the most important of the four areas. In Ashcroft specifically, this is a highly topical issue since the local hospital has been experiencing difficulties finding staff and there has been some talk about the possibility of it being shut down. It is interesting to note that all age groups saw the social system as the most important – not only the elderly who might feel the changes most directly.

Another way of testing this hypothesis was a question asking the respondents to identify two of the most pressing issues or problems facing Canada today. Seven options were given including the worsening of social services and the option “other”.



Graph 4: Canada's most pressing issues

The results in graph 4 show that the deterioration of social services was for people in Ashcroft the most pressing issue Canada has to deal with (23 % of the respondents). This attitude is again similar to the results of several polls conducted nationwide. In 1998 over one-fifth (22 %) of Canadians said that the need for better health care is the biggest concern of Canada. In 2000 this concern for the health

care system increased to 35 %! (*Maclean's*, January 2001, 28). As we see, the belief in social good represented by health-care and interpersonal solidarity is strongly present with the people in Ashcroft.

5. Conclusion

The concept of national identity as something in the minds of Canadians is too fluid to be captured in a single study – each attempt will only present one of its facets. The local research on the topic in Ashcroft, B.C. presents us with new-old information. It is valuable because it tests the general stereotypes and the findings of nationwide research on a local level in a place with many qualities making it different from the average.

In spite of these local differences, the Canadians living in Ashcroft showed themselves to be remarkably similar to those living elsewhere in Canada. Their understanding of their own distinctiveness is equally strong and they also share the core attitudes and values with their fellow countrymen/women. The belief in unity in diversity which cultivates tolerance, a community mindset, openness and solidarity represented in the social system seem to be at the core of how Canadians in Ashcroft see themselves.

Works cited

- Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Verso, London 1991.
- “Ashcroft Village - Community Facts.” BC Statistics. 20 September 2002
<<http://www.bcstats.gov.bc.ca>>
- Gregg, Allan. “Scary New World”. *Maclean's*, 31 Dec. 2001: 22-25.
- . “Surprising returns”. *Maclean's*, 1 Jul. 1995: 15.
- . “Voices of Tolerance”. *Maclean's*, 28 Dec. 1998: 18-22.
- Hughes, Glyn. “Imag(in)ing Identity: Perceptions and Conceptions of Canada and the United States in English Canadian National Identity.” In *Shaping Canadian Identities: Proceedings of the 9th European Seminar for Graduate Students in Canadian Studies*. Ed. Don Sparling. Brno: Masaryk Univ. Press, 2002, 145-161.
- Kostash, Myrna. *The Next Canada: In Search of Our Future Nation*. McClelland & Stewart, Toronto 2000.
- Phillips, Andrew. “Benign Neglect”. *Maclean's*, 20 Dec. 1999: 24-25.
- Saul, John Ralston. *Reflections of a Siamese Twin: Canada at the End of the Twentieth Century*. Penguin Books, Toronto 1997.
- Sheppard, Robert. “Keeping Our Distance”. *Maclean's*, 31 Dec. 2001: 26-27.
- . “We Are Canadian”. *Maclean's*, 25 Dec. 2000: 26-31.
- “We Must Wake Up”. [n.a.] *Maclean's*, 4 Feb. 2002: 30-31.
- Village of Ashcroft: Economic Development Strategy*, Urban Systems Co., Feb 2002. (unpublished material)
- Wood, Chris. “The Vanishing Border”. *Maclean's*, 20 Dec. 1999: 20-23.

Tourism as a tool for a closer understanding between nations – A comparison of some aspects of the development of tourism between Slovakia and Canada

Marica Mazurekova⁶⁷

1. Introduction

Slovakia and Canada are countries which are different in the number of their inhabitants and their area. Canada has close to six times as much population as Slovakia with a little over 30 million in Canada and 5.3 million in Slovakia. Also, they differ in their national parks – Canada has 29 national parks with an area of 21 000 km² and Slovakia has 7 national parks with an area of 1899 km². Canada is one of the largest geographically secure nations in the world as its territory covers 7% of the Earth's surface and it contains 9% of water reserves of the world. Slovakia is a much smaller country with 49 035 km², but it has a very valuable natural, cultural and historical heritage, which could be used to its advantage in tourism.

Despite the discrepancies in size and population, it is possible to compare some activities in tourism, for example marketing strategy, marketing planning, financing, organization and to find some ideas for their possible future co-operation in the area of know-how, conceptual approach, exchange of skills, experiences and experts in tourism and hospitality.

The aim of this article is to find some trends in the development of tourism in Canada and in Slovakia with a focus at pointing towards a closer co-operation between Slovaks and Canadians leading to better understanding and common economic development.

2. Support of tourism in Canada and in Slovakia

Tourism, called in Canada the “tourism industry”, is one of the most dynamic developing branches of the national economy. It is due to Canada's highly developed economy brought on to a large degree due to their close co-operation with the

⁶⁷ Faculty of Economics of the University of Matej Bel, Tajovského 10, 975 90 Banská Bystrica, Slovak Republic.

American and Asian markets, which seems to be a strategic advantage in the future due to the enormous amount of population in those markets. Another reason for this development is that Canada is a beautiful country with its interesting natural potential in ecologically protected flora and fauna. Further, tourism flourishes as a result of a governmental strategy for the development of tourism in Canada at the federal and provincial levels as well as due to the positive relation of Canadians to their country and nature. Canada is aware of the importance of investments into tourism as one of the most important branches of the economy. For example, in 1999, the Provincial government of Ontario provided 1.6 million dollars for the development of 9 pilot projects for investments and research.

The return of the investments in these 9 pilot projects was 20 million dollars, e.g. more than 10 times. In comparison - in Slovakia only 1 pilot scheme of tourism was developed in 2001, which aim was to support by different grant programs the development of tourism in the individual regions. Despite this low level of investment, tourism is one of the most productive areas of the sector of services, which could be used to make the most of the natural potential of the country and to bring about a decline in the high unemployment rates in Slovakia.

3. Management of tourism and revenues from tourism in Canada and in Slovakia

In Slovakia, tourism belongs to the competence of the Ministry of Economics while in Canada development of tourism is left to the individual provinces. In the Province of Ontario, for example, the Ministry of Tourism was created in 1999 and tourism was named as the key engine for economic development in the Province of Ontario and one of the most crucial keys for creating employment. 50 million dollars was invested into the marketing of tourism along with more than 10 million dollars for the development of infrastructure. This would appear to be an important lesson for Slovakia.

It should be stated that in Slovakia an insufficient amount of financial resources are allocated for promotion and marketing. The budget for 2000 was 38 million Slovak crowns - only 2.7% of the total budget's expenses - however the need was a minimum of 80 million Slovak crowns. On the other side the Canadian figures for tourism indicate that this country considers tourism to be one of its priorities. Canada is one of the 15 most visited countries in the world and it occupies 9th place in the world in the amount of revenues from tourism.

In Slovakia revenues from tourism are documenting the following development - they are improving due to better concepts of marketing and promotion in the Slovak strategy of tourism. This situation is, however, still not satisfactory and there are many areas where the situation could be improved (financing, promotion, marketing, personable approach to tourists, etc).

To underline the importance of tourism in the sector of services in the world, we should mention its third position of importance in the amount of revenues after

the oil and gas industry and automobile industry. In 1999, tourism had about a 13 % share in the creation of the world's Gross Domestic Product and 14 % in the countries of the European Union. Income from tourism grows approximately 7.5 % annually. At the end of the 20th century about 11 % more working places were created through tourism in the world and 15 % in the countries with developed tourism.

The importance of tourism is also in the factor that tourism is a source for solving unemployment in a country, because it encourages the development of some other activities in the areas visited by tourists and improves employment in trade, transportation, and other services etc.

In Slovakia there are 39 economically not very developed districts and 13 economically poor districts. The differences between these districts are growing from year to year and tourism could be one of the tools for their economic growth in the future.

4. The tourism industry and state politics in tourism in Canada

Canada is a federation of 10 provinces and 3 territories and the Federal government is responsible for the development of the whole country at the national level, however provincial governments are responsible for some tasks at the provincial level. There is also the municipal level of government. All three levels participate in the development of tourism as well as the private sector – the main owner of tourist facilities. At the national level the Canadian Tourism Commission (CTC) was created in 1995 because economic development at the beginning of the 1990's was in a state of stagnation caused by a global economic recession. The Canadian government decided to focus on conceptual marketing, strategy preparation, and financing of its tourism industry. These concepts were created at the national level, however their actual development were taken at the provincial level. Canada's efforts led to effective co-operation between all participants and sectors – state, private and not-for profit.

The main role of the CTC is to promote the development of tourism, to sell Canada as a tourist destination, to provide information about tourism in Canada and to prepare a direct approach to all these subjects with decisive competences at the governmental level. At the provincial level, for example in the Province of Ontario, tourism is governed by the Ministry of Tourism and Recreation and there is a close partnership with the private sector, for example with the Ontario Restaurant and Foodservice Association, Ontario Hotel and Motel Association, Accomodation Motel Ontario, and others.

In Slovakia tourism is governed by the Ministry of Economics and there does not exist some specific subject or ministry in charge of the development of tourism. The organizational structure of tourism is divided into three levels – state, regional and municipal. Marketing is provided by the state owned Slovak Tourist Board, which is responsible for marketing and promotion of tourism. Last year the Slovak Tourist Board opened the first office of tourism in Prague and later opened offices in Vienna,

Moscow, Amsterdam, Warsaw and in the state of preparing representation in Paris, Budapest, Ukraine, Great Britain, Italy, the Baltic states and Yugoslavia.

5. Intercultural and international aspect of tourism

Tourism is an economic stimulator as well as a creator of closer ties between nations and the growth of understanding between cultures. Tourism could also bring about closer relations between nations all over the world and those countries that emerged after the fall of the „iron courtain“. This positive change of the political system in the former communist countries created a better environment for the destruction of stereotypes about countries and people, which were created primarily by the ideological leaders in the former communist countries. The boundaries to Europe and the whole world were opened and relations have led to different dimensions – based on cultural and human acceptance and understanding.

Canada is one of the partners that Slovakia would like to co-operate with because of its international credit as a country of highly valued ethics in conjunction with a very developed economy. Also in tourism Canada can provide valuable forms of co-operation, know how, and expertise. There are a couple of programs offered by the Canadian government for the purpose of promoting entrepreneurship activities between our countries, for example the program “Renaissance of Eastern Europe”, which is focused on the creation of common enterprises – joint ventures and projects to improve infrastructure in Slovakia. In addition the program CESO offered the sponsorship and co-operation of Canadian experts in Slovakia, which could be used also in the tourism industry.

This is only a brief view of the state of tourism industry, possibilities of its promotion and development between our two countries – Canada and Slovakia. There could be some other partners in this mutual co-operation as our closest partner the Czech Republic or some other neighbor states – Hungary, Poland or others. We can state in the end that cultural differences involved in the conception of intercultural co-operation are not perceived as threats, but as opportunities. Identifying, understanding, accepting of cultural differences is the only way to attain better achievements in the process of mutual co-operation.

Works cited

- Canadian Tourism Commission resources, Ottawa, Canada
- Ministry of Tourism of the Province Ontario, Toronto, Canada
- Ministry of Economy of the Slovak Republic, Concepts of the development of tourism in Slovakia.
- Machurkova, M. 2000. Tourism in Slovakia during the year 2000, Bulletin of Tourism 2/2001.
- www.canadatourism.com

Theories about ethnicity in literature

Katalin Kürtösi⁶⁸

“We must break out of the ghetto, [...] and immerse ourselves in our *difference*”
P. Verdicchio, 55.

As early as in 1935, Watson Kirkconnel suggested that together with works by the English and French communities, those by other ethnic groups be considered as components of Canadian literature (Pivato 1991, 27). In our days the balance has changed significantly: ethnic writing makes up a significant portion of literature in Canada, be the language English or French, it has become part of the canon and many works belonging to this group have received prestigious literary awards both in Canada and on the international scene.

Official multiculturalism has, without any doubt, played a decisive role in the flourishing of writing by authors who do not belong to the two founding nations (which implies that, oddly enough, first nations writers are very often mentioned together with writers with immigrant background), although ‘ethnic’ texts were already written in the interwar period and John Marlyn’s *Under the Ribs of Death*, considered by several critics (e.g. Rasporich, 37) a ‘prophetic’ novel, was published as early as 1957. Still, when speaking about ethnic writing in Canada, we generally mean works written during the past 25–30 years – theory and criticism lagging about half a decade behind.

One of the pioneering volumes about the ethnicity problematics was published by Jars Balan in 1982 as a selection of papers presented at a conference at the University of Alberta in the fall of 1979. The three main sections of the conference dealt with writers in ‘exile’, mainstream writers drawing on the ethnic experience (i.e. Jewish authors), and ethnic characters in Canadian fiction. Jars Balan in the “Introduction” mentions that they included “native Canadian literature under the ethnic designation and concluded that although native people were not really ‘ethnics’ in political terms [...] culturally they shared much with ethnic minorities.” (xi) Among the guest authors we can find names like Maria Campbell, Pier Giorgio di Cicco, Joy Kogawa, Myrna Kostash, George Ryga, Rudy Wiebe, to name but a few – and let me remind you again, the date was 1979! Writer and critic Henry Kreisel, based on his own experiences, examined the relationship

⁶⁸ Department of Comparative Literature, Egyetem ut. 2, 6722 Szeged, Hungary, kurtosi@hung.u-szeged.hu.

of language and identity, stating that “identity was not something forever fixed and static. It was rather like a tree. New branches, new leaves could grow. New roots could be put down, too, but the original roots need not be discarded.” (8) In the year of the publication of the above volume, one of the participants of the discussion in Edmonton, Judy Young, published an article with an extensive bibliography about “Canadian Literature in the Non-Official Languages”, in which she states that “Most writers who live in Canada but do not work in English or French are usually no longer part of their original cultural and linguistic heritage while, at the same time, they may not yet be part of Canadian literature either. Even when an ‘immigrant’ writer writes in one of the official languages, his or her themes, concerns and sensibilities usually relate to the former culture” (138). Like H. Kreisel, Judy Young, too, mentions the question of the problem of identity and writing in another language (139).

Ethnic writers generally try to set up a link in their work between the old and new countries and their cultures. For this purpose they use certain motifs, terms and words frequently: genealogy, generations, foreign place names and languages, changing places. “The declaration of genealogical membership is one of the simplest modes of structuring literature. [...] To evoke the origin is, thus, to originate discourse.” (Loriggio, 61) This latter feature is similarly present in modernism and the antiquity (the Bible, Homer). J. Pivato, speaking of two milestone novels in Canadian literature, namely *Under the Ribs of Death* by John Marlyn and *The Italians* by Frank Paci, concludes that ethnic novels deal with three general topics:

1. The myth of the Promised Land;
2. The question of the new identity; and
3. The voices of the author.” (Pivato 1994, 197)

Marlyn builds his novel on the idea of getting rich, a frequent immigrant dream of people going to the New World. Young Sandor Hunyadi, the protagonist of *Under the Ribs...* thinks that he can reach everything with money – first of all he wants to get out of the immigrant ghetto where everybody is poor, dirty and helpless. He wants to assimilate with the British, lies about his name then changes it to Alex Hunter. His attitude toward his community is showing signs of self-hatred, typical of new immigrants. In a *Bildungsroman* scheme, Marlyn’s hero – after the disastrous impact of the Depression on his own life – comes to realize his mistake and acknowledge that life has values that money cannot buy. In an interview, the writer himself stated that in his novel, “the overriding element is not ethnic but humanistic. The basic conflict is the philosophical dichotomy between the father and the son, Sandor, between humanism and blatant, rampant commercialism.” (Rasporich, 37.) The aspiring young man is too ready to mix his dream world with reality. Marlyn describes this process – to borrow John Roberts’ phrasing – using ‘symbolic irony’ (42). “Although Marlyn utilizes irony to illuminate this world of shifting perspectives, he does so not to prove that reality is unknowable, but to warn against the pitfalls in the process of unmasking it. He uses sarcasm, parody and dramatic irony to evoke the illusions which leave Sandor confused, alienated,

and supporting a false identity in a corrupt Canadian culture.” (Roberts, 41) This irony helps the author describe “the instability, ambivalence and insecurity which accompany an individual’s attempt to bridge two cultures or ideologies.” (Roberts, 47) The base language is standard English, switching occasionally into German, using some words in Ukrainian to evoke the ethnic neighbourhood – and Marlyn also uses a transcription of ‘immigrant-English’ in dialogues of the young boy.

“Everywhere I go,” he cried, “people laugh when they hear me say our name. They say ‘how do you spell it?’ [...] If we changed our name I wouldn’t hafta fight no more, Pa. We’d be like other people, like everybody else. But we gotta change it soon before too many people find out.” (17)

The debate on ethnic writing continued in the 1980s: in 1985 the first edition of *Contrasts*, the collection of papers, edited by J. Pivato came out. Pivato stated that “Ethnic literature has traditionally been defined as writing in the unofficial languages of Canada.” (27), but also designates the tasks of criticism: “Future scholarship should look to ethnic writing as a way of taking Canadian writing into a truly international context of comparative study and exchange.” (29-30) In Pivato’s view, *Configurations* by E. Blodgett could serve as a model since it is “the first critical study, comparative or unilingual, that seriously considers the work of ethnic writers and their contribution to the majority literatures of Canada.” (18) It is mainly thanks to Italian-Canadian writers and critics that the language-model of ethnic – or as others (e.g. Caccia) would call it, minority – writing has been worked out. Based on linguist Henri Gobard’s tetralinguistic model, F. Caccia applies the terms of *vernacular, vehicular, referential and mythic languages* to Italian-Canadian writing: immigrant regional dialects are the vernacular language, English is the vehicular, and referential language while standard Italian corresponds to the mythic language. (156-157) In Québec, the situation is more complicated, because English as vehicular and referential language is replaced by French. (159)

Marco Micone’s *Gens du silence (Voiceless People)* is generally held to be the best known example of this complex situation – as J. Pivato says, “The creation of a trilingual world in Montreal – French, Italian and English – is not just an act of the imagination but a reflection of local reality.” (Pivato 2000, 11) At the turn of the Millennium, twenty years after the conception of Micone’s seminal play, Pivato systematizes its epistemological dualities setting up the theory of ‘five-fold translation’, namely: 1. Silence and voice, 2. Knowledge and form, 3. Language and *lingua*, 4. Culture and cultura, and finally 5. Discourse and discovery. Micone was the pioneer of putting immigrant characters on the stage whereby the previously ‘voiceless people’ could speak up about their lives and problems as immigrants in Québec society. “Micone translates immigrant questions into the Quebec discourse and thus undercuts notions about pure Quebec culture and a national Canadian literature.” (Pivato 2000, 13) In the dialogues, these characters reflect the linguistic schizophrenia of urban Montreal: the base language is standard French, with inserted passages in English and Italian. Most of the Italian immigrants came from rural regions of their country – in Canada they had to fit into an urban society, so

apart from dislocation, they also suffered from a culture shock. These experiences, of course, appear on the discourse level, resulting in a polyphonic play, where the immigrant experiences are translated onto the stage using the subversive strategies of marginalized people.

To return to definitions of ethnicity, let us continue with F. Loriggio's view, which points out that ethnicity cannot be defined formally:

"any style, any genre can be ethnic. Nor is content a more reliable discriminant: a work with an ethnic setting or ethnic characters or displaying ethnic themes is not necessarily ethnic. [...] an ethnic work is a work written by someone who, in a particular society, is perceived to be an ethnic.

At the heart of literary ethnicity are, then two processes, which may interlock but do not have to. In one respect, ethnicity is a perspective: it occurs when ethnics assume voice, speak about themselves, when there is vision from within, writing with inside knowledge. In a second manner, ethnicity presupposes an indirect act of reference [...] relies on the figure of the author, and, more specifically, his or her social identity, for mediation. When the work is intrinsically ethnic, contains ethnic material, the writer attests to its authenticity." (Loriggio 1987, 55)

By the mid-eighties it became obvious that ethnic writers use several languages within the same work: most of them chose one of the official languages of the country to reach wider readership and insert passages in the other official language as well as their own native tongue, sometimes dialect, in their texts. This strategy underlines the fact that in their case, language, culture and territory do not coincide. (Loriggio, 56) All this implies that critics have to use new tools to fully understand and correctly interpret these works – thematic criticism, for example, is not equipped for this.

The past 12 years can be termed as 'post-thematic' stage in ethnic criticism. Theoreticians and writers alike are active participants of conferences and volumes discussing the question and they try to phrase the main tasks of both groups. In P. Verdicchia's view, an ethnic writer "has the job of re-writing the text of his ancestors, writing new texts, re-writing the texts of Canadian literature, [...] writing texts in two, three, or more languages". (54) Ethnic texts have to change with time – "Modern ethnic texts diverge from their antecedents or their coeval analogues in that on the basic, common cultural, mythic material they bring to bear specific coordinates, which have to do with the family as an institution, with its relation to technology, to space, to minority group issues." (Loriggio 1990, 87)

The increased critical interest in ethnic literature finally arrived at a point when ethnic writing entered curricula and anthologies, so ultimately could make part of the canon debate, even if, as E. Padolsky remarks, "The list of established minority writers is relatively short, and [...] the criticism of canonized minority writers has treated them in relation to 'mainstream' categories". (376) Critical

interest, however, took a sharp change in the early 1990s, post-modern gained ground, raising “certain minority writers (such as Cohen, Ondaatje, and Gunnars) to critical centrality” (Padolsky, 378). The multilingual and inter (or trans)-cultural features of contemporary ethnic writing in Canada helped its international recognition, which manifests itself not only in prestigious literary prizes but also in a growing number of translations, very often into the language of the ‘mother country’ of the ethnic writer. As a special side-effect of this process, literature by authors from the First Nations also started to flourish in the last two decades of the twentieth century. As a result of this process, not only is the Canadian mosaic becoming more and more colourful, but it is changing into a kaleidoscope, as writer and critic Janice Kulyk Keefer aptly puts it.

These changes, which on the writers’ side underline the dominant writing strategy in one of the official languages and short passages in the other official language and the mother tongue and on the critics side mean a stronger and stronger participation of academics with non-ethnic (or to be more exact, not exclusively ethnic) background, can be demonstrated by two important anthologies and two volumes of papers. The title of the first anthology – *Other Solitudes* – points at *Two Solitudes*, Hugh MacLennan’s thesis novel of 1945 about the French-English relationship in mid-twentieth-century Canada. Linda Hutcheon and Marion Richmond included short stories or passages from novels by 18 ‘ethnic’ writers, including, e.g. Mordechai Richler, followed by responses of a representative of First Nations (Tomson Highway) and of the ‘two founding nations’ (Jacques Godbout and Robertson Davies). This anthology contains interviews with all 18 writers after their works. The subtitle of the anthology published in 1990 says *Canadian Multicultural Fictions*, and Linda Hutcheon in the “Introduction” explains why she has chosen the term ‘multicultural’ instead of ‘ethnic’ (everybody is part of an ethnos). Six years later, Smaro Kamboureli edited another anthology of *Canadian Multicultural Literature*.

In the “Introduction” to *Writing ethnicity*, editor W. Siemerling speaks about an “ethnic revival or re-ethnicization’ in both Canada and the United States”, and refers to Berry and Laponce who claimed “globalization of the economy as partially responsible for a desire for smaller communities as purveyors of meaning, and identify, as further factors that have contributed to the importance of ethnicity, the weakening of the nation-state” and migrations. (3.) Ethnic writing in Siemerling’s understanding contains “work in languages other than French and English”, but also those composed “in one of the official languages, but offering nonetheless specific qualities relevant in terms of ethnicity”. (7.) For critic-novelist Janice Kulyk Keefer, literary ethnicity, i.e. “the imaginative exploration and inscription of ethnic experience [...] is the Janus-faced, split vision of writers engaged not only with the invention of ethnicity in a new world or *ad quem* context but also, and as importantly, with an engagement with the *a quo* old world or country of origin, ancestral or immediate.” (Kulyk Keefer, 1996, 85) Lucie Lequin, on the other

hand, points out that “Marginalisées et minoritaires, les écrivaines migrantes sont souvent inaudible ou trop audibles, invisibles ou trop visibles.” (130)

In the most recent volume of our analysis, Tamara Palmer Seiler puts the problematic of ethnicity in Canadian literature in the context of post-colonialism, pointing out that the two different ways of looking at Canada, embodied in the emphasis on a unified national culture versus the emphasis on multivocality, are not ultimately incompatible. A post-colonial, multicultural aesthetic can allow an appreciation of both as discourses that, in complex interaction, express Canadian experience on the margins of several empires – an experience that continues to be shaped not just by difference, but by various kinds of difference, as well as by complex hybridity that is never static. (62.) A very typically Canadian answer to the questions.

Works cited

- Balan, Jars (ed.): *Identifications. Ethnicity and the Writer in Canada*. Edmonton: The Canadian Institute of Ukrainian Studies. The University of Alberta, 1982.
- Caccia, Fulvio: “The Italian Writer and Language”. In: Pivato, *Contrasts*, 153-167.
- Hutcheon, Linda, Marion Richmond (ed.): *Other Solitudes. Canadian Multicultural Fictions*. Toronto: Oxford University Press, 1990.
- Kamboureli, Smaro (ed.): *Making a Difference. Canadian Multicultural Literature*. Toronto: Oxford University Press, 1996.
- Kreisel, Henry: “The ‘Ethnic’ Writer in Canada.” In: Balan, 1-13.
- Kulyk Keefer, Janice: “From Mosaic to Kaleidoscope. Out of the multicultural past comes a vision of transcultural future.” *Books in Canada*. September 1991, 13-15.
- Kulyk Keefer, Janice: “‘Coming Across Bones’: Historiographic Ethnofiction.” In: Siemerling, 84-104.
- Lequin, Lucie: “Quelques mouvements de la transculture.” In: Siemerling, 128-144.
- Loriggio, Francesco: “The Question of the Corpus: Ethnicity and Canadian Literature.” In: John Moss (ed.) *Future Indicative. Literary Theory and Canadian Literature*. University of Ottawa Press, 1987, 53-69.
- Loriggio, Francesco: “Italian-Canadian Literature: Basic Critical Issues.” In: Minni, Ciampolini, 73-95.
- Marlyn, John: *Under the Ribs of Death*. Toronto: McClelland and Stewart, NCL, 1990.
- Minni, C. Dino, Anna Foschi Ciampolini (ed.): *Writers in Transition. The Proceedings of the First National Conference of Italian-Canadian Writers*. Montreal: Guernica, 1990.
- Padolsky, Enoch: “Canadian Ethnic Minority Literature in English.” In: J. W. Berry, J. A. Laponce (eds.) *Ethnicity and Culture in Canada: the Research Landscape*. Toronto: University of Toronto Press, 1994, 361-386.
- Palmer Seiler, Tamara: “Multi-Vocality and National Literature: Towards a Post-Colonial and Multicultural Aesthetic.” In: Verduyn, 47-63.
- Pivato, Joseph (ed.): *Contrasts. Comparative Essays on Italian-Canadian Writing*. Montreal: Guernica, 1991.
- Pivato, Joseph: “Ethnic Writing and Comparative Canadian Literature”. In: Pivato, *Contrasts*, 15-34.
- Pivato, Joseph: *Echo. Essays on Other Literatures*. Toronto: Guernica, 1994.

- Pivato, Joseph: "Five-Fold Translation in the Theatre of Marco Micone". *Canadian Theatre Review*, No. 104. Fall 2000, 11-15.
- Rasporich, Beverly: "An Interview with John Marlyn." *Canadian Ethnic Studies*, XIV.1, 1982, 36-40.
- Roberts, John: "Irony in an Immigrant Novel: John Marlyn's *Under the Ribs of Death*." *Canadian Ethnic Studies*, XIV.1, 1982, 41-48.
- Siemerling, Winfried (ed.): *Writing Ethnicity. Cross-Cultural Consciousness in Canadian and Québécois Literature*. Toronto: ECW Press, 1996.
- Verdicchio, Pasquale: "The Intellectual Ghetto" In: Minni, Ciampolini, 53-55.
- Verduyn, Christl (ed.): *Literary Pluralities*. Peterborough: Broadview Press, 1998.
- Young, Judy: "Canadian Literature in the Non-Official Languages. A Review of Recent Publications and Work in Progress." *Canadian Ethnic Studies*, XIV.1. 1982, 138-149.

Comptes rendus - Reviews

Yves Cormier: Dictionnaire du français acadien. Fides, Québec 1999, 440 p.

Deux variétés principales sont parlées sur le territoire du Canada: le français québécois et le français acadien. Tandis que la plupart des études et les dictionnaires sur les particularités du français au Canada se concentrent sur celui du Québec, le français acadien était resté un peu en retrait. Yves Cormier a choisi le français acadien pour en montrer la vitalité actuelle.

Par le français acadien, on entend la variété du français qui est parlée dans les provinces de l'est du Canada. Le foyer principal des Acadiens se trouve au Nouveau-Brunswick et des groupes d'Acadiens se sont implantés en outre en l'Île-du-Prince-Édouard, en Nouvelle Écosse, à Terre Neuve et même au Québec. Appartiennent au domaine linguistique acadien également la Base-Côte-Nord, le sud de la Gaspésie et les îles de la Madeleine. Le domaine acadien déborde légèrement sur l'État américain du Maine et englobe les îles françaises de Saint-Pierre-et-Miquelon. Il ne faut pas oublier qu'un important contingent acadien se retrouve en Louisiane, ce qui s'explique par les pérégrinations effectuées à la suite du Grand Dérangement par la communauté acadienne dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Cette variété se distingue non seulement du français métropolitain, mais également des autres variétés canadiennes qui se rattachent plutôt au français québécois.

L'ouvrage contient plus de 1100 entrées et plus de 2000 acadianismes, ce terme recouvrant non seulement des formes ou des expressions mais aussi des sens qui sont, ou ont été, en usage en Acadie et qui ne font pas partie du français tel qu'on le trouve décrit dans les dictionnaires généraux français. Certains acadianismes peuvent être connus ailleurs en Amérique du Nord (notamment au Québec et en Louisiane).

La nomenclature retient tous les acadianismes qui sont principalement ou exclusivement en usage sur le territoire linguistique acadien (et non au Québec), certains acadianismes attestés au Québec, les acadianismes d'origine française avec une forme, un sens ou un statut spécifiques (*clairdiller* « briller », « reluire », *marionnette* « aurore boréale », *présent* « cadeau », *point* « pas », etc.), la majorité des emprunts aux langues amérindiennes (*mocauque* « marécage », *machcoui* « écorce de bouleau », etc.) et certains emprunts à l'anglais (*sévère* « arpenteur », *frolie* « rassemblement de personnes pour effectuer une tâche commune, notamment construire un bâtiment », etc.).

Chaque article comprend trois parties distinctes qui visent à donner une description la plus complète possible. Une première partie descriptive comprend le mot en entrée, suivi de la prononciation la plus courante, la catégorie grammaticale, le genre, parfois le nombre. Suivent les sens principaux et secondaires, précédés de marque d'ordre géographique ou d'usage et les citations qui illustrent les emplois décrits. La partie géolinguistique précise l'aire de distribution de l'emploi en question sur le territoire linguistique acadien. La troisième partie apporte des réponses sur l'origine des emplois acadiens traités.

Il faut apprécier cet ouvrage qui englobe tous les aspects du lexique acadien en les ancrant dans les usages quotidiens de la vie moderne. Les définitions illustrées par d'abondants exemples puisés dans des ouvrages récents, et le choix judicieux des citations, qui ont l'avantage d'être parfois assez longues, permettent bien de se familiariser avec une quantité de mots acadiens dans leur contexte naturel.

Jan Holeš

Lionel Meney: *Dictionnaire québécois français*. Guérin, Montréal 1999, 1884 p.

Parmi les nombreux ouvrages sur le français québécois,⁶⁹ le dictionnaire de M. Meney retient une place importante par son objectivité et par son approche lexicographique synchronique et moderne.

La nomenclature, construite à partir de l'analyse d'un important corpus de textes québécois (littéraires, journalistiques et autres), contient les mots, les expressions et les structures inconnus du français standard (*placoter* « bavarder », « parler de la pluie de du beau temps »), présents en français standard mais avec un sens différent (*innocent* « imbécile », « crétin », « idiot »), présents en français standard mais avec une fréquence d'emploi différente (*présentement* « actuellement », considéré comme vieilli ou régional en français standard et courant en québécois).

Sont retenus également de nombreux anglicismes qui représentent une des caractéristiques du québécois, soit des emprunts directs (*all right*, *game*, *gun*, etc.), soit des calques de sens (*change* « monnaie », *comté* « county », *copie* « exemplaire »), ou des calques de forme (*ami de fille* « girlfriend », *ami de garçon* « boyfriend », *meilleur vendeur* « best-seller », etc.), ainsi que des locutions phraséologiques calquées sur l'anglais (*être dans le même bateau* « to be in the same boat », *parler à travers son chapeau* « to talk through one's hat », *le chat est sorti du sac* « the cat is out of the bag », etc.). D'autres groupes de mots spécifiques contiennent des emprunts amérindiens (*ouaouaron* « grenouille géante *Rana catesbeiana* », *atoca* « airelle à gros fruits ») et des créations lexicales (*CÉGEP* ou *cégep* « établissement d'enseignement situé entre le secondaire et le supérieur », abréviation du *collège d'enseignement général et professionnel*, *décrocheur* « étudiant qui abandonne ses études avant la fin », etc.).

Le dictionnaire rend compte non seulement des mots et locutions, mais également des faits ayant trait aux habitudes et à la culture (tableau des fêtes, tailles

⁶⁹ Voir par ex. notre compte rendu de l'excellent *Dictionnaire historique du français québécois* préparé par l'Équipe du TLFQ sous la direction de Claude Poirier, dans AUPO-Romanica XII, p. 355-356.

des vêtements, années scolaires), ainsi que d'un certain nombre de noms propres (Acadie, Montérégie, Montagnais, etc.). Dans un ouvrage qui se veut « dictionnaire », ces insertions encyclopédiques peuvent surprendre un chercheur rigoureux, même si elles seront appréciées par les nombreux usagers non-Québécois.

La structure de l'entrée contient des variantes possibles orthographiques (archaïsantes, phonétiques, fautives, etc.), la catégorie grammaticale du mot, diverses acceptions en fonction de critères sémantiques (sens différents) ou grammaticaux (constructions différentes), le statut de l'acception par rapport au français standard, des citations d'un auteur, d'un journal, etc., des équivalents exacts en français standard, des marques d'usage et remarques sur les nuances d'emploi, des indications sur l'origine, l'étymologie du mot traité et des titres des dictionnaires consultés.

L'objectif déclaré a été de fournir aux Québécois, aux Français et à tous les francophones intéressés, une étude précise, détaillée, documentée, sans jugement de valeur et s'appuyant exclusivement sur des exemples québécois authentiques. L'auteur nous offre un ouvrage qui a réussi à remplir largement ces objectifs, voire les dépasser. Pour ceux qui s'intéressent au français québécois, le dictionnaire va devenir un instrument de travail inappréciable.

Jan Holeš

Thériault, Joseph Yvon (dir.): Francophonies minoritaires au Canada. L'état des lieux. Éditions d'Acadie, Moncton 1999, 576 p.

Près d'un million de francophones (970 190 individus) ayant le français comme langue maternelle vivent actuellement dans le Canada hors Québec. Avec la population québécoise, ils représentent près de 15 % de la population canadienne de langue maternelle française. Sans Québec, ils en représentent 4,5 %. Même si cette dernière proportion est en déclin constant (7,3 % en 1951; 6,0 % en 1971; 4,5 % en 1991) et même si ces chiffres sont encore moins élevés si nous considérons le nombre d'habitants ayant le français comme langue d'usage⁷⁰ (actuellement 2,9 %), la proportion demeure toujours importante.

L'ouvrage rend compte de cette population éparpillée sur l'ensemble du territoire canadien, à travers six grands domaines décrivant l'état actuel des communautés francophones: la géographie, l'histoire, le socioéconomique, le politicojuridique, l'éducation et la culture. Ces communautés vivent dans des conditions d'existence qui sont très différentes.

Les francophones acadiens demeurent fortement ruraux, encore attachés à des espaces homogènes francophones, qui ont été leurs lieux historiques d'établissement depuis plus de deux siècles. Les Acadiens sont majoritaires dans le nord et l'est de la province du Nouveau-Brunswick, où la population francophone

⁷⁰ Par *langue maternelle*, les statistiques canadiennes entendent « la première langue apprise et encore comprise », par *langue d'usage*, « la langue la plus souvent utilisée à la maison ».

représente plus du tiers de la population totale (33,2%). En Acadie⁷¹, pour 286 864 personnes, la langue française et la langue maternelle (12,4% de la population totale), pour 247 227 personnes, le français est la langue d'usage.

En Ontario, les francophones forment des minorités importantes dans l'est et le nord. Une grande partie de francophones vivent également dans la grande zone urbaine de Toronto, dans le sud de la province. En Ontario, le français est la langue maternelle pour 499 687 (4,7%) et la langue d'usage pour 306 788 personnes (2,9%).

Quelque 20% du million de francophones canadiens hors Québec résident dans les provinces et territoires à l'ouest de l'Ontario. Une grande partie des communautés rurales y ont disparu et la francophonie dans cette région s'affirme dorénavant comme une réalité résolument urbaine.

Le livre, résultat d'un travail collectif d'une quarantaine de spécialistes des francophonies minoritaires du Canada, pose le regard sur la francophonie de chacune des grandes régions (Acadie, Ontario et l'Ouest), sur ses particularités et ses mutations. Ce rare ouvrage devient une source précieuse de données sur les communautés encore mal décrites, souvent menacées par l'assimilation, et trop fragiles.

Jan Holeš

Claude Confortès: *Répertoire du théâtre contemporain de langue française. Préface de Jean-Marie Gustave Le Clézio, avant-propos d'Alain Rey. Paris, Nathan, 2000, 447 p.*

Le personnage de Claude Confortès est étroitement lié au théâtre. Il en est auteur, metteur en scène et acteur. Professeur d'art dramatique, ancien élève de Charles Dullin et collaborateur de Jean Vilar, de Peter Brook et d'Ariane Mnouchkine, il fonde sa compagnie dramatique indépendante en 1966 et se consacre à la création de pièces contemporaines en langue française. Il a écrit 33 pièces qui sont toutes jouées dont 15 sont éditées. Son *Marathon* a été traduit et joué en une vingtaine de langues.

Le présent volume, qui a été publié avec le soutien de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, avec le concours du Centre national du livre et du Centre national du théâtre et qui a pu être réalisé aussi grâce au soutien effectif du Centre des auteurs dramatiques à Montréal et de la Délégation du Québec à Paris, se veut le premier répertoire international de pièces contemporaines de langue française. Destiné à faire découvrir l'originalité et l'universalité du théâtre contemporain d'expression française, il comporte une présentation de 420 pièces d'auteurs francophones contemporains de l'après-guerre à nos jours.

L'ouvrage est divisé en trois parties, il contient une préface de Jean-Marie Gustave Le Clézio, un avant-propos d'Alain Rey et une introduction de l'auteur. Suivent les 420 pages d'un répertoire d'auteurs dramatiques par ordre alphabétique et une quinzaine de pages d'annexes.

⁷¹ Par Acadie, les auteurs désignent les provinces de la Terre-Neuve, le Nouveau-Brunswick, l'Île-du-prince-Édouard et la Nouvelle-Écosse.

Les auteurs dramatiques québécois y sont présentés au nombre d'une vingtaine. Il y a parmi eux la jeune génération qui a débuté vers la fin du siècle précédant comme Wajdi Mouawad et Dominick Parenteau-Lebeuf, mais aussi des dramaturges déjà renommés comme par exemple Marcel Dubé, Michel Marc Bouchard, Robert Claing ou Michel Garneau. Il y a les candidats des prix internationaux, les auteurs qui consacrent leur vie entièrement au théâtre, qui en sont metteurs en scène, acteurs et directeurs, mais il y a aussi les professeurs d'universités et les amateurs du théâtre d'autres professions.

Chaque auteur est présenté par une pièce de théâtre, sa caractéristique et son résumé suivi d'un court extrait et d'un bref portrait en quelques lignes, puis de la bibliographie de son œuvre théâtrale. Le livre présente des textes dramatiques d'auteurs dans leur grande majorité vivants à l'exception de quelques auteurs récemment disparus. En ce qui concerne le choix des auteurs ainsi que des pièces représentatives, il est fait à partir des propositions du comité de lecture des éditeurs, du maître d'œuvre de cet ouvrage et parfois des auteurs concernés eux-mêmes.

L'ouvrage se conclut par plusieurs index. Il y a un index des pièces par genre, un index des auteurs par pays, un index des pièces par ordre alphabétique et aussi, un index des pièces par nombre de personnages.

Claude Confortès consacre son livre non seulement à des courtes analyses théoriques mais, comme vrai activiste du théâtre, donne beaucoup de conseils pratiques précieux pour des compagnies théâtrales, comme par exemple comment obtenir le texte d'une pièce ainsi que l'autorisation de la société des auteurs pour pouvoir la jouer. Il y publie aussi la liste des principaux organismes culturels liés à la francophonie, adresses et contacts compris.

Le volume en question peut être considéré comme une première impulsion pour des chercheurs et aussi amateurs de théâtre, à trouver, lire, jouer ou aller voir une certaine pièce.

Quant au choix des pièces des dramaturges déjà renommés, aussi objectif soit-il, il ne correspond pas tout à fait, d'après notre avis, à ce que les auteurs ont de meilleur et de plus typique dans leur dramaturgie. Ainsi par exemple pour le théâtre d'Albert Camus, le drame *Caligula* qui exprime bien la philosophie de l'auteur est beaucoup plus significatif que la tragédie politique et contre-totalitaire *Les Justes*, de la même façon il nous paraît souhaitable de présenter plutôt *Huis clos* ou *Les Mouches* de Jean-Paul Sartre que son drame philosophique et politique *Les Mains sales*. Pareillement, nous trouvons plus réussi et plus utile de donner des portraits des dramaturges moins ou pas encore connus, que de grands personnages de la vie théâtrale, pour qui, nous regrettons l'omission de certains faits importants dans leur biographie. Ainsi, Jean Genet est présenté comme un « enfant de l'assistance publique... déserteur, homosexuel, mauvais garçon », etc., mais toute sa vie publique ultérieure, son engagement politique, ses activités révolutionnaires sont complètement occultés. Parmi les dramaturges québécois il nous manque des auteurs comme par exemple Isabelle Doré. En bref, peut-être aurait-il mieux valu

ne présenter dans le « répertoire » que des auteurs qui écrivent aujourd'hui et qui ne sont pas tellement traités ?

Nous voulons mentionner encore une spécificité terminologique. Le titre de ce volume est un peu spécial et du point de vue de la théorie littéraire assez vague. Il ne s'agit ni d'un dictionnaire ni d'une antologie, mais d'un « répertoire ». L'auteur l'avait choisi avec intention, car le mot répertoire porte en soi un double sens. Il désigne tout d'abord, d'après le Robert, *Dictionnaire de la langue française*, un inventaire méthodique où les matières sont classées dans un ordre qui permet de les retrouver facilement, et c'est aussi la liste des pièces qui forment le fonds d'un théâtre et sont susceptibles d'être reprises.

Or, la question se pose de savoir ce qu'est un drame contemporain. Se référant à Pierre de Boisdeffre, qui parle de la « littérature vivante », on peut parler aussi du « théâtre vivant », c'est-à-dire des pièces jouées à notre époque. En ce sens-là y appartiendraient aussi des « classiques vivants », en réalité déjà morts, il y a des centaines d'années, mais faisant partie du répertoire actuel des scènes théâtrales d'aujourd'hui.

Indéniablement, le présent répertoire encyclopédique facilite l'orientation dans le domaine de la production théâtrale d'expression française d'aujourd'hui, et en servant de première connaissance des auteurs traités, il suscite chez le lecteur et le chercheur le désir d'une connaissance plus profonde. Ce livre permet aux amis du théâtre et aux lecteurs de découvrir la production théâtrale dans laquelle s'expriment les rêves, les désirs, les amertumes et les affirmations de l'homme. C'est la préface de J.-M. G. Le Clézio qui nous rappelle que *Le Répertoire du théâtre contemporain de langue française* est une œuvre qui montre l'importance du français comme langue qui sert de lien parmi les différentes langues et cultures. « *On n'a pas le choix de sa langue... la langue maternelle est une fatalité, une absolue nécessité. [...] L'affreux, le détestable, c'est quand le pouvoir (économique, militaire, colonial) habite une langue, comme un énorme ver. [...] La langue française... doit être surtout le lieu d'asile de tous ceux que l'aliénation de l'ère industrielle menace, et leur servir de mémoire. C'est son devoir, c'est sa chance de survivre.* » Le présent ouvrage contribue à remplir ce devoir et c'est la postérité qui en donnera la preuve.

Marie Voždová

**Louis-Edmond Hamelin: *Le Québec par des mots - Partie II: L'hiver et le Nord*.
Bibliothèque nationale du Québec, Québec 2002, 723 p.**

Après avoir publié une première tranche de son recueil *Le Québec par des mots* portant sur le *Rang des campagnes*, Louis-Edmond Hamelin présente au public une seconde tranche intitulée *L'hiver et le Nord*. Ce deuxième répertoire rassemble plus de mille quatre cents mots ou sens. Une troisième et dernière tranche consacrée aux Laurentides est en préparation.

L'hiver et le Nord sont des caractéristiques fondamentales de la réalité québécoise. Ce répertoire original montre que l'hiver nordique existe non seulement dans la péninsule éloignée du Québec, Labrador, mais aussi dans la zone méridionale. Les phénomènes relatifs à l'hiver, à la neige et à la glace rencontrés

sur le territoire québécois, leurs manifestations physiques et leurs répercussions sur la population du Québec constituent une réalité que Louis-Edmond Hamelin explore et analyse en détail.

Bien que les études nordiques constituent un champ d'études en soi, les mots et les expressions qui composent le répertoire ne relèvent pas seulement des langues de spécialité car la réalité nordique québécoise se manifeste dans tous les registres de la langue. Les champs visés par l'étude lexicologique sont vastes et l'auteur a préféré un vocabulaire extensif incluant des termes en périphérie des champs notionnels (nations autochtones, l'industrie de l'érable, les fêtes de Noël).

L'objectif des travaux de l'auteur n'est pas celui d'un linguiste ou d'un lexicographe. M. Hamelin s'adresse plutôt à un vaste public (enseignants, géographes, ethnologues, linguistes) et la description des mots et sens retenus est de nature diverse: renseignements linguistiques, culturels, encyclopédiques, historiques.

Outre des mots courants, l'auteur n'a pas hésité à intégrer des mots plus rares, non attestés dans les dictionnaires, qui décrivent la réalité québécoise ainsi que des noms propres. L'ensemble peut donner l'impression d'un vaste répertoire de mots diversifiés, mais il permet néanmoins au lecteur de mesurer toute l'ampleur et la richesse des thèmes traités. L'auteur a préparé ce vocabulaire propre aux réalités québécoises sans équivalent dans la francophonie. Dans beaucoup de cas, il s'agit des mots importants pour décrire les réalités géographiques québécoises. L'exemple de *nordicité*, qui a connu depuis sa création par Louis-Edmond Hamelin une expansion internationale, est notable, puisqu'il est maintenant enregistré dans de nombreux dictionnaires français.

Le choix des entrées est influencé par l'objectif d'une certaine complémentarité à l'endroit des vocabulaires existants. Ne sont guère répétés les mots courants déjà présents dans les fichiers et banques de données. Sont préférés des thèmes peu fréquentés, tels ceux concernant le nord, les manifestations de la froidure, l'hiver, les rapports à l'habitat.

L'ensemble des trois parties, notamment par la corpulence surprenante de la famille *Laurentides*, manifeste la vitalité continue de la langue française au Québec. Par ailleurs, l'originalité des milieux et le progrès dans les analyses se traduisent par l'apparition d'expressions signifiantes et francophoniennes. Il pourrait en être ainsi de glacial pour « glaces flottantes ».

Jaromír Kadlec

Marcel Béliveau – Sylvie Granger: *Savoureuses expressions québécoises*. Éditions du Rocher, Monaco 2000, 228 p.

Le français n'est pas la langue la plus répandue au monde, mais il est quand même parlé sur presque tous les continents. Même si le dictionnaire de la langue française propose une définition pour un terme donné, l'usage et la signification de ce dernier ne sont pas les mêmes dans tous les pays francophones.

Un Français qui visite le Québec pour la première fois sera parfois surpris par une expression qu'il n'a jamais entendue. Il s'agit pourtant souvent des mêmes mots mais employés de manière différente.

Dans le livre-promenade au ton plein d'humour, divisé en deux parties, mots populaires, expressions populaires, Marcel Béliveau et Sylvie Granger livrent aux lecteurs quelques clés pour comprendre le langage parlé par les Québécois. On trouvera ici de surprenantes expressions imagées (*le diable est aux vaches* « la situation va dégénérer », *se fermer la trappe* « se taire », *se péter les bretelles* « être fier de quelque chose que l'on a fait »). L'histoire du Québec explique l'abondance des jurons d'inspiration religieuses (*ostie de calice, ciboire de tabarnak*). Pour faciliter la compréhension du sens de certaines expressions, des exemples se rapportant aux situations où elles peuvent être utilisées ont été apportés. Marcel Béliveau et Sylvie Granger écrivent les termes et les expressions volontairement comme ils se prononcent. Toutefois, pour aider à la lecture, ils ont ajouté la « version » avec la bonne orthographe. Certains mots et expressions parfois vulgaires et grossiers n'ont pas été laissés de côté puisqu'ils font partie du langage populaire. C'est le langage des gens de la rue, celui de la masse. Pas celui utilisé par un Premier ministre en public ou par un prédicateur en chaire, mais par un ouvrier.

Les auteurs nous présentent un petit manuel instructif et amusant, à feuilleter au gré de son humeur pour découvrir des expressions originales et inventives.

Jaromir Kadlec

Camil Chouinard: 1300 pièges du français parlé et écrit au Québec et au Canada. Éditions Libre Expression, Montréal 2001, 323 p.

Camil Chouinard a été conseiller linguistique pendant 20 ans à Radio-Canada. Il fut auparavant journaliste durant une vingtaine d'années. Cette expérience journalistique fait de lui un linguiste recherchant les termes pratiques et simples plutôt que les mots sophistiqués.

Le français utilisé au Québec a été pendant 200 ans influencé par la langue anglaise, souvent celle des employeurs qu'il fallait bien respecter. L'ancienne élite francophone est retournée en France et les néologismes québécois étaient assez souvent, depuis deux siècles, des anglicismes. Heureusement la Révolution tranquille a tout changé et les Québécois recherchent de plus en plus à remplacer les anglicismes par des termes compréhensibles dans la francophonie. Les contacts des Québécois avec le français de référence se sont améliorés grâce aux communications modernes, mais les néologismes que la France offre au Québec sont souvent empruntés à l'anglais. Ainsi, le Québec propose les termes *motoneige* et *motomarine*, tandis que les Français utilisent *scooter des neiges* et *scooter des mers*.

M. Chouinard propose aux lecteurs un outil pratique pour résoudre rapidement les difficultés du français parlé et écrit. Que la difficulté soit de l'ordre de la terminologie, de la grammaire ou de la prononciation, l'auteur a vite fait de déjouer le piège. Ses explications, qui recèlent des renseignements souvent absents des dictionnaires, évitent de consultations dans les ouvrages moins accessibles. Le livre

a pour objectif d'aider à remplacer les termes anglais par les termes français (le Québécois qui veut remplacer *bed and breakfast* par un terme français, trouvera ici *gîte touristique*, il apprendra que le terme *aviseur général* contient deux anglicismes et qu'il convient de dire plutôt *conseiller juridique*) et à améliorer la langue parlée et écrite.

Passionnés de la langue, étudiants, gens d'affaires, traducteurs, rédacteurs, professionnels des communications sont comblés par cet ouvrage où Camil Chouinard a sélectionné les difficultés qu'il a jugées les plus courantes dans le français parlé et écrit au Québec et au Canada.

Jaromír Kadlec

ACTA UNIVERSITATIS PALACKIANAE OLOMUCENSIS
FACULTAS PHILOSOPHICA

CANADIENSIA I

Vydala a vytiskla Univerzita Palackého v Olomouci, Křížkovského 8, 771 47 Olomouc
Olomouc 2004

Uspořadatelé: doc. PhDr. Jan Holeš, Ph.D. a Mgr. Jaromír Kadlec, Dr.
Odpovědná redaktorka Mgr. Jana Kreiselová
Technická redaktorka RNDr. Helena Hladišová

1. vydání

ISBN 80-244-0829-5
ISSN 0231-634X